

Iorga, Nicolae
Histoire des relations anglo-roumaines

HISTOIRE

DES

RELATIONS ANGLO-ROUMAINES

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie Roumaine, député.



JASSY

Édition du journal „Neamul Românesc"

1917.

HISTOIRE

DES

RELATIONS ANGLO-ROUMAINES

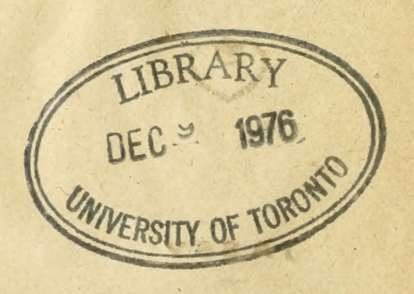
PAR

N. IORGA
Professeur à l'Université de Bucarest



JASSY

Imprimerie „Progresul".
1917.


LIBRARY
DEC
1976
UNIVERSITY OF TORONTO

CHAPITRE I.

Relations accidentelles avant le dix-septième siècle.

I.

Fondées au cours du XIV-e siècle, les deux principautés de Valachie et de Moldavie étaient destinées à protéger la nouvelle voie de commerce entre les villes saxonnes de Transylvanie: Kronstadt, Hermannstadt, Bistritz et les pays balkaniques, d'un côté, et, de l'autre, entre les nouveaux établissements allemands de Galicie: Cracovie, Lemberg et le grand port génois de Caffa. Les nouveaux États occupaient un territoire jusqu'alors presque dénué de centres urbains et sans relations importantes avec la grande route ancienne qui, allant de l'Occident à l'Orient, passait le Danube à Belgrade pour aboutir par Nich et Andrinople à la capitale de l'Empire d'Orient[1].

Aussi les points de contact entre Valaques et Moldaves et les nations occidentales manquèrent-

1. Voy. C.-J. Jirecek, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1877, et le travail, cité plus bas, de M. J. Nistor.

ils pendant longtemps. A peine si Philippe de Mézières mentionne[1], suivant les rapports qu'on lui en avait faits, après l'Albanie, la Dalmatie et l'„Esclavonie", qui n'est que la Serbie, „la terre d'Alixandre de Balgerat" — il faut lire Basserat, car la forme du manuscrit provient d'une lecture erronée — „en Abblaquie". Et l'écrivain picard n'ignore même pas, dans un traité écrit vers 1396, l'existence du second État roumain, plus récent, puisqu'il parle, dans cette „Chevallerie de la passion de Jésus-Crist"[2], de „la double Allaquie", continuation des „desers de Servie".

L'expédition de Nicopolis, à laquelle prirent part les plus hardis des chevaliers français de l'époque, sous la conduite de Jean-sans-Peur, fit connaître aux Occidentaux ces pays éloignés, où les plus heureux d'entre eux, échappés à la mort et à la captivité turque, cherchèrent un refuge. Froissart mentionne les mauvais traitements dont se rendirent coupables envers ces hôtes richement habillés ceux des Valaques qui, ayant accepté la suprématie du Sultan Baïézid, s'étaient soumis au nouveau prince Vlad, tandis que le Voévode légitime du pays, Mircea, se trovait dans le camp chrétien.

1. „Songe du vieil pèlerin", ms. 2682 de la Bibliothèque de l'Arsenal, fol. 55 v°; passage reproduit dans nos *Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains*, I, Bucarest, 1895, p. 9.

2. Ms. 2251 de la Bibliothèque de l'Arsenal; passage reproduit dans l'ouvrage cité, loc. cit.

Des rapports directs entre l'Angleterre, bornée encore à une existence purement insulaire, et ces contrées du Danube étaient impossibles. C'est seulement sous des bannières françaises que les Anglais pénétrèrent dans l'Orient européen. Robert Woodhouse proposait aux fauteurs de la croisade qui finit par la prise d'Alexandrie, le concours des compagnies anglaises; le comte de Warwick, le fils du comte de Suffolk et Guillaume de la Pole avaient les mêmes intentions [1]. Richard Grey de Codnor et Milon de Stapleton furent parmi les nouveaux croisés d'Egypte [2]. Maurice Lebrun et ses frères d'armes, vétérans des guerres occidentales, servirent, contre les Turcs, le comte Amédée VI de Savoie [3]. A l'attaque contre Tripoli de Syrie sous le commandement du roi Pierre I-er de Chypre, le comte de Hereford avait sa galère [4]. A la même date, des archers anglais faisaient partie de la garde du château de Törzburg ou Bran, qui commandait le principal défilé transylvain vers la Valachie [5].

Lorsque Henri V députa un ambassadeur aux princes chrétiens de l'Orient, il choisit un chevalier

1. Notre *Philippe de Mézières et la croisade au XIV-e siècle*, p. 269.

2. *Ibid.*, p. 279.

3. *Ibid.*, p. 334.

4. Notre *Philippe de Mézières*, etc., p. 366.

5. Sur les archers employés à la défense de Törzburg, voy. aussi Hurmuzaki, *Documente*, XV, Bucarest 1912, pp. 1821-2, n. II.

de langue française, Guillebert de Lannoy, qui représentait aussi Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne: l'envoyé visita à Suceava („Cozial") le premier prince vraiment indépendant de la Moldavie, Alexandre-le-Bon, et il assista à la fortification, par des ouvriers lithuaniens, du grand port moldave de la Mer Noire, Cetatea-Albă, plus tard l'Akkerman des Turcs[1].

On croyait jusqu'ici que le premier visiteur roumain paraissait en Angleterre sous le successeur de Henri V, en 1427. Il se serait appelé Radu et aurait eu dans son pays la haute dignité de Ban. Mais il s'agit d'un comte de la Valachie thessalienne, et le privilège du roi anglais ajoute qu'il est originaire des „parties de la Grèce" *(in partibus Greaciae)*[2].

II.

Il faut attendre cent ans[3] pour trouver un do-

1. Voyage, éd. J. Webb *(Archaeologia*, vol. XXI, année, 1826); C. P. Serrure, Mons 1840; Potvin, *Oeuvres de Guillebert de Lannoy*, Louvain, 1879.

2. Rymer, *Foedera*, 3-e édition, IV, 4-e partie, p. 128; V, 1-re partie, pp. 7-8; Hasdeu, *Din Moldova*, I, Jassy 1862, p. 7; *Arhiva istorică*, I, p. 88, n-os 115-116.—Cf. J. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţerii-Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV si XVI*, I, Bucarest 1905, pp. 9, 12.

3. Les passages, si importants pour l'histoire des Roumains, contenus dans les „Croniques et anchiennes

cument authentique sur les relations entre la grande île de l'Occident et les principautés danubiennes, qui défendirent pendant ce temps, avec leurs propres moyens, leur existence politiques contre les tentatives de conquête des Turcs, devenus cependant bientôt leurs suzerains. En 1527, John Wolsey, envoyé anglais auprès du roi de Bohême et de Hongrie, avait une entrevue avec l'interprète de l'ambassadeur extraordinaire de Moldavie, „pays sis entre la Pologne et la Turquie“ [1], qui venait offrir au roi Ferdinand les services dévoués de son maître. L'année précédente, la Hongrie venait de succomber sur le champ de bataille de Mohács, et le danger turc était menaçant pour le prince moldave Étienne-le-Jeune, petit-fils du grand Étienne; il espérait trouver auprès des Habsbourg ce secours qu'il avait pendant longtemps demandé en vain aux Polonais, ses voisins de l'Est [2].

---

istories de la Grand Bretaigne, à present nommé Engleterre“, par Jean de Wavrin (éd. de M-lle Dupont, dans la collection de la „Société pour l'histoire de France“ et celle de William Hardy, dans la collection du „Maître des Rôles“), mentionnent seulement, parmi les croisés qui naviguèrent en 1445 sur le Danube, des Bourguignons et des Italiens.

1. *Monumenta Hungariae Historica*, V, p. 304; Hasdeu, *Archiva Istorică*, I, p. 16, no. 17.

2. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, pp. 252-3; Ionescu Sadi, Bibliographie des descriptions de voyage dans les principautés roumaines (en roumain; sous presse), p. 67.

Le premier voyageur anglais en Moldavie qui nous ait laissé une description du pays est John Newberie, marchand, qui partit le 8 mars 1578 pour voir les pays du Levant jusqu'à Tripoli de Syrie. De Constantinople, il se dirige, en 1582, comme le Jésuite Mancinelli à la même époque[1], comme le Français Fourquevaux, dont il sera parlé plus loin, vers les bonches du Danube. Par celle qui portait encore le vieux nom grec de Lykostomo, il arrive à Toultscha (Tulcea), ville située au Nord de la Dobrogea turque, souvent traversée par les armées des Sultans. Le vaisseau paya deux ou trois couronnes de douane au fonctionnaire turc. Viennent ensuite Issaktsché, où les douaniers ne réclament pas leur droit, et Tomarovo (Reni), où „les enfants portent de petits cercles d'or aux oreilles, comme dans l'Hindoustan"; le costume des femmes, avec les „grands boutons d'argent", les „monnaies d'argent dans les tresses", les „broches d'argent au sommet de la tête", les „poignards à la ceinture", montre qu'il s'agit de Bohémiens tziganes. Newberie constate, comme le fait aussi Fourquevaux, le bon marché peu ordinaire de toutes les denrées et surtout du poisson; les deux récits de voyage s'étendent de même sur la préparation du caviar.

Les voyageurs passent sur la rive gauche du Pruth par Fălciiu, bourgade qui devait voir en 1711

1. Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 115 et suiv.

la grande défaite de Pierre-le-Grand, et par Huşi, où le Tzar conclut son traité avec le Grand-Vizir vainqueur. Les champs de Ţuţora, à l'embouchure de la Jijia dans le Pruth, n'avaient pas vu encore le triomphe peu sanglant du chancelier polonais Zamoyski contre les hordes du Khan. A Iaşi (Jassy), capitale de la province, Newberie mentionne d'abord le douanier, un Grec connu par les actes de commerce de la ville de Lemberg, Nicolas Neuridès, qui prélevait 24 aspres sur les bœufs et vaches (20 pour ceux des marchands polonais) et 5 thalers, 10 aspres pour les tonneaux de vin: puis le château, dont la description concorde avec celle qu'on trouve dans les commentaires de Heidenstein: enceinte de palissades et sur la place, le gibet. Il voit aussi le lac du château, la rivière de Bahluiu et le couvent, récemment bâti, de Socola. La description du costume porté par les femmes ressemble, ici encore, à celui des Bohémiennes, qui avaient aussi attiré l'attention de Fourquevaux par les „grandes rouës" ornées qu'elles mettent sur leurs cheveux. De Jassy. Newberie revient sur la rive du Pruth à Ştefăneşti. qui reçut plus tard provisoirement une garnison polonaise, pour atteindre le Dniester à Hotin[1].

1. *Purchas his pilgrimes*, 1625, chap. IV, p. 1420; traduction roumaine de M. M. Beza dans le journal *Românul* d'Arad, reproduite, avec des corrections et des notes, dans notre revue «Neamul Românesc literar», année 1912 mai; cf. le même, dans l'*English historical Review*, XXXII, pp. 278-279.

Henri Austell visita à son tour, vers la fin du XVI-e siècle, la principauté, administrée alors par un prince maladif et débonnaire, heureux de donner l'hospitalité aux étrangers, Pierre dit le Boiteux. Il obtint son passeport turc vers le mois de septembre 1586, par l'intervention de l'agent de la reine Élisabeth à Constantinople, William Harebone, qui, après une première résidence, de 1579 à 1581, était revenu, avec des lettres de créance. en 1582; un autre „gentilhomme anglais" devait accompagner Austell, et les lettres de passage du Sultan le nomment „Jacomo de Manuchio". „Les Voévodes de Bogdanie et de Valachie", ainsi que les commandants turcs jusqu'au Danube, devaient accorder aide et protection aux deux Anglais et à leur compagnon de route, qui n'avaient pas cependant la permission d'acheter les chevaux „utiles au service" du Sultan.

Austell seul fit le voyage: il s'embarqua pour Varna et arriva par les bouches du Danube à Issaktsché (aujourd'hui Isaccea, dans la Dobrogea roumaine), gué habituel pour les armées turques qui se dirigeaient contre des ennemis au Nord du fleuve. Il mentionne dans son récit que ces Moldaves, ces „Bogdaniens" „sont chrétiens, bien que sujets des Turcs". Le long de la rivière du Pruth, passant par la bourgade de Fălciiu, Austell pénétra aussi jusqu'à Jassy. Ces brèves notes ne nous renseignent pas sur l'aspect de la ville et de la Cour, qui paraissait en 1585 à Fourquevaux, „assez

belle", empreinte de „grandeur" et de „majesté", avec ses „trois à quatre cens soldats vestus à l'hongresque, armez de cimeterre au costé et d'une hache à la main", ni sur la personne du bon vieux prince boiteux qui, d'après le témoignage du même écrivain, „assis soubs une fraiscade, et tous ses principaux officiers autour, escoutoit les plainctes, indifferamment, de tous les venants, lesquels, à cent pas de luy, à genoulx, faizoint à haute voix l'un après l'autre leurs doleances", comme jadis le saint roi de France sous l'arbre légendaire[1]. Mais le „gentilhomme anglais" trouva aussi „tout l'acueil et bonne chère" dont son prédécesseur fait un éloge reconnaissant. „Nous en reçumes" — de la part du prince et des boïars — „une grande courtoisie". Malgré l'ordre du Sultan, les voyageurs ne payèrent rien jusqu'aux frontières de la Moldavie. Ils suivirent cette route du Pruth jusqu'à Ştefăneşti, d'où ils prirent la direction vers Hotin. Un peu en amont de la rivière, Austell put voir les tours blanches de Kamieniec, forteresse du roi de Pologne[2].

Fourquevaux, lui aussi, avait suivi cette nouvelle voie, qui tendait de plus en plus à remplacer

1. Nos *Actes et fragments* cités, I, pp. 37-38.
2. *The principal navigations, voiages, traffiques and discoveries of the english nation*, etc., by Richard Hakluyt, éd. de 1598, vol. II, 2-e partie, pp. 196-198; une seconde édition a paru en 1809-11: Hurmuzaki, *Documente*, XI, pp. 194-195, n. CCCXX.

la route de Nich et Belgrade, plus commode cependant pour ceux qui se rendaient en Allemagne, et il parle du „petit chasteau“ de Hotin, „ceint de hautes murailles de brique, faict à l'antique et commandé de tous les costez[1]. Harebone lui-même avait choisi la route de Moldavie, de la Pologne et de la Mer Baltique lorsqu'il revint en Angleterre pour y demander ses lettres de créance en 1581. Il l'employait aussi comme marchand et il envoyait souvent ses facteurs au-delà du Dniester, pour y acheter, sans doute, les fourrures du Nord, si recherchées[2]; les princes de Moldavie exportaient, du reste, par la Pologne et la Mer Baltique, jusqu'en Angleterre, leurs troupeaux de bœufs, et les marchands de Danzig, qui avaient de fréquentes relations avec les deux principautés roumaines étaient des clients des Anglais pour certaines marchandises qui étaient déjà demandées en Valachie aussi bien qu'en Moldavie avant 1450[3]. Lorsque,

1. *Actes et fragments*, I, p. 39.

2. Hurmuzaki, XI, p. 632, note 2; un de ces facteurs fut assassiné à Constantinople en 1579.

3. Sur les observstions que faisaient en 1447 les deux princes concernant la qualité des „halbe Laken“, probablement une espèce de drap, voy. l'excellent ouvrage de J. Nistor, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im XIV, XV und XVI. Jahrhundert*, p. 83 et suiv. Cf. la continuation parue sous le titre de *Handel und Wandel in der Moldau bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*, Çernăuţi (Czernowitz), 1912. Cf. le travail du même sur les douanes moldaves de l'ancien régime:

Harebone obtint, le 15 mars 1579, des lettres de recommandation du Sultan pour lui-même et „deux autres Anglais", il comptait certainement suivre le trajet Issaktsché-Jassy-Hotin ou bien passer par Akkerman, à l'embouchure du Dniester, par les déserts du Boudschak futur et par Jassy, chemin que préféra Fourquevaux [1]. En 1581, il se dirigeait, le 17 juillet, par la Mer Noire et la Moldavie vers Danzig [2], mais l'année suivante un marchand anglais prenait la route de Kronstadt en Transylvanie [3].

A son départ définitif, le 14 août 1588, Harebone choisissait la route du Bas-Danube moldave; il faisait le voyage dans la compagnie de l'ambassadeur polonais venu pour excuser les dévastations des Cosaques sur le territoire du Sultan. C'est pourquoi, ayant une suite plus nombreuse, trente personnes, il partit à cheval, par la Thrace. Arrivé en Moldavie, il y trouva le même prince Pierre, qu'il connaissait déjà et auquel il avait, peut-être, rendu certains services à Constantinople, comme ambassadeur désormais reconnu par la

---

Das moldauische Zollwesen im 15. und 16. Jahrhundert, dans le „Jahrhbuch fur Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reiche" de Schmoller, 1912.

1. Hurmuzaki, XI, p. 632, note 2.

2. *Ibid.*, p. 651, n. LXXXIX (Hakluyt, *Principal Navigations*, I, pp. 320, 436).

3. Hurmuzaki, XI, p. 822: „30 Martii. Kam ein Engellender Kauffman hiher: schicktt ime auff Befel ein Mall grienn Fisch, Weinn, Czippo".

Porte. Il crut devoir assurer le commerce anglais dans ces contrées, commerce qu'il avait contribué à établir par un traité formel conclu avec le prince moldave.

Pierre le Boiteux, bien que tributaire de Mourad cl, avait certainement qualité pour signer une telle llonvention. Les douanes des principautés étaient absolument indépendantes de celles de l'Empire ottoman, qui avait seulement le droit de des provisions à bon marché et, dans certaines conditions. un faible contingent militaire, qui ne fut presque jamais envoyé dans le camp des maîtres „païens". Le prince affermait ce revenu, très élevé, à des Grecs, à des Levantins de langue italienne, même à des indigènes, qui appliquaient aux marchandises de toute provenance des tarifs, certainement d'origine tatare, datant de l'époque où les Khans de la Horde d'Or commandaient jusqu'aux Carpathes. Dans les derniers temps, ces tarifs avaient été cependant abaissés, et Harebone demandait que ses co-nationaux fussent admis à bénéficier du traitement habituel des Moldaves et „autres négociants".

Sa demande fut agréée par Pierre, qui ne laissait échapper aucune occasion de gagner un appui dans la chrétienté (il faisait semblant de favoriser dans son pays l'œuvre de propagande catholique des Jésuites et des Franciscains de Pologne). Le privilège de commerce des Anglais est daté du camp moldave, le 27 août 1588. Il fut rédigé sans

doute par Harebone lui-même et par le principal conseiller du prince moldave, Barthélemy Bruti, Albanais italianisé, qui connaissait le latin : le style est absolument celui des actes occidentaux de cette espèce. Les Anglais paieront trois ducats sur cent et jouiront de toute la liberté et la protection nécessaires [1].

III.

Édouard Barton, qui remplaça Harebone, après le court intermède de l'Italien Mariani [2], dédaigna de suivre l'exemple de cet humble marchand, dont la seule préoccupation avait été d'assurer aux siens une plus large part à ce commerce d'Orient que commençaient déjà à troubler des pirates anglais. Il voulut s'enrichir et, en même temps, il eut l'ambition de se mêler aux affaires religieuses et politiques de l'Empire, intervenant comme médiateur, agissant comme propagandiste anticatholique, favorisant des candidats aux trônes de Valachie et de Moldavie, soutenant en chaque occurrence la cause du protestantisme et, par conséquent, celle des Turcs, menacés sans cesse, depuis la victoire de Lépante, par une coalition catholique, à carac-

---

1. Hakluyt, ouvr. cité, II, pp. 289-290 ; Hurmuzaki, III [1], p. 108, n. CXIV ; p. 122, n. CVII.
2. Hurmuzaki, XI, p. 776, note 2. Cf. ma *Geschichte des osmanischen Reiches*, III.

tère de croisade, que conduisaient la Maison d'Autriche, l'Empereur et le roi d'Espagne.

Nous ne le suivrons pas dans ses agissements qu'on peut étudier dans les résumés de ses rapports, donnés par M. Horatio Brown *(Calendars of State Papers; Venice*, IX, 1592-1603). Il suffit de noter brièvement ce qui regarde directement les pays du Danube.

En 1589, le beglerbeg de Roumélie était entré en Pologne pour venger les dégâts commis par les bandes cosaques sur le territoire moldave. Le roi fit tout son possible pour amener une réconciliation, et les efforts de l'ambassadeur polonais à Constantinople, Zamoyski, parent du puissant Chancelier, furent soutenus par Barton; les Turcs reconnurent qu'il en avait le droit „parce que le royaume d'Angleterre est voisin de la Pologne et que les Polonais entretiennent des relations d'amitié avec la reine d'Angleterre"[1].

Mais, pendant que la Pologne cherchait à gagner la Moldavie voisine à la foi catholique, ce qui aurait eu des suites politiques appréciables, car il ne faut pas oublier que le roi Étienne Báthory rêvait d'atteindre la frontière du Danube et que le chancelier Zamoyski était tout acquis à cette politique, Barton essaya, de son côté, de faire pénétrer au-delà du Danube le courant religieux de la Réforme. Les émissaires de l'archevêque de Lemberg,

1. Hurmuzaki, XI, p. 744, note 2; p. 750, note 1.

Solikowski, forçaient les Allemands établis dans la principauté à quitter leur tradition protestante, et, pour empêcher leur conversion, l'ambassadeur anglais envoya, en 1593, des agents que l'archevêque signale avec indignation et colère: „cet ambassadeur", dit-il, „se fera lui-même Turc, et on croit qu'il deviendra un grand Bacha. Qui sait si sa souveraine ne promet pas à la Porte de faire de même, pour pouvoir d'autant mieux l'inciter à troubler l'état de la chrétienté[1]."

Barton avait déjà des relations d'affaires avec le successeur de Pierre-le-Boiteux, Aaron, qui, destitué en 1591, regagna le pouvoir par l'appui tout-puissant des janissaires, ses créanciers, lesquels n'entendaient pas perdre leur argent[2]. Il confia à ce protégé, qui hébergeait volontiers les marchands anglais (comme William Aldwich, qui était à Jassy en 1592), ainsi qu'à nombre d'autres agents et amis, un rôle assez important après le début

1. *Ibid.*, p. 309, n. CCCCXXXV ; pp. 316-317, n. CCCCXLVI.

2. Brown, loc. cit., pp 41-42, n. 89 ; pp. 44-45, n. 96 ; p. 58, n. 131 ; p. 107, n. 221 ; p. 114, n. 237 ; p. 140 ; Hurmuzaki, III, rapports des 10 juillet et 10 août 1592, des 14 février, 2 octobre et 22 novembre 1593. Barton dut se présenter ensuite en justice, comme garant d'Aaron, avec les héritiers du négociant Charles Elman, sujet vénitien, qui avait été un des créanciers du Voévode (Brown, loc. cit., p 128 et suiv.). Pour une ceinture d'émeraudes, Aaron avait mis en gage d'autres émeraudes, une épée ornée de joyaux, une dague, etc. (*ibid.*, p. 133, n. 289).

des hostilités entre Impériaux et Turcs, en 1593. Quelques mois après, il intervenait pour faire nommer prince de Valachie ce Michel qui lui avait été recommandé par Balthazar Báthory [1].

Dès la fin du mois de mars de l'année 1595, le „commissaire de la reine d'Angleterre" et un envoyé du prince Aaron se présentaient à Cracovie pour préparer une action contre l'Empereur et son nouveau vassal de Transylvanie, Sigismond Báthory [2]. A la même époque, le 13 (23) mai, Barton faisait envoyer à Báthory par ses amis de Constantinople le tschaouch Houssein, porteur d'une lettre dans laquelle l'ambassadeur, qui en avait déjà écrit au prince, intervenait pour une entente entre le Sultan et son sujet révolté [3]. Les anciens privilèges accordés par Soliman-le-Magnifique à la principauté de Transylvanie auraient été confirmés dans la nouvelle capitulation.

Au mois d'août, le prince de Valachie, Michel, remportait sa victoire de Călugăreni ; et Sigismond Báthory, qui était devenu par un traité le suzerain des deux principautés voisines, venait, un peu lentement il est vrai, au secours du vainqueur, forcé de se retirer devant le nombre écrasant des troupes que commandait le Vizir Sinan. Giurgiu, qui permettait aux Turcs de surveiller Bucarest,

1. Wolfgang Bethlen, *Historia*, d'après les notes de Pierre l'Arménien, IV, pp. 274-278.
2. Hurmuzaki, XII, p. 35, n. LXXXIV.
3. *Ibid.*, p. 49, note 1 ; p. 54, n. CXV ; p. 55 : p. 69, n. CXXIV ; p. 74, n. CXXXV.

fut conquise et ruinée; il était désormais possible d'inquiéter sans cesse les Pachas et begs du Danube. Mais, presque en même temps, le nouveau prince moldave, Étienne Răzvan, qui avait remplacé Aaron, suspecté par Báthory, puis arrêté par sa garde hongroise et emmené en Transylvanie, perdait à son tour le pouvoir par l'intervention de Jean Zamoyski, et, après avoir installé un prince à sa guise, Jérémie Movilă, le chancelier parvenait à imposer la retraite au Khan, qui, à son tour, avait passé le Dniester.

Barton était atteint dans ses intérêts personnels par la captivité d'Aaron, qui, enfermé dans le château d'Alvincz, où il mourut bientôt, ne pensait guère à payer ses créanciers, au nombre desquels l'ambassadeur anglais figurait pour une forte somme. D'un autre côté, celui-ci paraît avoir reçu des offres de la part de Mihnea, ancien prince de Valachie, qui, comme renégat, ne pouvait plus espérer son rétablissement à la place de Michel le rebelle, mais croyait pouvoir obtenir à son jeune fils Radu la dignité princière. Pour arriver à ses fins, Barton, qui entretenait, en Moldavie et en Pologne, des relations avec l'agent tatar Achmed-Aga, députa, le 12 décembre, son secrétaire, Francesco Marcio, à Zamoyski aussi bien qu'à Sigismond: le premier devait intervenir auprès du Khan, qui avait ses motifs de mécontentement contre les Turcs, pour l'amener à abandonner l'idée d'une prochaine incursion en Valachie et en Transylvanie. Même si

les Tatars se bornaient à piller en deçà des Carpathes, Sigismond se trouverait certainement en danger et il ne pourrait empêcher l'attaque que par sa décision d'abandonner Michel et d'agréer un autre voisin valaque. Dans ce cas, le Sultan, qui comptait se mettre à la tête de ses troupes, n'ayant plus rien à venger de ce côté, se dirigerait certainement contre la Hongrie. Marcio devait s'interposer aussi pour la délivrance de Jacob Ruben, médecin du Vizir Sinan ; ce Juif influent, que Barton lui-même avait envoyé en 1594 à son ami Aaron, et qui avait été pris en Moldavie, devait être ensuite employé pour négocier un armistice entre Sigismond et le séraskier Hassan-Pacha, qui commanderait au printemps l'offensive turque[1]. Et enfin Barton n'oubliait pas non plus les deux serviteurs de Harebone, qui, originaires de Kronstadt, s'étaient enfuis, lors de son passage par la Moldavie, dans leur ville natale, dérobant le coche de l'ambassadeur, 400 thalers et „autres choses de prix[2]."

1. Les instructions ont été publiées dans Hurmuzaki, III[2], pp. 158-159, n. CLXXVIII ; pp. 304-305, n. CCCLIV (fausse date ; en résumé, d'après un autre manuscrit, dans le vol. XII, pp. 112-113, n. CLXXX ; cf. *ibid.*, pp 193-194, n. CCXCVI). On voit que Barton avait des relations avec des Italiens qui faisaient, en Moldavie et en Valachie, le commerce de fourrures : Sebastiano et Luciano di Biagio. Il voulait acheter un coche et des chevaux en Transylvanie pour son prochain voyage à la suite du Sultan.

2. *Ibid.*, p. 194, note 1.

Marcio était à la Cour de Sigismond au mois de mars 1596, et le prince annonçait alors son arrivée à l'empereur Rodolphe [1]. L'agent de Barton fut logé „comme un personnage de distinction", à Monora [2]. Ces négociations durèrent toute l'année: l'ambassadeur anglais était autorisé à proposer une paix durable ou une trêve d'une année entière; il déclarait, le 20 janvier 1597, que le prince était „bon entendeur" pour ses intérêts. Le 17 avril, Mathieu Banyay, émissaire de Báthory, partait pour Constantinople, portant des lettres adressées au médiateur [3]. Mais, en même temps, Barton, qui ne pouvait avoir une confiance entière dans les assurances du prince de Transylvanie, intriguait pour amener au pouvoir un autre Báthory, Étienne [4]. Le 2 mai 1597, l'Empereur, qui avait reçu des nouvelles de Sigismond concernant les offres de Barton, exhortait son allié et parent à ne pas abandonner la cause chrétienne qui seule pouvait lui donner profit et gloire. Prague recevait, du reste, aussi la visite d'un émissaire anglais, l'interprète de l'ambassadeur, Pascal Dabri [5].

Au printemps de cette année 1597, nouvelle intervention de l'ambassadeur, qui demande au prince

1. *Ibid.*, pp. 239-240, n. CCCLIII.
2. *Ibid.*, pp. 243-244, n. CCCLIX.
3. *Ibid.*, p. 290, note 2.
4. *Ibid.*, p. 230.
5. Hurmuzaki, XII, 297, n. CCCCXLIII.

de garder une neutralité prudente[1]. L'agent Martin Banyay se rendait en mai à Constantinople pour recommencer les négociations ; le médecin de Sinan-Pacha était encore retenu en Transylvanie où venait d'arriver, après le tschaouch Ali, son collègue Houssein[2]. En même temps, il était question d'une paix avec la Valachie et on pensait à y envoyer le vicaire patriarcal de Constantinople, qui fut ensuite remplacé dans cette mission par le Grec Ducas[3].

Si Báthory resta inconciliable, l'ambassadeur anglais réussit mieux auprès du prince valaque, à la nomination duquel il avait contribué. Le vicaire patriarcal de Constantinople se chargea aussi d'une médiation qui aboutit à faire conclure un armistice. Dès la fin de l'année 1597, Barton s'adressait à son ancien protégé, qui donnait bientôt une réponse favorable ; en janvier 1598, l'ambassadeur anglais et le chef de la chrétienté orientale exhortaient à envoyer, sans retard, le tribut comme preuve réelle de sa soumission[4].

Lorsque Sigismond Báthory abandonna sa principauté, pour chercher ailleurs la paix qui man-

1. *Ibid.*, p. 260 ; Brown, loc. cit., p. 262, n. 559.
2. *Ibid.*, p. 269, n. 577. La lettre de Barton (5 mai), *ibid.*, pp. 268-269, n. 576.
3. *Ibid.*, p. 272, n. 585.
4. Hurmuzaki, XII, p. 329, n. CCCCXCVII ; Brown, loc. cit., p. 303, n. 643 ; p. 304, n. 647 (cf. Hurmuzaki, III, pp. 518-520). Les lettres du vicaire, *ibid.*, vol. XIII ; l'analyse dans le vol. XIX (sous presse).

quait à son âme agitée, il eut l'idée de se rendre en Angleterre, et on croyait même, vers la fin de l'année 1593, qu'il se trouvait à la Cour de la reine Élisabeth, à laquelle il avait député en 1592 un ambassadeur[1]. Barton était déjà mort à cette date (dès le mois de janvier 1598); les voyageurs du XVII-e et XVIII-e siècles mentionnent parfois la pierre tombale, ornée d'une inscription latine, sous laquelle reposait cet homme entreprenant que son audace avait porté aux déclarations le plus syniques sur la chrétienté et aux actions les moins conformes à son caractère diplomatique et à ses devoirs religieux[2].

A cette époque, un capitaine anglais, John Smith, prenait part aux combats que se livraient, pour la possession de la Valachie, après le martyre de Michel-le-Brave, assassiné par le général autrichien Basta, Radu Șerban, le candidat des Impériaux, et Siméon, frère de Jérémie Movilă. Dans ses Mémoires, il décrit la bataille qui se déroula près de Râmnic, du côté de l'Olt, entre Radu et les Moldaves et les Polonais de son rival, accou-

1. *Ibid.*, XII, p. 451, n. DCCVI, DCCVIII; p. 457, n. DCCXIX; p. 479, n. DCCLXI; p. 480. n. DCCLXII; p. 558, n. CMII. — Il voulait prendre la route habituelle par Danzig (*ibid.*, pp. 521-522, n. DCCCXXXV-VI).

2. Cf. aussi André Veress, *Relationes nuntiorum apostolicorum in Transilvaniam missorum a Clemente VIII*, Budapest, 1909, pp. 84, 86, et ma *Geschichte des osmanischen Reiches*, loc. cit.

rus d'Argeș et de Pitești, où avait été leur camp, puis la retraite de Radu vers le passage du Rotenturm (de la Tour-Rouge), pendant que Siméon, secouru par les Tatars, restait dans ses quartiers de Câmpulung[1]. Smith fut parmi ceux qui restèrent au pouvoir des Tatars.

Malheureusement les noms sont absolument estropiés, et rien dans les rapports contemporains, publiés dans le second Supplément des „Documents“ Hurmuzaki, aussi bien que dans les Mémoires de Basta rédigés par Spontoni dans son „Historia della Transylvania“ (Venise, 1638), ne nous donne le moyen de rétablir leur forme authentique, de sorte que le récit de Smith reste inutilisable.

IV.

Henri Lello, successeur, en 1597, de Barton. suivit la même politique et recourut aux mêmes ressources. Il était en 1600 l'intime du Capoudan-Pacha Cigala[2]. S'il ne trouva pas l'occasion de se mêler aux négociations de paix entre Turcs et Impériaux, il eut sa part dans les intrigues qui aboutirent à la nomination d'un nouveau prince sur le Danube.

1. *Purchas his pilgrimes*, t. II, chap. VIII ; traduction roumaine de M. Beza dans le „Românul“ : reproduite avec des corrections et des notes dans le „Neamul Românesc literar“, année 1912, 619-621.
2. Hurmuzaki, XII, p. 644, n. MIV.

Les prétendants roumains, toujours plus nombreux et souvent d'origine assez douteuse, avaient trouvé depuis quelque temps, non seulement le chemin qui menait „au seuil des puissants" de Constantinople, mais aussi le moyen d'obtenir des secours en argent et des protections diplomatiques de la part des Cours d'Occident. Portant dans leurs bagages des généalogies que personne n'était en état de vérifier, prêts à énumérer les souffrances indicibles, les longues persécutions qu'ils avaient dû endurer de la part des Turcs, ils quémandaient quelques ducats pour pouvoir continuer un voyage qui devait nécessairement aboutir à la proclamation de leurs droits uniques et exclusifs, c'est-à-dire à la possibilité pour eux de témoigner leur reconnaissance envers ceux qui auraient eu pitié de leur malheur.

L'Angleterre eut aussi de ces visiteurs bizarres sous cette reine Élisabeth dont le renom avait pénétré en Orient, où tel Vizir était d'avis qu'elle pourrait bien épouser le Saint-Père, célibataire jusqu'à cette heure. Le premier arrivé est un certain Jean Bogdan, qui se disait fils d'Étienne-le-Jeune et de la fille d'un Vornic moldave, et frère de cet autre Jean qui fut vaincu par les Turcs et déchiré par des chameaux; c'était sans doute un Roumain, qui connaissait les derniers événements dans les principautés, mais il signait en caractères grecs et, ce qui est bien curieux, ces lettres gros-

sièrement alignées forment un autre nom, celui d'Ilias-Hélie.

Après un premier séjour en Angleterre, il traversa l'Italie septentrionale, la Suisse et passa quelque temps à la Cour de Henri IV, dont il attendait son rétablissement sur le trône des ancêtres; on y crut en effet à sa descendance et à sa mauvaise fortune. Laissant son fils en France, Jean Bogdan se rendit de nouveau en Angleterre en 1595, muni de lettres du roi à l'adresse d'Élisabeth et de l'ambassadeur français, de Beauvoir[1]; Henri IV le recommandait, du reste, aussi „au sieur Mariany, ambassadeur pour la royne d'Angleterre près le Grand Seigneur" [2]. Le prétendant moldave était même chevalier de l'Ordre royal, et le titre est mentionné dans deux de ces missives.

Les informations manquent sur cette seconde visite à la Cour de la reine. L'aventurier erra pendant de longues années à travers l'Europe sans se [illegible] jusqu'à la Porte, où il aurait trouvé sa[illegible] le cruel accueil réservé aux gens sans [illegible] complètement dénués d'argent[3].

[illegible] 107-108: *Lettres* [illegible] III, [illegible] [illegible] liv. [illegible]

[illegible] XI, p. xciv,

Iancu, dit le Saxon (Sasul), prince de Moldavie, s'était enfui en Pologne après sa déposition, et le roi Étienne Bàthory crut devoir venger d'anciennes offenses en faisant décapiter le pauvre réfugié. Sa veuve vécut pendant longtemps en Galicie ; elle accompagna plus tard son fils Bogdan à Venise, — où elle maria une de ses filles à Giovanni Zanne, — puis à Constantinople, où elle tâcha d'obtenir pour lui la principauté de Valachie. Le jeune prince s'enfuit avec les restes de l'armée turque vaincue ; la faillite de la maison vénitienne des Ludovici lui fit perdre bientôt son avoir. Il allait être pendu pour avoir comploté la mort de l'ambassadeur polonais Stanislas Golski, quand il trouva des appuis dans l'ambassadeur de France et dans le *bailo* de Venise. Une occasion d'être nommé en Moldavie fut perdue pour lui par la rupture d'un projet de mariage avec la fille, restée chrétienne, d'un Vénitien renégat, Youssouf-bey Cievatelli.

Le prétendaint crut devoir changer de nom pour changer de fortune. Un Étienne Bogdan, dit le Sourd, avait régné en Valachie de 1592 à 1593 ; peu de temps après sa destitution, il était mort dans un combat contre la ligue chrétienne du Danube. Notre Bogdan paraît en 1602 sous ce nouvel aspect : l'ambassadeur d'Angleterre, Lello, était son

et note 7. Cf. [illegible], pp. 199-200, n. [illegible] ; pp. 294-2[illegible], n. [illegible] ; pp. 2[illegible]-212 ; p. 21[illegible], n. [illegible] ; p. [illegible], note 1.

hôte, son créancier et son protecteur. Il croyait pouvoir faire pour cet exilé ce que Barton avait fait pour Aaron et pour Michel[1].

Étienne Bogdan, arrivé sur un vaisseau vénitien, présenta à l'ambassadeur des lettres de la reine, qu'il prétandait avoir servie sous les armes en Flandre: il espérait pouvoir remplacer Jérémie Movilă, vassal des Polonais, comme prince de Moldavie[2]. La guerre soutenue par les Turcs contre les „usurpateurs", protégés de l'Empereur et du roi de Pologne, en Valachie, paraissait lui être propice.

Le nouveau venu cependant ne réussit pas, n'ayant pas de quoi payer des patrons turcs assez puissants pour lui donner le chapeau princier; et il passa même quelque temps, à côté du concurrent, dans la prison et aux galères. Enfermé au château d'Asie des Dardanelles, il y resta jusqu'en 1606, et s'en échappa en habits de femme. Il se décida alors à demander une seconde fois la protection du roi d'Angleterre.

La généalogie tendancieuse, erronée par endroits, mais en général assez exacte, qu'il présenta à Jacques I-er, nous a été conservée[3]. Étienne Bog-

1. D'après les rapports vénitiens contenus dans le volume IV, 2-e partie, des «Documents» Hurmuzaki; dans nos «Prétendants», loc. cit., p. 251 et suiv.
2. Hurmuzaki, IV², pp. 262-263, n. ccxxxvi.
3. Papiu Ilarianu, *Tesauru de monumente istorice,* III, Bucarest, 1860, p. 46.

dan obtint seulement une lettre pour l'Électeur de Brandebourg, auquel il comptait réclamer à son tour une ancienne dette, très importante, contractée par Joaquin I-er envers Pierre Rareș, prince de Moldavie et grand-père du prétendant, à l'époque où une armée de croisés assiégeait Bude, récemment acquise par les Turcs[1]. Arrivé à la Cour de Saxe, il se pr[illegible] comme bon luthérien — digne fils de son p[illegible], — qui, ayant été à la solde de la reine [illegible], serait bien aise de demeurer désorma[illegible] Angleterre, sous le nouveau roi[2]. Plus tard, il promettait à l'Empereur de lui

1. Ilarianu, ouvr. cité, III, pp. 49-50.

2. *Lettre d'Étienne Bogdan au duc de Saxe :*

Io, don Steffano Bogdan D[illegible], legitimo principe herede di Moldavia, [illegible] desidero che Vostra Altezza per la sua [illegible] me favorisca con una sua letera di [illegible] alla Sacra Regia Maiestà de Ingliterra. [illegible] della religione catolica evangelica non posso esser favoritto de altri principi senon della medesima nostra religione. Adunque sapia V. Alteza Serenissima come per il passato io son statto in servitio della felice memoria regina Elisabet, et ancho son statto favorisato da Giacob, de adesso rè di Ingliterra, mentre che io me trovava flagellato in Turcia. Hora, volendo andar servir quella Sacra Corona de Ingliterra, supplico Vostra Alteza che me adiuti con qualche costo di denari per il mio viagio, perechè questa sera me ne parto, et per tale benefitio, mentre che sarò memore et mentre che sono vivo, sarò obbligato. Et, sicome io procurarò di mostrarme grato con le opere, cosi supplico Vostra

gagner les Dardanelles et de lui payer un tribut[1].

R[illegible] à Constantinople [illegible] Bogdan habita d'abord un village [illegible] était alors représentée par Glover [illegible] lettres royales imposaient au nouvel ambassadeur le devoir d'intervenir pour Bogdan. Les pourparlers commencèrent donc aussitôt avec certains hauts personnages turcs, en juillet 1608[2]. Le représentant du Khan des Tatars se montra disposé à soutenir les prétentions du protégé anglais, et un parti de boïars moldaves parut même à Constantinople pour demander sa nomination à la place du jeune Constantin Movilă, instrument des Polonais; le représentant de ce dernier fut attaqué en pleine rue, devant la porte d'entrée du Divan. Aussitôt les coupables furent arrêtés, dûment bâtonnés et jetés en prison. Ils furent délivrés, mais ils durent cesser leurs relations avec l'ambassadeur. Leur désobéissance fut punie et Glover lui-même menacé „d'être renvoyé à son maître, pour qu'on lui coupât

---

Alteza Serenissima di non me abandonar in questo mio bisogno.

Di Vostra Alteza Serenissima servitore:

Il principe di Moldavia, manu propria.

[illegible] etc., [illegible] Ar-ca[illegible] puis pa[illegible]

1. [illegible]

2. [illegible]

la tête[1]. Ce [illegible] pas [illegible] en [illegible] que le [illegible] de son insuccès. Glover avait été pleinement informé de ce fait, et Bogdan était encore son hôte.

Il le fut encore quelque temps. Lorsque, en mai 1610, les Turcs, gagnés par Movilă, voulurent en finir avec lui, en le faisant inviter dans le palais des princes de Moldavie sous prétexte d'y entendre la lecture de son décret de nomination, Bogdan eut vent de ce qui le menaçait et il se tint enfermé dans l'hôtel d'Angleterre. L'inimitié du prince de Transylvanie, Gabriel Báthory, contre ses voisins de Valachie et de Moldavie, qu'il comptait chasser de leurs sièges — et il chassa, en effet, au mois de décembre 1610, le premier d'entre eux, Radu Șerban, un client des Impériaux, — rendait plus brillantes encore ses espérances[2].

Gabriel écrivit bientôt au Vizir-Caïmacam pour lui demander la nomination comme prince moldave de ce Bogdan, „héritier" du pays, qui n'avait jamais imploré un autre appui que celui du Sultan, son maître[3]. L'ambassadeur impérial prétendait que le futur prince moldave avait la mission de

---

1. Hurmuzaki, IV 2, pp. 304-305, n. cccvIII ; mes *Stu-dii* [illegible] p. 379, n. [illegible] ; p. 384 n. [illegible] ; [illegible]
2. [illegible] *Calendar* (1610 [illegible]).
3. Hurmuzaki [illegible] pp. [illegible]

servir les intentions de Báthory contre le roi de Pologne, dont il voulait prendre la place : Bogdan aurait bu même à la santé du futur roi Gabriel, déclarant qu'il ne voudrait vivre que trois jours après le couronnement de son ami[1].

Mais, au mois de juin 1611, Bogdan fut mis en accusation pour avoir donné appui à deux esclaves fugitifs de sa nation, et, cette fois encore, il fut impossible de se saisir de sa personne[2]. De leur côté, les Polonais renouvelèrent leurs instances pour éloigner de Constantinople cet ennemi acharné de leur influence en Moldavie, influence qui leur était si utile pour la défense même du royaume. Leur ambassadeur demanda énergiquement, en septembre, qu'on mît fin à ces intrigues[3]. Dès l'année précédente, le roi Sigismond III était intervenu aussi en Angleterre pour que cessât la protection accordée à l'ancien soldat d'Élisabeth. Le 24 juin, Jacques I-er répondait qu'il n'avait fait que son devoir envers un prince malheureux, mais que son intention n'était pas de causer des déplaisirs à un souverain ami[4]. Cependant il fallut attendre plus d'une année le rappel de Glover ; son successeur,

1. Nos, *Studii şi Documente*, IV, pp. 157-158.
2. Hurmuzaki, *Supplément*, I[1], p. 135.
3. *Ibid.*, IV[2], p. 333, n. CCCXXXV.
4. „Prétendants", etc., p. 78; Hurmuzaki, IV[2], p. 319, n. CCCXXVII.

Paul Pinder, arriva en décembre 1611[1]. Quant au protégé roumain de l'ambassadeur disgrâcié, il n'avait qu'un seul refuge: renier. Il devint, en février 1612, Ahmed, sandschak de Prizrend, puis de Brousse, un des très rares renégats de race roumaine que compte l'histoire de l'Empire ottoman[2].

Un des témoins des aventures du pauvre Étienne Bogdan écrivit plus tard des Mémoires qui eurent l'honneur d'une traduction en langue hollandaise[3]. William Lithgow, Écossais, mentionne les dépenses faites par Thomas Glover pour l'entretien de ce „duc de Moldavie" pendant deux ans; il prête foi aux assertions du prétendant qui disait avoir été dépouillé par le Sultan Ahmed „de toutes ses grandeurs". A l'arrivée de Paul Pinder, le Moldave s'avise de renier pour obtenir „un palais et une

1. *Ibid.*, p. 331, n. CCCXLIII. Cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, p. 393 et suiv.; Brown, loc. cit., n. 405, 444-445, 457.

2. Hurmuzaki, IV[2], pp. 332-338; *Suppl.* I[1], p. 14; notre étude sur Élisabeth, femme de Jérémie Movilă, dans les «Annales de l'Académie Roumaine», XXXII, p. 1053 et suiv.

3. „Willem Lithgouws negen-tien jaarige Lant-Reyse uyt Schotlant na de vermaerde deelen des werelts", Amsterdam, 1656, p. 78-79, partie VIII, p. 46. Ces passages ont été signalés par M. Beza dans le „Romånul". Nous en avons donné une édition dans le volume XXXII des *Studii și Documente*. Cf. aussi les notices publiées dans le vol. XX de cette même publication, pp. 379-384, n. CCCXIV, CCCXXIV; pp. 425-426, 495-496.

pension viagère de 12.000 ducats“. Pinder en fut indigné, et Lithgow partagea ses sentiments; il n’y avait plus aucun espoir de recouvrer une dette qui dépassait 15.000 ducats. A son départ, notre auteur, qui avait passé deux mois dans la compagnie du nouveau Pacha, étant, lui aussi, hôte de l’ambassadeur d’Angleterre, ne négligea pas d’aller voir, dans la compagnie de Pinder lui-même, le renégat, qu’il trouva entouré d’une forte suite de coreligionnaires. A son retour, Lithgow fut dépouillé par les brigands au cours de son passage de Transylvanie en Moldavie, où il trouva un ami dans le boïar de religion réformée qu’il nomme „le baron Starhoudt“ : le prince du pays, Étienne Tomșa, ancien vétéran des guerres franco-espagnoles, était aussi une des connaissances que l’Écossais avait faites dans la maison de l’ambassadeur anglais, et il dut à ces relations d’être conduit honorablement jusqu’au delà du Dniester, en Podolie.

Avec le départ de Glover finit la première période des relations entre l’Angleterre et les pays du Danube; il n’y aura plus désormais de marchands-diplomates, avides de gain, mêlés à la foule des emprunteurs qui devenaient, par ce fait même les protecteurs infatigables de leurs débiteurs de [illegible]

commerce anglais, l'influence anglaise ne se rencontrent plus pendant presque deux siècles sur le Danube. A Constantinople, le représentant mal payé d'une Compagnie de commerce deviendra bientôt un véritable ambassadeur d'État et jouera un rôle décisif dans la politique de l'Orient.

Il faut ajouter cependant que la Moldavie, mentionnée dans les ouvrages géographiques populaires, comme le „Microcosme“ de Pierre Heylyn, en 1625, était suffisamment connue, grâce à l'aventurier même dont nous venons d'esquisser la carrière, pour que des „princes de Moldavie“, des „rois de Moldavie“ aussi, parussent dans les comédies de Ben Jenson et de Beaumont et Fletcher[1].

---

1. M. Beza, dans l'*English Historical Review*, loc. cit., pp. 277-278.

CHAPITRE II.

Voyageurs anglais au XVII-e siècle.

Le rôle de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople fut sensiblement diminué pendant le XVII-e siècle; d'autres influences se substituèrent à celle que le représentant d'une grande Puissance marchande, très éloignée et ne poursuivant aucun but politique, avait exercée à un moment où la France était déchirée par une longue guerre civile, qui paraissait devoir détruire son importance politique, et où l'Empire, l'„ennemi héréditaire", conduisait une nouvelle croisade contre les Sultans que les Habsbourg auraient remplacés à Constantinople. Le commerce allemand reprit ses anciennes traditions et, en fait de relations économiques avec l'Occident, les Provinces Unies de la Hollande, délivrées de la domination espagnole, prirent aussitôt une place qui ne pouvait plus leur être disputée. La Compagnie du Levant, établie par l'initiative de la grande reine Élisabeth, se maintint, mais sans pouvoir se développer selon les intentions d'un Hareborne et d'un Barton.

Si, en 1621, l'ambassadeur polonais, s'adressant au roi Jacques, pour l'inviter à prendre l'initiative d'une croisade, lui indiquait, comme soutiens de la guerre sacrée „les deux Daces", de Moldavie et de Valachie, à côté des Serbes, prêts à la révolte [1], on ne rencontrera plus pendant presque cent ans des marchands anglais venant faire des achats en Moldavie, malgré l'ancienne convention avec Pierre-le-Boiteux, ou en Valachie. On se bornait à attendre l'arrivée des produits danubiens à Constantinople ou à Smyrne. Et, en même temps, comme des guerres incessantes, d'abord contre les Polonais, puis, — après le bref délai des campagnes asiatiques de Mourad IV contre les Persans du côté de Bagdad, — contre les rebelles de Transylvanie et les Impériaux empêchaient la libre circulation des voyageurs par la voie qui menait à travers les Carpathes de l'Europe centrale à Constantinople, on ne rencontre — à l'exception d'Edward Brown, qui s'étonna de trouver vers 1660 en Transylvanie des gens „parlant généralement le latin" avant de retrouver cette même nation en Macédoine, où des envoyés du prince de Valachie portaient des faucons au Sultan vers Larissa [2], — pas même quelque ambassadeur de passage dont les rapports nous eussent

1. Nos *Actes et Fragments*, I, p. 63. Cf. *ibid.*, p. 194. On lui demandait d'intervenir à Constantinople pour la délivrance des captifs polonais pris par les Turcs en Moldavie, l'année précédente.

2. Beza, loc. cit., p. 278.

conservé des notes sur l'état du pays à l'époque même où, sous les longs règnes presque parallèles de Basile Lupu en Moldavie (1634-1653) et de Mathieu Basarab, en Valachie (1633-1654), les Principautés roumaines, abondantes en ressources, se développaient plus largement. Et cependant c'était l'époque où le représentant à Constantinople de la Compagnie du Levant recevait des marchands un subside annuel de 4.000 livres sterlines et où il avait des secrétaires de la valeur de ce Ricaut dont les ouvrages concernant l'Empire ottoman sont parmi les plus connus pour cette époque [1].

Les souvenirs des jours où la reine Élisabeth soutenait de son crédit à Constantinople la cause du prétendant moldave Bogdan parurent toutefois revenir lorsque Charles II fut sollicité, en même temps que Louis XIV, par ce Georges Étienne, qui, usurpateur du trône moldave contre Basile Lupu, son maître, fut chassé de sa patrie, après quelques brèves années de règne, par les Turcs et traversa l'Europe entière pour aller mourir à Stettin, en

1. Cornelio Magni, *Quanto di più curioso e vago hò puluto raccorre, etc.*, Parme 1678, pp. 51, 116-117, 119, 122. Cf. Barozzi et Berchet, *Relazioni al Senato veneto*, II, pp. 173-174, 230 et suiv., et les ouvrages mêmes de Ricaut („Present state", „The capitulations" et son „Histoire des trois derniers empereurs des Turcs").

terre suédoise[1]. Le roi d'Angleterre n'hésita pas à recommander ce „bon ami Georges Étienne ancien prince de Moldavie" („our good friend Georgius Stephanus, late prince of Moldavia"), qui lui avait exposé comment, étant tombé en disgrâce, il avait été dépouillé de sa principauté et „réduit à une extrême misère" („reduced into extreme misery"). Au nom de la solidarité qui doit régner entre les princes, quel que soit le sort que la fortune leur eût réservé, Charles II faisait demander, par son ambassadeur, le comte Winchelsea, „pardon" au Sultan pour ce prince malheureux qui ne voulait attendre son rétablissement d'aucun appuï étranger et qui s'offrait à se rendre digne par sa conduite future de la clémence de son maître impérial.

Sous le riche prince munificent que fut à Bucarest Constantin Brâncoveanu, on trouve de nouveau des points de contact. Tel prélat anglais s'intéressait aux choses de cet Orient orthodoxe dont on croyait la conquête reltgieuse facile. Et enfin sous le nouveau régime créé en Angleterre par la révolution de 1688 le commerce britannique regagna un esprit d'initiative qu'il avait perdu depuis longtemps.

On n'a pas encore publié les rapports des ambas-

1. Mss. Egerton, au British Museum, 1042, fol. 156-158; publié par Gaster, dans l'„Arhiva Societăţii ştiinţifice şi literare din Iaşi", p. 233.

sadeurs de roi à Constantinople pour en pouvoir tirer des renseignements sur les relations qui ont dû avoir lieu nécessairement entre ces ministres et Brâncoveanu dont certaines ambassades préparaient la ruine au profit de l'aventurier hongrois Tököly ou de tel concurrent indigène, au cours de la longue guerre que la Porte soutint déjà avant le siège de Vienne contre la nouvelle coalition de croisade, à la tête de laquelle se trouvait l'Empereur Léopold et dont le héros fut Jean Sobieski, roi de Pologne. Courtiser tous les ambassadeurs, transmettre leur correspondance[1], les gagner par des présents magnifiques distribués à propos était un des grands moyens que le Valaque employait pour se maintenir.

On parla donc de nouveau des pays du Danube dans la correspondance diplomatique et dans les récits de voyage anglais. Des secrétaires anglais venant de Vienne prenaient la voie des Carpathes[2].

La chronique officielle du règne de Brâncoveanu, qui jouait sur les rives du Danube le rôle d'un Louis XIV oriental, grand bâtisseur d'églises et de palais, donateur inépuisable, ayant le goût des arts, fait l'éloge de lord Paget, signalant le rôle que joua à la conclusion de la paix de Carlowitz, entre le Sultan et ses ennemis de la coa-

1 Beza, loc. cit., p. 280.
2. Nos *Actes et fragmenis*, I, p. 304, année 1695.

lition chrétienne, cet „homme de haute importance, honnête et très sage, profond connaisseur des circonstances où on vivait à la Porte des Turcs". Lorsqu'il prit son congé en 1703, il désira faire son voyage de retour par cette Valachie inconnue, „pour sa propre commodité et pour mieux voir le pays". La Porte acquiesça à son voeu: elle donna des ordres de bien recevoir cet ami, qui lui avait été utile.

Paget, qui avait désigné son successeur, Sutton, le 15 mars et avait quitté Constantinople le 19 avril, arriva, avec sa maison, sur le Danube, à Turtucaia, cette place, habitée dès le début par des pêcheurs roumains, qui fut le théâtre de la tragédie qu'on se rappelle. De l'autre côté l'attendaient, avec des soldats, des carrosses princiers et des tentes pour les places d'arrêt, Pierre Brezoianu et ce Thomas Cantacuzène, cousin germain du prince, qui, neuf ans plus tard, allait trahir son maître et parent et le compromettre aux yeux des Turcs en se rendant furtivement au camp du Tzar Pierre-le-Grand. Le lendemain, les deux fils aînés de Brâncoveanu, Constantin et Étienne, destinés à être sacrifiés sous les yeux de leur père, en 1714, à Constantinople, aux instincts sanguinaires du Grand-Vizir Dschine-Ali-Pacha, furent délégués pour accueillir cet étranger d'une

1. Nos *Documente Brâncoveanu,* Bucarest 1901, p. 123, note 1.

si grande et rare distinction, sur la lisière de la Capitale même du pays; outre le boier Radu Izvoranu, deux des oncles du prince, le chef de l'armée, Michel Cantacuzène, et son cousin Șerban, les accompagnaient. A ce moment, lorsque la cavalerie valaque parut sur la hauteur de Văcărești, où devait s'élever plus tard un des plus beaux couvents du pays, il n'y avait rien sur cette place. L'ancien ambassadeur fut conduit en grande pompe à ses logis, le 4 mai.

Dès le soir, le Voévode roumain alla voir tout seul son visiteur sans attendre ses hommages personnels, car Paget n'avait envoyé pour présenter des remerciements que son frère avec trois personnes de sa suite. Il fut reçu par l'étranger au bas de l'escalier, „avec beaucoup d'honneur et de compliments". Le prince monta à sa droite dans le salon et y resta deux heures entières à converser avec son hôte, qui le conduisit jusque dans la rue, où l'attendait le cheval.

L'audience solennelle eut lieu le lendemain, un samedi, le gendre de Brâncoveanu, Radu, fils du prince Ilias, qui avait régné en Moldavie, étant allé le prendre avec quatre carrosses princiers, dont celui qui était destiné au diplomate surpassait tous les autres; un détachement d'infanterie accompagnait le cortège. Les deux fils aînés de Brâncoveanu conduisirent Paget au haut du grand escalier jusqu'à la loggia où l'attendait le chef du pays.

On passa d'abord par la grande salle du „Divan", du Conseil, où, selon la coutume turque récemment introduite dans un pays qui avait vécu pendant longtemps dans ses traditions indigènes, correspondant plutôt à celles de l'Occident, étaient rangés les commandants d'une armée qui ne signifiait plus que la simple garde d'un maître qui n'avait pas d'armée permanente pour défendre son pays. Dans la salle voisine, de la Spatarie (le Spatar était le chef des troupes) se trouvaient tous les boïars du pays, rangés après leurs dignités", et, au moment où cet étranger de grande distinction fit son entrée pour y rencontrer le Voévode, les quatre canons de la Cour donnèrent le salut.

Brâncoveanu offrit au représentant de l'Angleterre son propre trône, se bornant à s'asseoir sur le rebords d'un lit, à la mode orientale. La conversation devant une assistance nombreuse se borna, cette fois, naturellement aux compliments d'usage, auxquels ne participa cependant personne des assistants. Le repas solennel suivit, indispensable à la fin d'une audience, à Bucarest et à Jassy aussi bien que dans la Capitale des Sultans qui servait de modèle pour tous les actes de la vie publique; le côté droit était occupé par l'ambassadeur et sa suite, le côté gauche par les boïars. Selon la coutume du pays, on porta des toasts au milieu du fracas des détonations d'artillerie et du crépitement des fusils de la garde.

Le Prince parla pour l'ambassadeur et l'ambassadeur pour le prince. „Et, par suite de la grande liesse qu'il y eut, l'hôte et ses boïars s'enivrèrent pour tout de bon". „sans qu'ils y fussent cependant contraints". ajoute le rédacteur de la chronique officielle. Paget ne partit pas cependant sans être revêtu tout bien que mal d'un pelisse de zibeline, ainsi que le prescrivait l'usage à l'égard des visiteurs de son importance de même qu'à l'égard des simples boïars promus aux fonctions. Puis le cortège se forma de nouveau, et le jeune prince, gendre de Brâncoveanu, conduisit l'Anglais à son domicile passager, „pour s'y reposer".

Il y eut une nouvelle visite du prince au diplomate anglais, Brâncoveanu ayant pris le chemin dérobé des riches jardins qui entouraient sa résidence et s'étendaient aussi sur la rive opposée de la Dâmbovița qui traverse Bucarest. Il y eut regain de compliments—le terme se rencontre pour la première fois, avec son air occidental, dans le récit: *complementuri* — et de nouvelles discussions politiques. L'audience de congé de Paget eut lieu le lendemain sans aucune autre pompe que celle que pouvaient déployer ces voyageurs euxmêmes, qui parulèrent pour la dernière fois dans les carrosses de la Cour. Le prince attendait dans son kiosque de plaisance au milieu de la fraîche végétation du printemps. Paget put admirer la beauté de ce mois de mai danubien, tout enbaumé

de la senteur poivrée des lilas et éclairé par un doux soleil caressant. On s'attarda à parler dans cette après-midi lumineuse sur ces choses d'Orient dont l'Anglais avait une si longue pratique et dans lesquels Brâncoveanu lui-même, qui sut retenir pendant plus de vingt-cinq ans un trône subminé par les intrigues, était depuis longtemps passé maître.

Chishull, l'ancien chapelain de Smyrne, qui accompagnait l'ambassadeur, avait aussi d'autres préoccupations que celles de son chef. Il se rendit auprès du Patriarche de Jérusalem, l'érudit Grec qu'était Chrysanthe Notaras, et il le trouva dans le couvent, de fondation récente, dédié à Saint-Georges, avec ses „larges appartements et magazins pour les marchands, dont la vente peut produire jusqu'à vingt bourses par an"; il y vit cette imprimerie où un prélat réfugié de Syrie, le Patriarche d'Antioche, qui dédia à Brâncoveanu une brève histoire de son Siège, faisait imprimer les beaux ouvrages en langue arabe qui furent les premiers à servir aux chrétiens de Syrie. Parmi les publications grecques de ces mêmes presses le visiteur mentionne l'ouvrage, paru peu auparavant de l'hiéromonaque Maxime combattant contre les catholiques, ennemis particuliers des moines orthodoxes de Jérusalem[1]. D'ailleurs Paget lui-même accepta de

1. *Travels in Turkey and back to England*, Londres 1747, p. 80 ; le passage est reproduit dans Beza, loc. cit., p. 281.

transmettre à la Cour de Vienne les doléances — qui furent, du reste, très mal accueillies—du prince de Valachie contre les persécutions qu'endurait de la part des Jésuites magyars et allemands l'ancienne Église orientale des Roumains de Transylvanie rattachée par une longue tradition hiérarchique à cette Valachie[1].

Le ministre partit le lendemain, „avec la même pompe qu'à son arrivée, accompagné des mêmes boïars et dans le beau carrosse, avec le gendre de Sa Grandeur". Dans la banlieue de Bucarest. sa suite roumaine prit congé de lui, mais il eut jusqu'aux frontières la garde d'honneur et de sûreté d'un drapeau de soldats valaques. Le chemin suivait le cours de cette même Dâmbovița, dont le visiteur avait pu voir les eaux troubles et limoneuses se traînant entre les hautes berges des jardins du prince. Ci et là s'élevait ces villages aux petites maisons blanchies à la chaux dont le secrétaire florentin du Voévode, Del Chiaro, vante la propreté irréprochable. Des konaks, des relais étaient préparés pour sa réception, et les paysans des environs faisaient de bonne grâce l'office de guides, de pourvoyeurs et d'auxiliaires)

C'est ce que nous pouvons ajouter sur la base des nombreux récits de voyage qui nous ont été conservés surtout pour le dix-huitième siècle, à l'exposé, dont tout pittoresque est résolument écarté, de l'annaliste

1. Voy. les pièces dans Nilles, *Symbolae*, II.

de Cour qui mentionne l'arrivée de l'ancien ambassadeur à son dernier „konak", le dixième à partir du Danube, dans la bourgade de montagne de Rucăr, avec son église au toit de bardeaux et aux riantes habitations rangées de deux côtés de la rivière aux ondes fraîches et vives. Puis il entra dans „les domaines des Allemands en Transylvanie". „Il s'appelait mylord Paget et était âgé d'environ soixante ans, et même plus" [1].

Brâncoveanu put voir bientôt à Andrinople Sutton, le nouvel ambassadeur britannique, car il reçut l'ordre de se rendre à la Porte du Sultan, où l'attendait, avec toutes ses conséquences fatales, une destitution que son habilité et les sacrifices d'argent auxquels il se résigna surent éviter. Bientôt il eut même dans le successeur de son ami Paget un soutien politique, pendant ces troubles de Hongrie, dirigés contre l'Empereur, qui était lié d'alliance avec l'Angleterre contre les projets envahissants de Louis XIV. François Rákóczy, le chef de la révolte, n'était guère sympathique au prince de Valachie, qui avait eu jadis tant à pâtir par suite des agissements aventureux du „roi de Hongrie" Éméric Tököly, celui dont la longue lutte pour l'indépendance magyare avait précédé la levée de drapeaux de François, fils de sa femme. Ces „kuruczes", soldats de la liberté, étaient de grands pillards

---

1. Radu Greceanu, *Viața lui Constantin Brâncoveanu*, édition Ștefan Greceanu, pp. 111-114.

qui infestaient les frontières de la principauté et empêchaient les relations de commerce, si fructueuses, avec la Transylvanie. Or, jusqu'en 1710, lorsque l'influence française, se servant du Khan des Tatars, réussit à faire nommer comme prince de Moldavie l'érudit historien Démétrius Cantémir, commensal habituel de l'ambassadeur du roi, Sutton employa tous ses efforts pour contrecarrer les tentatives de gagner aux rebelles de Hongrie l'appui efficace de la Porte[1].

Malheureusement on n'a pas encore publié sa correspondance non plus, qui doit contenir, dans chaque rapport, une information nouvelle concernant le rôle si important, comme informateur et partisan, du prince de Bucarest. Et il dût se trouver parmi ces représentants des Puissances chrétiennes qui, profondément émus, assistèrent au supplice de ce grand vieillard, exécuté avec tous ses fils, pour avoir défié pendant trop longtemps par son bonheur la fortune changeante de l'Orient.

---

1. Nos *Actes et Fragments,* I, p. 309.

CHAPITRE III.

Visiteurs anglais à l'époque des Phanariotes.

N'ayant pas une politique indépendante, les princes, originaires du Phanar grec de Constantinople, par lesquels les Turcs remplacèrent bientôt, en commençant par Nicolas Maurocordato (nommé pour la Moldavie en 1709 et en 1711 et pour la Valachie en 1716) la versatilité et les tendances de secouer le joug turc des princes de sang roumain, n'eurent avec les ambassadeurs chrétiens d'autres relations que celles qu'ils avaient nouées, comme fonctionaires ottomans, pendant le long stage de Grands-Interprètes de la Porte qui était nécessaire pour leur assurer un gouvernement sur le Danube. Louis XIV ayant fini son règne de provocation à l'équilibre européen, défendu par l'Angleterre, il n'y eut plus de point de vue anglais dans les complications entre Turcs et Impériaux qui suivirent. Une nouvelle paix, qui attribua à l'Autriche, déjà dominatrice en Transylvanie dès le traité de 1699, la Serbie septentrionale et même les cinq districts roumains de l'Olténie, fut conclue

sans cette intervention de l'ambassadeur britannique qui avait pressé, ainsi qu'on l'a vu, la pacification précédente. Et, sans que l'Angleterre s'en préoccupât, un nouveau conflit éclata en 1738 entre les Turcs, d'un côté, et les Impériaux, alliés pour la première fois aux Russes, de l'autre: la Moldavie devait vivre pendant des mois entiers sous l'autorité du commandant russe Münnich qui n'eut pas les égards que Pierre-le-Grand avait témoignés, à Jassy, en 1711, à son jeune allié et ami Démétrius Cantémir. La paix de Belgrade, qui restitua l'Olténie au prince de Bucarest, fut dûe à l'intervention de l'ambassadeur français de Villeneuve.

L'Empereur allemand avait eu cependant de grands projets. Croyant qu'il pouvait retenir les Russes en Crimée et les satisfaire avec cette proie, depuis longtemps convoitée, il ne se réservait pas moins, dans les dépouilles de la Turquie agonisante, que „la Bosnie, Niche et Vidin, avec les territoires qui en dépendent, la Valachie et la Moldavie, outre les frais de guerre“ [1], qui sont calculés à vingt millions de florins. Et celui qui nous donne, avec une compétence indubitable, cette information dans une lettre datée de Babadag, dans la Dobroudscha, le 13 octobre n. st. 1737, n'est autre que le chevalier Fawlkner, le diplomate anglais député spécialement pour aller observer sur le Danube la marche des opérations, en vue d'une

1. *Actes et fragments*, I, p. 348.

médiation. Il entretenait donc des relations continuelles avec les ambassadeurs de sa nation à Pétersbourg et à Constantinople, et en février 1738 un secrétaire venu de Russie lui communiquait des instructions. Le prince de Moldavie, Grégoire Ghica, cousin germain de Nicolas Maurocordato et, comme celui-ci, ancien interprète de la Porte, ne manqua pas d'avertir le Grand-Vizir du passage de ce courrier par sa Capitale, où les Russes n'avaient pas encore fait leur entrée[1]. Étant accompagné d'un drogman russe, l'Anglais manifesta sa mission de servir auprès de la Porte les intérêts de la Tzarine[2].

Or après la paix de Belgrade le problème oriental ne fut plus repris pendant plus de vingt ans. Les ambassades n'eurent plus le grand rôle qui leur était revenu à partir du siège de Vienne, qui avait ouvert toute une longue ère d'espérances chrétiennes aux dépens d'un empire barbare qu'on croyait déjà mourant. Et, comme le commerce anglais se bornait aux seules échelles du Levant, sans se préoccuper des voies de terre, à une époque où le commerce français avait ses banquiers à Andrinople et cherchait à fonder des établissements, sous la protection d'un agent officiel, sur le Danube, les Principautés disparurent tout à fait du champ visuel de la diplomatie anglaise.

1. Hurmuzaki, *Supplément* I, vol. I, p. 517, n. 755.
2. *Ibid.*, p. 516, n. 753.

Mais la diplomatie moscovite était représentée à Londres au même moment de l'histoire, jusqu'en 1738, lorsqu'il passa à Paris[1], par un Roumain de pur sang, le propre fils de Démétrius Cantemlr, l'allié du Tzar en 1711, et de sa première femme, fille de Șerban Cantacuzène, ce Voévode de Valachie qui avait eu des visées impériales sur la Constantinople de ses ancêtres. Le prince Antiochus, dont les satires à la façon de Boileau sont célèbres dans la littérature russe, fut le premier ambassadeur de sa patrie qui eût représenté en Occident la Russie, il écrivit ses œuvres dans des formes occidentales, et il devait ces qualités supérieures de science et de savoir-vivre — sa capacité comme diplomate a été contestée — à son père, l'historien célèbre de la décadence ottomane. Antiochus ne manqua pas de donner une version anglaise de ce grand ouvrage, et elle servit pendant longtemps aux Anglais après les livres de Ricaut, pour leur information concernant les choses de Turquie.

Mais les relations directes avec les pays roumains manquent. La route de Valachie était rarement choisie par les voyageurs anglais (lady Montague, qui écrivit des lettres bien connues sur la Turquie, prit celle de Serbie et s'attarda à Belgrade). D'autant plus précieuse est cette notice que donne la chronique moldave mentionnant en

1. *Actes et fragments*, I, pp. 353-355, 358, 360, 369.

1728 le passage de Constantinople en Pologne de deux jeunes seigneurs anglais inconnus: „Cette même année vinrent aussi de ce côté, à la Cour du prince Grégoire (Ghica), deux jeunes princes, „beyzadés“, anglais, qui avaient quitté depuis quatre ans leurs maisons en Angleterre et s'en allaient à travers différentes contrées pour voir les pays et les coutumes nationales; et le prince les reçut honorablement, et leur offrit un dîner à Frumoasa“ — le beau couvent dû à la libéralité pieuse de Ghica, tout près de sa Capitale de Jassy. „Et il ordonna au Grand-Postelnic (maître de cérémonies) et à d'autres boïars aussi de les servir et de leur faire honneur, ainsi qu'on l'a vu. Et ils passèrent ensuite en Pologne, des chevaux et des gens de service leur ayant été accordés pour les y conduire [1].“

Dix ans plus tard on a le récit du courrier anglais mentionné plus haut. Jean Bell d'Autermony fut chargé de sa mission auprès de Fawlkner et des ministres de France et de Hollande à Constantinople par l'ambassadeur à Pétersbourg, Rondeau, avec une lettre du chancelier russe, comte d'Ostermann. Ayant quitté la Capitale le 6 décembre 1737 avec un domestique comme interprète turc, il obtint à Kiev, du général Roumientzov

---

1. Chronique d'Alexandre Amiras, dans Kogălniceanu, *Letopisețe*, III, p. 172.

et du diplomate Néplouiev, un des délégués de la Tzarine au prochain congrès de Nimirov, une escorte de Cosaques jusqu'au Dniester. Il se trouve sur les frontières moldaves, devant Soroca, — ancien château du XVI-e siècle, élevé contre les invasions des Tatars, et maintenant, malgré ses canons d'ancien modèle, bourgade de commerce, avec quelques Grecs, Juifs et Turcs mêlés aux Moldaves, — où le burgrave, le „pârcălab“, un Grec, Petrachi, tout en lui présentant des fruits, du vin et d'autres menus présents, arrêta le voyage de l'étranger jusqu'à l'arrivée des instructions de son prince. Le 2 février 1738 il put se mettre en route, en compagnie du lieutenant de Cosaques Norov. Par les villages, qu'avait dévastés la peste, de Căinari et de Măgura, il arrive au Pruth.

Son audience au prince eut lieu à Jassy — ville de 2-3.000 maisons, la plupart en bois, — le matin du 4 février. Ghica, dont il écrit le nom: Duca, lui parut être „un prince d'un très bon caractère“, extrêmement poli, mais, en ce qui concerne la continuation du voyage, il s'en remettait au séraskier de Bender. Bell dut se rendre, accompagné par un capitaine bosniaque et deux soldats de la garde moldave, faisant un autre chemin, par Volcineț et Chișinău, à la résidence du Pacha. Après huit jours passés, comme visiteur, dans une hutte souterraine, un tschochodar et deux Tatars vinrent le conduire à Constantinople. Il vit en chemin jusqu'à Tulcea, dans la Dobroudscha turco-tatare, les habitations

de bois et de pisé des officiers du Khan à Căușani, où les Moldaves qui les servaient étaient des gens „très civils et très humains"; un de ces officiers, qui avait été esclave du duc de Lorraine, commença, tout en partageant avec Bell un pilav d'orge, à parler français, s'intéressant à la politique européenne, au grand ébahissement de notre courrier diplomatique. Dans la forteresse d'Ismaïl il n'y avait que des Turcs, mais „bon pain et bon vin".

Le retour de Constantinople se fit par la même voie, en mai. Le voyageur y retrouva le même prince „poli" et la même escorte d'honneur, qui le conduisit par Soroca au Dniester[1].

Vers 1760 seulement l'Angleterre recommença à s'occuper des pays du Danube. Mais elle ne le fit d'abord que d'une manière accidentelle, car les seuls marchands occidentaux qui prenaient part au commerce de ces riches régions, fréquentées surtout par des Ragusans, qui négociaient de seconde main, étaient les Impériaux, les Vénitiens et surtout les Français, qui vendaient, par leurs agents à Bucarest et à Jassy, même le drap de Londres, le *londrin*[2].

1 *Voyages depuis St.-Pétersbourg en Russie dans diverses contrées de l'Asie*, traduction française, III, Paris 1766; reproduit dans Th. Codrescu, *Uricariul*, XXIV, Jassy 1895, p. 215 et suiv.

2. Cf. Hurmuzaki, *Supplément* II, pp. 608 et suiv., 655. Le roi de Prusse cherchait a lier des relations diplomatiques permanentes avec la Porte par le moyen de l'ambassadeur d'Angleterre; *ibid.*, p. 701.

On croyait déjà en 1758 que le drogman impérial Grégoire, fils d'Alexaudre Ghica, le diplomate phanariote décapité pour avoir bien servi les Autrichiens à la conclusion de la paix de Belgrade, était lié surtout aux Anglais[1]. Porter était alors représentant de la Grande-Bretagne à Constantinople, et il envoyait ses courriers à Berlin, où le roi Georges était représenté par Andrew Mitchells, par la voie de Moldavie et de Pologne. C'est ce qui provoqua en 1760 un échange de lettres entre ce dernier et le prince régnant à Jassy, Jean Théodore Callimachi, ancien interprète de la Porte lui aussi. Le British Museum contient encore les originaux de ces lettres, le Voévode, „terrarum Moldaviae princeps", s'empressant de promettre tout son concours pour favoriser cette correspondance, transmise par le „sieur Rolland de Brixe", un Français[2].

En 1762 revenait par la Moldavie, accompagné du médecin Mackenzie, cet ambassadeur britannique auprès du Sultan, Porter, qui, pendant son long séjour à Constantinople, dès 1747, avait reçu plus d'une fois dans son palais les membres de la famille, d'origine moldave, mais depuis longtemps pliée aux moeurs grecques, des Callimachi (originairement : Calmășul). Ce passage

1. *Ibid.*, I, p. 709, n. 1002.
2. Add. Ms. 6.808, fol. 65 et 6.851, fol. 85, publiés dans nos *Actes et fragments*, I, pp. 377-378.

par la principauté, où régnait justement, après le vieux Jean Callimachi, qui, vieux et malade, s'était retiré depuis peu, son fils, le jeune Grégoire, serait resté moins connu si dans la suite de l'„eltschi“ ne s'était trouvé un mathématicien dalmate, ayant les qualités d'un bon écrivain italien, l'abbé Boscovich. Par le „Viaggio“, paru peu après à Bassano [1], de ce dernier on apprend en détail l'arrivée à Galatz, où attendaient un commissaire grec du prince, chargé de fournir les chevaux et l'entretien, et les soldats, qui saluent d'une salve de mousquets l'hôte d'un si haut rang, puis le séjour dans un couvent grec aux fenêtres en partie couvertes de vessies et avec un kiosque ayant vue sur la ville, la visite des églises conservant des livres grecs imprimés à Venise; à Bârlad la femme du gouverneur est un Grecque de Constantinople, connaissance de la femme du ministre. Suit la réception de Porter devant la ville de Jassy par le secrétaire princier de La Roche, les fêtes du „moucarer“, de la confirmation du Voévode par les Turcs, ses maîtres, et,—sinon l'audience solennelle, qui n'eut pas lieu, — la propre réception, plus modeste, mais plus intime, du lettré étranger, auquel on s'empressa de montrer les appareils de phy-

1. *Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia,* Bassano 1784; reproduit dans Codrescu, *Uricariul,* XXIV, p. 255 et suiv.

sique du jeune prince : le télescope et la „chambre optique“[1].

Le 3 août le ministre et sa famille, qui avaient été salués à Botoșani, à Dorohoiu, à Cernăuți par l'officialité, étaient déjà sur le territoire polonais, à Zaleszcyk[2]. Dans leur compagnie se trouvait aussi un autre noble anglais, milord Wakefield[3].

L'Anglais n'avait pas voulu de cérémonies. A Galatz il avait répondu aux civilités du mechmendar en insistant sur ce qu'il „n'est pas venu pour manger le pays, dans lequel il ne s'arrêtera guère, et qu'il n'usera pas des facilités auxquelles lui donne droit le firman“. Il passa les six jours qu'il s'arrêta dans la Capitale moldave, non pas dans la ville même, mais bien „à un quart de lieue environ“, dit de La Roche, que cette fantaisie paraît avoir profondément blessé, dans la chambre princière de Frumoasa. „M'en voilà, Dieu merci, débarassé“, écrit-il après le départ du ministre, à son confident de Pologne. Et Porter avait raison d'éviter le prince, dont l'agent à Constantinople avait fait tout son possible, eu égard aux dépenses qu'entraînait une pareille visite, pour le faire passer par le Boudschac ou la Bessarabie méridionale ; il l'avait su,

1. P. 281 et suiv.

2. Nos *Documents Callimachi*, I, p. 20, n. IX. Cf. vol. II, pp. 288—289, 291—292.

3. *Ibid.*, p.445, n. 68.

s'en était plaint et ne manqua pas d'en montrer son ressentiment [1].

Porter lui-même avait pris des notes sur son passage. Galatz, où il arriva le 23 juin, reçu pompeusement et logé „d'une manière très tolérable" au couvent de la Vierge, est pour lui, bien que les Moldaves en fussent fiers, uu „pauvre village". A Jassy, il remarque le pavé de bois, qui existait déjà vers 1670, mais qu'on avait depuis plusieurs fois renouvelé. Les maisons des boïars, en briques, au toit de bardeaux noircis par les pluies fréquentes, sises au milieu d'une large cour encombrée de magasins, d'écuries et de chambres de service pour la nombreuse valetaille des esclaves tziganes, ne lui en imposèrent pas : „elles ne correspondent pas à la vanité grecque", dont il avait goûté pendant son séjour à Stamboul. La résidence de campagne de Callimachi, déjà mentionnée, celle de Frumoasa, dans l'enceinte du beau monastère bâti par Grégoire Ghica, où avaient été abrités trente ans auparavant les jeunes „beyzadés" anglais, ne le satisfait pas non plus ; il s'égaye sur le compte de cette „maison de plaisance". „Quant à Son Altesse, nous le laissâmes à sa propre grandeur" — le mot français y est, — „ne mettant aucun prix à l'honneur ou plutôt au dérangement de le voir [2]." L'ambassa-

1. *Ibid.*. p. 446, n. 79.

2. „As to his Highness, we left him to his own grandeur, not caring for the honour, or rather the trou-

deur s'intéressa en échange vivement au pâtre transylvain qui menait ses troupeaux à travers la Moldavie, des Carpathes à la Dobroudscha et au Dniépr, et il trouve plaisir à décrire le nomade vêtu d'une chemise de lin et recouvert d'une jaquette de peaux, qui se nourrit surtout de ce „pain de millet“ („millet broth“) qu'il appelle de son nom roumain, la *mămăliga*.

Deux ans plus tard on rencontre de nouveau un voyageur anglais en Moldavie, lord Baltimore, dont nous ne connaissons pas la mission dans ces contrées. Il prit lui aussi le chemin de la Dobroudscha pour se rendre en Moldavie, et non celui de Silistrie et de Turtucaia, qui menait à Bucarest. Il débarqua aussi à Galatz, le grand port d'aujourd'hui, qui n'était alors qu'une bourgade, avec quelques églises et un grand couvent grecs, contenant la sépulture du fameux Hetman des Cosaques, Mazeppa. Continuant vers le Nord, on rencontre de hautes herbes et des terrains cultivés, où cependant les sauterelles étaient en train d'accomplir leur œuvre de destruction. Mais il n'y avait que des terrains en friche, bien que d'une qualité tout à fait supérieure, autour de ces anciennes villes de commerce, Bârlad et Vasluiu, qui n'apparaissent au

---

ble, of seeing him“. Sir George Larpent, *Turkey, its history and progress*, Londres 1854, I, p. 375 et suiv., dans Beza, loc, cit., p. 281.

lord anglais que comme de „pauvres petites bourgades“. Après avoir traversé la grande forêt, qui s'étendait sur des lieues entières, semée de clairières, de ruches à miel, de huttes où on travaillait le bois et on fabriquait le charbon, et de modestes églises, il arrive enfin à Jassy, après avoir employé trente-cinq heures de voyage.

Dans les grandes rues de la Capitale moldave il rencontre le pavé de bois dont il a été déjà fait mention. Les rues secondaires n'en sont pas recouvertes. La plupart des maisons, à un seul étage, basses, ayant très peu de meubles, ne se distinguent guère des habitations des paysans. La Cour du prince, sur la place de laquelle, après plusieurs incendies, s'élève aujourd'hui le „Palais Administratif“, était bâtie en briques et ceinte de murs flanqués de bastions. Il en était de même pour les maisons des nobles, qui contenaient tout ce monde de domestiques et d'esclaves tziganes, chacun exerçant son métier dana cette „économie complète“ qui était la demeure d'un riche gentilhomme terrien ; nous ajouterons qu'il y avait même, comme dans la résidence d'un lord anglais du XV-e siècle, une chapelle avec ses desservants.

On ne conçoit pas comment sous un prince aussi accueillant et d'une si bonne compagnie que Grégoire, fils de Jean Callimachi, un étranger d'une si grande distinction put être logé dans une maisonette, une „hutte“ infestée d'insectes et ayant pour habitant plus ancien une vache qui empêcha

Baltimore de poursuivre le sommeil de sa lassitude. Comme il dit cependant que l'animal passa sa tête au-dessus de la crèche dont il se nourrissait, pour renifler le lit de son nouveau voisin, il faut croire que, n'ayant pas de lettres de recommandation et voulant faire une connaissance plus approfondie de la couleur locale, le noble voyageur demanda l'hospitalité à un de ces khans de marchands à la mode turque où, en effet, hommes et bêtes cohabitaient la nuit.

Il transporta ses pénates passagers au couvent de Saint-Antoine de Padoue, chez les pères franciscains, protégés par la Pologne et la France. Il y trouva des religieux d'origine diverse, parlant le latin, l'italien, le grec et, s'il faut l'en croire, même le russe. Ils lui donnèrent à manger et lui offrirent du vin qui n'était pas à trop bon marché dans ce pays de vignobles. Il tâcha de leur faire comprendre qu'on peut écrire des vers en anglais, mais ils objectèrent qu'une langue si rude ne peut se prêter aux exigences de l'harmonie, et quelque Italien du Levant confondit même en sa présence Londres avec l'Angleterre: „Ils nous demandaient si l'Angleterre est dans Londres ou Londres en Angleterre“.

Grâce cependant à l'obligeance du frère Luc de Marseille, Baltimore apprit que la ville, contenant „jusqu'à deux mille maisons“, est habitée par des Moldaves, des Arméniens, des Juifs et des Tziganes, qu'elle contient, en fait d'églises,

outre la Métropole, fondation du siècle précédent, treize couvents de moines orientaux, un seul de nonnes de la même confession, quinze églises orthodoxes et deux arméniennes, sans compter une seule maison de prières pour les Juifs (la plupart des émigrés venus tout récemment de Pologne pour servir de médiateurs de commerce, plus ou moins superflus, et quelquefois pour introduire, comme artisans, les articles exigés par la nouvelle mode occidentale). Baltimore n'oublie pas le grand établissement de bains, dû à Basile Lupu, qui a été détruit tout dernièrement sans qu'on en eût pris des plans — „des bains de pierre, de forme ovale, ayant un compartiment pour les hommes et un autre pour les femmes et qui fonctionnent journellement sauf pendant les fêtes". Des conduites d'eau, placées par des spécialistes turcs, des „souiouldschis" de Constantinople, une belle œuvre, dont on peut découvrir encore les traces, alimentaient les fontaines de pierre, autour desquelles on se rassemblait jadis comme à l'heure du soir dans la Bible ou même dans la Venise de Goldoni et dans celle d'hier encore. Le linge était lavé dans l'eau sale du Bahluiu, qui infecte la ville plutôt qu'elle ne l'arrose. Les belles collines, couvertes de vignobles et de jardins, qui entourent Jassy n'échappèrent pas â l'attention du voyageur, qui consacre aussi quelques lignes aux „femmes très voluptueuses et d'une extrême amabilité moyen-

nant argent ou cadeaux", avec lesquelles ses guides le mirent en contact et dans lesquelles il croit naïvement avoir découvert le type féminin du pays[1].

Or, par un caprice du hasard, au même moment les premiers Moldaves qui ne fussent pas des prétendants ambulants au trône de leur patrie se trouvaient à Londres. Ce n'étaient pas des Roumains, mais bien des Allemands de Pologne, de cette colonie, composée aussi de Polonais et de Hongrois, que le prince Jean Callimachi, puis son fils Grégoire avaient fait venir de Pologne en 1759—1762 pour fonder, à Filipenii-Noi, sur le Dniester, une fabrique de draps. Délégués par leur communauté et munis de privilèges accordés par le Voévode, Jean-Jacques Schiedmantel, pasteur luthérien, et Charles Christophe de Marschall exposèrent au roi qu'ils représentent la vraie foi aussi pour les voisins de Podolie, de la Russie Rouge, de l'Ucraine, qui font jusqu'à cent cinquante lieues anglaises de chemin pour jouir de la „prédication évangélique et qui leur confient l'éducation de leurs enfants, qu'ils pourraient pratiquer des conversions „entre les Turcs et les

1. Traduction roumaine, d'après une version russe, par Serge Plestschéev (deux éditions à Pétersbourg, 1776 et 1778), dans Hasdeu, *Archiva istorică*, I, pp. 183—181. Nous n'avons pas vu l'original anglais.

membres de l'Eglise grecque" („among the Turks and the members of the greek Church"), mais qu'il leur faut des fonds pour consolider leur organisation religieuse et scolaire, au moins deux mille cinq cents *pounds*. Leur seule requête était qu'on leur permît de recueillir des aumônes dans certaines contrées de cette Angleterre si libérale pour le soutien de la vraie religion. Et le privilège qu'ils désiraient leur fut facilement accordé le 2 février 1764[1].

Cinq ans plus tard une nouvelle guerre éclatait entre la Russie et les Turcs, qui furent en danger de perdre les deux Principautés. La situation générale en Europe fit qu'une attention particulière fut accordée à ces affaires du Danube par les représentants du roi à Constantinople, Weymouth, et à Pétersbourg, Cathcart, qui eurent connaissance même de cette convention par laquelle l'Autriche, qui n'avait rien risqué dans ce conflit, s'assurait de la part de la Porte, qui lui payait même une forte somme en récompense de sa „médiation", la possession de la Petite Valachie, qui avait été jadis la „Valachie Autrichienne" ; de cette convention, qui ne fut pas exécutée, résulta cependant bientôt le rapt, en guise de compensation, de la Moldavie

1. British Museum, B. IV, 7, dans nos *Actes et fragments*, I, pp. 380—382. Cf. *ibid.*, pp. 375—377 (British Museum, R. II, 178). Voy. aussi Hurmuzaki, *Documente*, X, Préface.

septentrionale qui reçut des envahisseurs le nom de Bucovine[1].

Il y avait eu du reste, en 1770, à côté de la médiation autrichienne et de celle du roi de Prusse, une médiation anglaise. Son agent grec avait été le beau-père et le représentant à Constantinople du prince de Valachie, captif à Pétersbourg, Grégoire Ghica, ce Yakovaki Rhizo, qui joua à cette époque un grand rôle à Constantinople. L'envoyé prussien, de Zegelin, se plaint de ce que cette „créature du ministre anglais" remue ciel et terre pour remplacer une offre diplomatique par l'autre[2]. Un autre Grec puissant, qui venait de succomber à ses intrigues, Nicolas Soutzo, celui-là même qui avait provoqué en 1762 la brouille entre Porter et son maître Grégoire Callimachi, avait combattu énergiquement l'influence de l'Angleterre, „cette Puissance hautaine" qu'il avait désiré voir aux prises avec les Etats Généraux de la Hollande[3]. Et il y avait aussi à la même époque d'autres, à Constantinople et dans les Principautés, qui s'avisaient de critiquer les desseins ambitieux „des Anglais"[4], en même temps que ceux du „prince le plus violent et le plus turbulent de l'Europe" qui est Frédéric II. Mais Hiérakis, agent du prince de

1. Hurmuzaki, *Suppl.* I, vol. 1, pp. 808, 868.
2. Cf. Hurmuzaki, *Fragmente*, V, pp. 266-267; nos *Actes et Fragments*, II, pp. 33-34, 76.
3. Nos *Documents Callimachi*, II, pp. 274-275.
4. *Ibid.*, p. 277, n. 98 et suiv.; p. 309.

Moldavie, savait bien que dans le pays de ces insulaires „le peuple est plus puissant qu'en aucun autre de l'Europe“ [1].

Avant l'ouverture de la seconde guerre entre l'Impératrice Catherine II et les Turcs, qui devait fournir à l'Angleterre l'occasion d'une nouvelle médiation, terminée par la paix de Sichtov en 1791, on rencontre de nouveau une visite anglaise dans les Principautés, celle de lady Craven, cette femme élégante et spirituelle qui écrivait en 1786 des lettres de Crimée, de Turquie, de Valachie même, au prince dont elle était la „sœur adoptive“, la favorite [2].

La grande dame anglaise qui avait désiré voir des pays nouveaux, avait atteint le Danube, venant de Constantinople, par terre, avec des *arabas*, le 13 juillet 1786. Son passeport lui assignait un voyage vers l'Occident à travers la Valachie. Elle avait vu déjà peu auparavant le nouveau prince du pays quitter la Capitale de l'Empire. Nicolas Maurogéni, Mavrogheni pour les Roumains, était le descendant d'une modeste famille des îles de l'Archipel; simple drogman de la Marine, et non Grand-Interprète, ainsi que l'aurait demandé la coutume, il devait le trône, — qui avait été d'abord destiné au

1. *Ibid.*, p. 302, n. 158.
2. *Voyage de milady Craven à Constantinople par la Crimée en 1786*, Paris 1789.

saraf, au banquier du Sultan, Pétraki, Grec de basse extraction, n'ayant pas même un nom de famille, — au Capoudan, à l'amiral ottoman Hassan, vrai tuteur de son maître, le faible empereur timide et débile. Lady Craven nous décrit la cérémonie de la sortie du Voévode, décalquée sur les anciens cortèges des empereurs de Byzance : en tête les deux tougs, les deux queues de cheval blanc, marque de la dignité du voyageur, et même — elle nous l'assure — sa *kouka*, son bonnet princier, pareil à celui des janissaires, dans l'ordre desquels il était inscrit au moment de sa nomination. Il y avait ces janissaires, des tschaouches, des courtisans, des serviteurs, des cuisiniers dans cette suite qui émerveillait périodiquement les co-nationaux de Constantinople dont la consolation était de voir qu'un des leurs peut encore régner sur un trône chrétien. Lady Craven elle-même fut éblouie par la splendeur des vêtements, des selles brodées d'or, et elle avoue n'avoir jamais vu „une plus belle procession". Maurogéni avait daigné lever les yeux vers la fenêtre où elle se trouvait et l'avait saluée poliment d'un signe de tête[1]. Et l'Anglaise avait jeté aussi un coup d'œil sur ces beaux jardins de Thérapia, près de Constantinople, soignés par des jardiniers français, où se morfondaient les anciens princes dont le nouveau nommé venait de prendre la place, et elle avait rencontré un refus lorsqu'elle s'était montrée

1. Pp. 225-226.

désireuse d'y mettre le pied; ces pauvres prisonniers de leurs souvenirs et de leurs espérances craignaient de recevoir chez eux une personne qui, habitant dans le palais de l'ambassadeur de France, aurait été capable de leur apporter un appui diplomatique, tel qu'ils le désiraient bien, mais à condition qu'on n'eût pas vent de la chose [1].

Un *mechmendar*, un boïar guide, du Voévode de la Valachie attendait donc à Silistrie la visiteuse. Un bâteau la déposa sur la rive gauche du Danube, à Calàrași, qui n'était, avant les embellissements dûs à la bonne administration du prince Stirbey, après la moitié du siècle suivant, qu'un simple village. Montant dans sa voiture, qui l'avait accompagnée, lady Craven traversa de belles plaines, où des troupeaux paissaient le trèfle et les broussailles fleuries. La route n'était pas empierrée, et le voyage n'en fut que plus doux, vu que l'on se trouvait dans la saison de sécheresse. Des Arnautes, de beaux Albanais de la garde du prince, dont lady Craven avait vu les camarades au service de l'Impératrice Catherine en Crimée, marchaient en tête du petit cortège. Après avoir traversé des bois et des champs de maïs, de dimensions considérables, on arriva devant la résidence valaque, située dans la plaine sans horizon, mais construite en partie sur les hauteurs qui dominent la Dâmbovița: celles de Cotroceni, de Spirea, de

1. *Ibid.*, p. 260.

Mihai-Vodă („du prince Michel“), de Radu-Vodă („du prince Radu“). Des boïars attendaient par ordre du prince, alors que des janissaires ou des militaires chrétiens portant leur uniforme se trouvaient rassemblés, pour garder la route, dans un camp voisin.

Ce qu'était le couvent de Frumoasa pour les voyageurs auxquels les princes offraient l'hospitalité aux portes de Jassy était, aux portes de Bucarest, celui de Văcărești, splendide bâtisse, aux admirables colonnes sculptées avec les plus riches chapiteaux et aux murs recouverts à l'intérieur d'une douce peinture sur fonds bleu, d'une rare richesse. Lady Craven admira la belle cour large du monastère, les arcades, qu'elle croit être gothiques — l'église de Saint-Marc à Venise lui avait paru aussi être gothique, — mais elle revint sur sa satisfaction lorsqu'elle apprit d'un personnage portant l'habit occidental et répondant en allemand qu'elle devait y essuyer une quarantaine de cinq jours, à cause de la peste qui sévissait à Constantinople: l'hégoumène, supérieur de Văcărești, lui désignait déjà la chambre, nue et aux vitres cassées, où elle devait purger sa peine, à côté d'une autre cellule où geignait un malade soupçonné d'avoir contracté la terrible maladie.

Déjà cependant les réclamations de lady Craven avaient averti le prince de la méprise; — car les étrangers de distinction n'étaient pas soumis aux mêmes règles sanitaires que le commun

des mortels. Le carrosse doré qui s'arrêta à la porte paraissait bien appartenir à „l'an premier de la création“, mais, avec le secrétaire princier, avec les palefreniers turcs, menant les chevaux à la bride, avec le chambellan en habits de brocard et le bâton blanc des tschaouches constantinopolitains à la main, il avait un très grand air, du moins pour la population qui se poussait pour voir cette femme aux robes franques qui se hasardait seule — une autre dame et un „M. de V.“ étaient cependant dans la compagnie — à travers les surprises et les dangers de l'Orient. Comme à Stamboul, dont on imitait, avec des moyens infiniment moindres, les pompes — de même que les princes allemands le faisaient pour la Cour de Versailles, il y avait deux cours à traverser pour l'audience, et elles étaient bondées de janissaires, d'Arnautes et de dignitaires inférieurs de la Cour. Maurogéni faisait son possible pour paraître en souverain sur les coussins brodés de son „trône“ de vassalité, entouré des tougs, de la kouka et du sabre d'honneur, marques de son rang suprême.

Après des demandes banales sur les intentions de la noble dame étrangère et sur la santé de l'ambassadeur de France, on offrit les confitures et le café dans les petites tasses de mode en Orient jusqu'aujourd'hui, et les accents de la musique turque retentirent en l'honneur de la visiteuse, qui put contempler les exécutants assis à

terre devant leurs bassins de cuivre de toutes les dimensions ou bien les longues trompettes archaïques à la bouche. Si lady Craven regrette les musiciens allemands de M. de Choiseul, elle aurait pu les trouver presqu'à la même époque dans les Principautés, qui les faisaient engager à Vienne, mais sans congédier ces *mekhters* musulmans qui avaient leur place fixée dans les cérémonies officielles.

La visiteuse, qui avait eu à Constantinople même la curiosité de voir la femme de Hassan l'amiral, put regarder à loisir à Bucarest celle de son protégé, la princesse valaque, qui n'appartenait pas même à une des grandes familles du Phanar. Une „très belle femme“, ressemblant à la duchesse de Gordon, mais plus blanche, plus blonde, plus douce, la Domna avait près d'elle, de ses sept enfants, trois filles, de neuf, de dix et de onze ans, dont l'aînée devait être la femme du prince Scarlate Callimachi. Une vingtaine de demoiselles d'honneur l'entouraient, portant, celles qui venaient de Constantinople, le turban, et la fille du riche boïar Dudescu, une indigène. l'ancien bonnet de fourrure, „placé derrière ses cheveux, qui étaient attachés à une espèce de bourrelet“, une coiffure qu'on voit souvent dans les fresques d'église et qui est, de fait, élégante. La princesse, qui aurait désiré retenir la visiteuse „un an entier“, admire les robes françaises qu'elle n'avait pas le droit de porter elle-même, — une

autre, arrivée de Venise au XVII-e siècle, Marie Ghica, ayant dû aussitôt céder au scandale qu'avaient produit les modes nouvelles.

La ville, avec ses nombreuses églises, avec ses trésors d'art, avait bien des curiosités qui auraient dû intéresser une Anglaise si cultivée et d'un sens si délicat pour l'originalité artistique. Comme on le fait bien souvent aujourd'hui même à des occasions pareilles, on préféra lui faire voir cependant que le pays possède les agréments de l'Occident. Le „jardin anglais" de tel „vieux boïar", présenté par ledit secrétaire, n'était pas plus grand que le potager d'un curé de village en Angleterre, mais les fruits qui furent offerts étaient délicieux, et ce qui intéressa surtout lady Craven fut, avec la demoiselle au bonnet de martre qui pensa l'étouffer de ses preuves d'amitié, son père, un vieux boïar qui aimait à voyager en Europe, où il gaspilla toute une fortune, le vieux Ban Dudescu, à la barbe blanche, digne de son rang, à la longue robe de mousseline. Il n'était guère malade ou affaibli, ainsi que le croit lady Craven: être soutenu par les épaules était en Orient un des articles du cérémonial pour un personnage de quelque rang faisant un pas à l'encontre de ses visiteurs.

De la galerie qui entourait son logis—demeure d'un consul—, de ce *cerdac* à colonnes de bois sculptées, l'Anglaise put voir dans la cour spacieuse un cheval arabe que deux palefreniers turcs maî-

trisaient: c'était le cadeau du prince; il l'avait eu d'un supérieur, d'un Pacha à trois queues, et il l'offrait tout simplement, de bon cœur, à une dame dont il avait appris la passion pour les chevaux.

Lady Craven ignorait cette influence occidentale qui avait toujours rivalisé avec celle de l'Orient dans les Principautés roumaines et qui était même l'origine de leur civilisation toute particulière, car elle s'étonne d'avoir trouvé au dîner de gala auquel elle avait été invitée par Maurogéni une table à l'européenne et des chaises comme celles dont elle était coutumière. Le Voévode occupa un bout de la table, l'Anglaise l'autre; on avait admis aussi le compagnon de la visiteuse, qui prit place devant la princesse, comme si on n'avait pas été en Orient; les demoiselles de service étaient assises près de leur maîtresse, et le service était fait, non par des laquais en livrée ou par ces jockeys qu'on avait adoptés tout récemment en France, croyant que c'est une mode anglaise authentique, mais bien par des femmes, au nombre de neuf. L'argenterie venait d'Angleterre, et, s'il y avait quelque chose d'oriental, un siècle après l'époque où Brâncoveanu faisait venir de Transylvanie ses assiettes et ses coupes à la façon roumaine, c'étaient les chandeliers d'albâtre ou de marbre oriental ornés de rubis et d'émeraudes formant des fleurs. La musique n'était pas représentée uniquement par les Turcs, mais aussi par la complainte passionnée des *lăutari* tziganes, „dont les accents délicieux" — premier

hommage que leur paya l'appréciation des Occidentaux — „auraient excité à la danse l'homme le plus lourd". Le prince ordonna à ces esclaves[1] de prendre plus souvent la place de leurs collègues musulmans.

On passa après dîner dans la chambre d'audience de la princesse. Maurogéni parlait l'italien et peut-être aussi le français. Lady Craven se trompe si elle est convaincue que, se refusant à croire que les femmes dansent en Occident — ce qui est réservé chez les Orientaux à des professionnistes méprisées, — la princesse eut le même soubresaut lorsqu'on lui dit que les dames d'Europe savent écrire ; on a bien des lettres rédigées par les femmes des princes et des boïars à cette époque. Le prince transmit des compliments à Kaunitz, le ministre de Joseph II, et à l'Empereur lui-même ; si la visiteuse en sourit, elle n'a pas raison cette fois non plus, car les Voévodes, jouissant d'une pleine autonomie, continuaient la tradition de ces antécesseurs qui avaient été de vrais rois. Et, si elle rit aux éclats en se voyant conduire, non sans que la princesse lui eût fait le don des beaux mouchoirs brodés dont la Turquie a le secret, par la musique turque et tzigane précédée des flambeaux, c'est qu'elle n'était pas capable, tout en cherchant à travers le monde des mœurs nouvelles, de goûter

1. Leur nombre aurait diminué, selon l'assertion de Maurogéni, de 25.000 à 5.000 seulement (p. 292).

l'originalité archaïque de celles qu'elle rencontrait.

Nous laissons de côté les quelques renseignements qu'elle croit devoir donner sur le tribut de Valachie, sur ses revenus et les vices de son administration, pour la suivre dans son voyage vers la Transylvanie, à travers ce pays où, dit-elle, „il serait difficile de trouver un site désagréable“. Ayant passé l'Argeș, elle fut reçue largement dans des maisons de boïars et aperçut en passant, aux pieds des montagnes „majestueuses“, les beaux couvents dûs à la munificence des anciens princes. Des paysans serviables aidaient, comme de coutume, à faire passer la voiture au-dessus des grosses pierres qui encombraient une route primitive. Le véhicule qui portait le nouveau „mechmendar“ fut brisé en pièces. Lorsqu'elle eût vu les sites que recèlent les Carpathes roumaines, elle exclame: „On peut dire de cette contrée que c'est un diamant mal enchassé, qui aurait besoin d'être mis en œuvre par une main habile et industrieuse“[1].

Nous n'analyserons pas ce roman anglais de Th. Hope, qui prétend présenter la carrière aventureuse de Maurogéni, *Anastase:* trop d'imagination s'y mêle, de sorte qu'il est presque impossible de reconnaître dans cette œuvre ennuyeuse, qui cependant a été traduite en français, les contours même du sujet authentique dont l'auteur n'avait lui-même qu'une vague connaissance.

1. Pp. 298-299.

L'ambassadeur d'Angleterre était alors Ainslie, et, dans ses efforts de mener à bout les négociations de paix entre la Porte et l'empereur, il sollicita à deux reprises l'appui de Maurogéni, qu'il soupçonnait plus tard de s'être allié plutôt, dans le même but, avec son collègue français[1]. Dès le mois d'avril, le médiateur anglais avait offert aux Turcs cette base du status-quo qui dut être acceptée dans le traité de paix[2]. Mais déjà l'importance du commerce britannique dans le Levant avait sensiblement diminué[3].

Après la conclusion de la paix de Jassy en 1792 un voyageur anglais, le médecin Adam Neale, passa par la Moldavie en Pologne. Il admire le paysage se développant en douces ondulations fertiles, les riches pâturages couverts du bétail nombreux que nourrissait le pays à une époque où l'agriculture n'était pas la principale occupation de ses habitants. Il goûte, comme lady Craven, les routes primitives qui ne sont pas recouvertes de pierres et il trouve un charme même aux villages d'un type très simple, les chaumières se cachant timides au milieu des vergers, avec leur enceinte de haies vives, telles qu'on les rencontre encore, car cette vie patriarcale n'a presque pas changé d'aspect. La population rurale a un air pastoral qui devait

1. Nos *Actes et fragments*, II, pp. 260-261.
2. *Ibid.*, p. 301.
3. *Ibid.*, p. 306.

plaire a un homme du XVIII-e siècle, imprégné de l'esprit de Jean Jacques Rousseau. Quant aux villes, il donne la première description des maisons juives, où se tasse un monde d'immigration récente qui n'épargne pas, le samedi, au voyageur, les litanies nasillardes de l'Ancien Testament. Il a vu Jassy au milieu de ses collines surmontées par les couvents des anciens princes indigènes, Socola, fondée par une fille du tyran Alexandre Lăpușneanu, Galata due à la piété de Pierre-le-Boiteux, qui régna à la fin du même XVI-e siècle, Cetățuia, élevée par le Rouméliote Duca, presque cent ans plus tard, alors que le couvent de Grégoire Ghica, Frumoasa, „La Belle", se cache dans la vallée du Bahluiu. On trouve aussi des scènes de Botoșani, grande ville formée après 1500 dans l'ombre du monastère de Păpăuți, œuvre d'Étienne-le-Grand et qui avait gagné tout récemment une importance toute particulière par le voisinage de la Galicie et de la Bucovine, devenues provinces de l'Autriche. La condition modeste du voyageur l'empêcha d'avoir des relations avec le prince et sa Cour [1].

Peu de temps après, en 1802, le célèbre voyageur Clarke parle, non seulement des paysans roumains, gais dans leur misère, mais aussi de l'allure rapide du postillon valaque [2].

1. *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, Londres 1818.

2. *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, Londres 1810-1823, II, p. 582; cf. Beza, loc. cit., p. 282.

Pour avoir un autre incident des relations de l'Angleterre avec les pays roumains il faut passer maintenant à un écrivain bien connu, Thomas Thornton, qui, après avoir vécu quatorze années comme négociant à Constantinople, remplissait dès le printemps de l'année 1804, les fonctions de consul de sa nation à Odessa[1]. Il connaissait la Moldavie aussi bien que la Valachie et les avait traversées „dans toutes les directions“, ainsi qu'il le dit lui-même. Dans son ouvrage sur l'„état présent de la Turquie, de même que sur l'état de la Moldavie et de la Valachie“[2], il parle de l'intérêt que lui ont inspiré ces provinces par la beauté de leurs sites romantiques, avec leurs montagnes boisées, leurs torrents au lit profond, leurs pâturages, et même les habitants en tant que pâtres pittoresques, comme ceux qui avaient attiré l'attention du médecin Neale. La description des pays roumains, brève, est pourtant exacte et circonstanciée.

Bientôt, pendant les guerres napoléoniennes, l'Angleterre eut un grand rôle à Constantinople, d'abord comme alliée de la Porte pendant l'expédition de Bonaparte en Égypte, mais bientôt comme

---

1. Nos *Actes et fragments,* II, p. 394, n. 3.
2. *The present state of Turkey..., together with the state of... Moldavia and Walachia,* Londres 1807, in 4°; seconde édition, Londres 1809, 2 vol in 8° (traduction allemande, Hambourg 1808; traduction française, Paris 1812; traduction roumaine, Bude 1826).

son ennemie, en 1806-1807, quand, pour punir la Porte de s'être ralliée à la politique française, elle risqua le passage des Détroits. La clientèle phanariote des ambassadeurs était entretenue avec soin, et le drogman Soutzo fut exécuté en 1802 pour avoir essayé, ainsi qu'on le croyait, une correspondance criminelle avec les chefs de la flotte anglaise[1]. Après la paix conclue avec les Turcs le 5 janvier 1809 le commerce du Levant fut repris, et les voyageurs anglais renvirent dans les provinces de l'Empire. En 1818 on put croire même que l'ambassadeur Strangford cherche à faire nommer comme prince de Valachie son candidat, Alexandre Handscherli[2].

Bucarest eut dès 1802 un consul-général anglais, Francis Summerer, nommé le 6 janvier 1802[3], surtout pour la transmission de la correspondance; l'annexion formelle des Principautés par la Russie en 1807 mit terme à ses fonctions[4]. Le chancelier Jean Marco, un Levantin, qui devait être ensuite agent de Prusse, gérait les affaires en 1814[5].

Le 24 novembre 1814 un second consul général anglais faisait son entrée solennelle à Jassy, pré-

1. Nos *Actes et fragments*, II, p. 431.
2. *Ibid.*, p. 527.
3. *Ibid.*, p. 200.
4. Wilkinson, *An account*, p. 283.
5. Hurmuzaki, X, p. 411, note 3.

sentant un bérat en date du 24 mai[1] au prince Scarlate Callimachi. Il était accrédité aussi à Bucarest, où il établit sa résidence, laisant en Moldavie un simple agent[2]. William Wilkinson employa la durée, assez longue, de son séjour dans les Principautés pour faire ces observations variées qui furent présentées ensuite dans le premier ouvrage anglais qui eût été consacré aux seuls pays roumains, son „Account of the principalities of Wallachia and Moldavia", paru à Londres, en 1820, dont nous nous occuperons maintenant[3]. Nous ajouterons cependant que le consulat avait été suspendu vers 1818, les sujets anglais, des Ioniens surtout et quelques Juifs, ayant été confiés aux représentants de l'Autriche[4].

La partie historique, qui commence avec les Daces, ancêtres de la nation, est assez bien rédigée. L'auteur avait vu, non seulement les restes du pont de Trajan à Severin, mais aussi, à Caracăl, le commencement de la voie romaine qui, le long de l'Olt, menait en Transylvanie[5]. Mais les Valaques n'ont certainement rien à faire avec le tyran

1. *Ibid.*, p. 199 et suiv.

2. Nos *Documents Callimachi*, I, p. 214, n. 164.

3. On a des traductions française, 1821, 1824, 1831, et un résumé italien, Milan 1821.—Il y avait aussi un staroste anglais, et français en même temps, à Craiova. Lorenzo Giacomelli.

4. Hurmuzaki, X, p. 67, n. 83. Cf. *ibid.*, I, p. 83, n. 110.

5. P. 5 et note.

bulgare Kroum, et ce n'est pas avant l'an mille que régna le premier prince du nom de Basarab sur les Roumains de la rive gauche du Danube, dont les gouttes de sang slave n'avaient non plus rien de bulgare. Les commencements des deux Principautés sont exposés d'après la légende, qui attribue à un Radu Negru, figure de création tardive, dont le prototype est le prince Neagu, Neagoe, bâtisseur du célèbre couvent d'Argeș, la fondation de l'État valaque. Mais il a l'ambition de fixer la date, qui serait la même, de la création de ces Voévodats : de Moldavie, sous Bogdan, authentique colonisateur venu du Marmoros hongrois, et de Valachie, sous le faux Radu ; ce serait précisément 1241, parce qu'à ce moment seul le chaos produit par l'invasion des Tatars pouvait permettre un abandon du sol hongrois par des Voévodes soumis au roi. Mais il affirme avec raison le caractère de parfaite indépendance que s'attribuent les princes roumains du XIV-e et — ajouterons-nous — du XV-e siècle.

Le livre anglais de Knolles, celui de Démétrius Cantemir sur l'Histoire de la Turquie, et le petit volume édité plus récemment par les frères Tounousli à Vienne — un rapport du XVIII-e siècle dû au boïar Michel Cantacuzène — forment ses sources. Aux renseignements fournis par ces auteurs il ajoute pourtant des observations personnelles, comme celle qui concerne le simple tombeau de Michel-le-Brave, conquérant de la Tran-

sylvanie en 1599, dans le beau monastère de Dealu, au-dessus de l'ancienne Capitale valaque de Târgoviște [1], ou bien le dernier descendant du malheureux prince Constantin Brâncoveanu, exécuté à Constantinople, avec tous ses fils [2].

Wilkinson a connu lui-même ces Phanariotes dont il éclaircit la situation et décrit l'entourage et les cérémonies auxquelles ils participent, ces pauvres Grecs du „Fanal", nommés comme de simples fonctionnaires à Jassy et à Bucarest, après avoir rempli les fonctions de Grands-Interprètes de la Porte. Il a vu leurs brillants cortèges d'entrée dans les capitales danubiennes.

Un chapitre spécial est consacré à ces deux capitales. Bucarest, „ville étendue et sale", a 80.000 habitants, chiffre plus probable que celui des „trois cents soixante-six églises et vingt monastères". A Jassy, qui „contient beaucoup de maisons élégantes, bâties dans le style le plus moderne de l'architecture européenne", le nombre des habitants est seulement de 40.000, et, quant aux soixante-dix églises, le chiffre n'est pas si exagéré. Le palais princier de Jassy, bâti, après 1790, par Alexandre Callimachi, a un air qui n'est, ni complètement européen, ni complètement oriental ; les caractères du style occidental prédominent cependant dans cette élégante bâtisse, la Faculté de Médecine d'au-

1. Pp. 27-28.
2. P. 40, note.

jourd'hui, sur le haut portail de laquelle on lit encore, entre les insignes des Voévodes, drapeaux, glaives et canons, cette noble devise: „c'est ici la porte de la justice"; quant au palais de Bucarest, il venait de brûler en 1813, et les Voévodes habitaient dans des maisons particulières. On a gardé les anciens pavés de bois, sous lesquels grouillent les immondices. Chaque boïar a son carrosse à la mode occidentale, de provenance viennoise, et il ne consentirait pas à faire à pied la moindre course; on voit rarement à cheval, plutôt dans les cortèges, les membres de cette aristocratie, dont les indigènes descendaient cependant d'une classe guerrière. Il n'y a pas encore de fiacres pour l'étranger; il faudra attendre la prochaine occupation russe pour avoir les *drochkas* et les *birje*, à la moscovite, qui ont gardé jusqu'aujourd'hui leur caractère. Un Allemand vient d'ouvrir un hôtel à Bucarest; à Jassy on doit se contenter encore des khans, pareils à ceux de Turquie, avec la grande cour intérieure pour les chevaux et les voitures et tout autour, sous les arcades de bois des corridors, les chambrettes pour les voyageurs eux mêmes, avec leurs divans recouverts d'étoffes indigènes ou de percale rouge aux fleurs noires.

Wilkinson a entrevu seulement l'importance de l'art roumain représenté par ces centaines de petites églises et les nombreux couvents, comme il ne se rend pas compte de la valeur de la civilisation roumaine dont ces bâtisses représentent la

fine fleur. Il donne cependant le premier une description enthousiaste du couvent, plus tard célèbre, d'Argeș: „Tout l'extérieur est entièrement en marbre sculpté, en quelque sorte dans le style du clocher de l'église de Saint Étienne à Vienne, mais beaucoup plus élégant. L'ensemble produit un effet très frappant; et, comme l'édifice a gardé parfaitement sa beauté originale, c'est certainement un monument dont les Valaques peuvent se vanter dans n'importe quelle partie de l'Europe[1]".

Le Grec, maître par la grâce du Turc et par la tolérance de la noblesse roumaine, son associée, de ces pays qu'il exploite, est décrit de main de maître: „Aussitôt que la possibilité de prendre part à l'administration publique fut connue par les Grecs, ceux parmi eux qui étaient familiers avec la langue turque et les langues européennes, abandonnant toutes les autres carrières, se constituèrent en une classe distincte, qui s'arrogea le titre de noblesse et le droit exclusif d'être appelée au service de l'État[2]". Envers les boïars in-

1. „The whole of the exterior work is entirely of carved marble, something in the style of the steeple ot St. Stephen's church at Vienna, but far more elegant. The whole produces a very striking effect; and, as it has perfectly preserved its original beauty, it is certainly a monument that the Wallachians may boast of in any part of Europe" ; p. 16.

2. „No sooner was the possibility of sharing in the public administration manifested to the Greeks, than such as were versed in the turkish and european

digènes, le consul anglais est cependant injuste ; s'il les avait fréquentés plus qu'il ne l'a fait, il aurait reconnu que leur connaissance du grec classique n'était pas superficielle — Grégoire Brâncoveanu écrivait dans le plus pur style ancien, et il avait des notions de philosophie — et qu'ils ne notion pas seulement par la pratique — de nombreuses traductions, excellentes, le prouvent — le français, que leur avaient inculqué dès l'enfance des émigrés qui ne manquaient souvent ni d'intelligence, ni de bonne volonté. Et, lorsqu'il parle des maîtres de langue roumaine qui fonctionnent dans les écoles publiques récemment établies[1], il ne se doute pas, n'ayant guère connu, l'esprit du pays où il résidait, que parmi eux se trouvait ce Georges Lazăr, continuateur du grand courant national de Transylvanie, qui avait déjà introduit à Bucarest les idées régénératrices dans lesquelles se trouvait en germe tout l'avenir de la nation. En ce qui concerne enfin les traits moraux de cette aristocratie pompeuse, aimant les dehors, déshabituée du travail à la campagne, très mêlée sans doute et dans laquelle les parvenus apportaient leurs vices, les nombreuses fondations ecclésiastiques et

languages, abandoning all other poursuits, formed themselves into a distinct class, which assumed the title of nobility and the exclusive right ot being called to the service of the State" ; p. 98.

1. *Ibid.*, p. 130. *Ibid.*, p. 131.

les hôpitaux admirables, ouverts à tous les malades et les infirmes, montrent bien que l'„argent n'était par leur seul stimulant".

Toutes ces assertions ne sont pas plus vraies que celle que les Roumains, qui avaient traduit dès 1400 la Bible dans leur langage, — qui n'est pas „un mélange corrompu de termes étrangers", mais bien une délicate formation linguistique à base latine, — ne connaissaient jusqu'au XVIII-e siècle les Écritures Saintes que „de nom" („by reputation"). Le critique allemand Neugeboren avait donc raison, une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'il taxait de misanthrope ne trouvant rien à son goût celui qui déniait même aux dames roumaines, bien que grâcieuses, vives et sveltes, la vraie beauté.

S'il décrit les cérémonies de Noël de la Nouvelle Année, de l'anniversaire du prince, de Pâques, avec le baise-main de Leurs Altesses, c'est qu'il s'est trouvé lui-même à ces occasions, parmi le nombreux public aux longues barbes et à la tête rasée. Il prit part peut-être aux Divans des boïars qui assistent le prince au tribunal de ses jugements et contrôlent sa gestion financière ; il a défendu lui-même les droits de ses Céphaloniens devant les instances judiciaires de Jassy et de Bucarest; il a vu les nouveaux fonctionnaires défiler dans la voiture d'apparat de la Cour ou chevaucher sur un cheval de leur maître, entre les tschochodars ou laquais qui forment leur suite. La partie financière

est rédigée d'après les registres mêmes de la Vestiarie, du Trésor princier.

La description du pays, qu'il a traversé mainte fois dans la legère voiture de poste, sur la paille, est plutôt brève. En dehors de l'admiration pour les beaux sites [1], elle concerne surtout les profits qu'on pourrait en retirer avec un meilleur gouvernement, à côté de l'exposition des revenus actuels des princes et de la production générale. Quelques pages sont consacrées à la ville de Galatz, qui était arrivée à être une place de commerce très importante, dont les négociants réussissairent à faire passer à l'étranger les articles même dont l'exportation était défendue parce que la Porte s'en attribuait le monopole: „le nombre des habibitants qui y sont fixés ne dépasse pas 7.000, mais le grand afflux de population occasionné chaque année par les transactions lui donne l'air d'être très peuplée, et il y a tout le va-et-vient d'une place de grand commerce". Les épices, les citrons et les oranges, les vins du Sud sont dirigés de Galatz et des deux capitales, qui forment aussi des entrepôts toujours chargés, sur la Bucovine et la Galicie non moins que sur la Transylvanie, le Banat et le Serbie [2].

Déjà des vaisseaux apportent sur le Danube des marchandises allemandes, du coton, des verreries,

1. Pp. 265-266.
2. *Ibid.*, pp. 79-82.

des poteries de même origine, qui passent cependant pour être de fabrication anglaise, donc de qualité supérieure; on s'habille de mauvais drap allemand, de calicots et d'indiennes envoyées par l'Empire, à l'exception des boïars, qui préfèrent les mousselines anglaises et les batistes françaises, qui cependant gardent en roumain leur nom anglais, *chembrică*, de „cambrics", alors que pour les autres fabricats le nom français s'est imposé, jusqu'à *şemisete*, chemisettes. Il faut ajouter cependant que les articles de mode étaient nommés „novigaton", de l'allemand: „Neue Gattung". Beaucoup de marchands ont adopté la protection autrichienne, mais, grâce aux Ioniens, aux Ioniens seuls, on voit fréquemment le drapeau britannique sur ce Danube inférieur. Galatz pouvait rivaliser, sous une autre administration que celle des Grecs, qui y ont trouvé leur Pérou, et de leurs suppôts, avec „tous les ports de la Mer Noire, sans en excepter Odessa[1]".

A la même époque un voyageur anglais, Robert Ker Porter[2], passait par Bucarest, dont il décrit les pompes princières et les appâts des faubourgs, où il note même la chanson par laquelle les filles tziganes appelaient de la fenêtre leurs clients. Mais

1. *Ibid.*, p. 85.
2. *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc., during the years 1818, 1819 and 1820*, 2 vol., grand in 8°, Londres 1822.

un récit infimment plus étendu et empreint d'un tout autre sentiment du rôle d'un auteur de voyages est donné pour ce moment du développement de la société roumaine par le docteur Mac-Michael, qui traversa en 1817 la Moldavie pour se rendre en Russie. De fait ses pages, citées déjà par Wilkinson, sont, par les places et les personnages qu'elles présentent dans la clarté crue de l'observation directe, le meilleur commentaire et parfois un commentaire critique du livre d'exposition historique et satyrique dû à ce dernier[1].

Le voyageur vient par la Bessarabie, cette Moldavie orientale, entre le Pruth et le Dniester, que la Russie venait de s'annexer par la paix de Bucarest, cinq ans auparavant. Il trouve le chariot de poste qui le cahote en quatre jours de Novi-Dubosary (Dubăsari en roumain) à Chișinău-Kichéniev, capitale de cette nouvelle province du Tzar, petite bourgade aux magazins bas couverts de bardeaux, qui débitaient tout ce qui pouvait être demandé par les clients paysans des environs aux bouges de changeurs juifs. Pour la première fois le médecin anglais put voir les équipages viennois des boïars, ayant des Arnautes pour laquais, la valetaille esclave des Tziganes innombrables, le paysan indigène, de belle race solide. Les premiers Phanariotes lui apparurent à la frontière.

1. *Journey from Moscow to Constantinople in the years 1817, 1818,* Londres 1819.

dans la personne des officiers du passage et du „secrétaire des passports“, friands de pourboires qu'ils ajoutaient, comme sur tous les points de la Turquie, aux droits perçus pour l'État. Après trois nouvelles heures de chemin, Mac-Michael se trouvait à Jassy, où il descendit dans la maison du vice-consul d'Angleterre.

Ce qui l'intéresse d'abord c'est le boïar avec ses vêtements de coupure orientale et l'immense „işlic“, bonnet rond couvert de peau fine de mouton, qui le coiffe, — dans des proportions qui correspondent à celles de son rang. Il expose journellement son importance dans les calèches que le voyageur trouve être usées et mesquines. Le jeu de cartes, introduit par les officiers des armées d'occupation, sévit; des aventuriers étrangers fraternisent autour de la table de pharaon avec l'aristocratie moldave qu'ils dépouillent. D'autres étrangers font le commerce, donnent des leçons de langue — des Français, — exercent la prefession de médecin —, deux Allemands de Hannovre. Un Grec de Candie, bien connu par ailleurs, Emmanuel Bernard, a établi une typographie aux beaux caractères, qui ne lui rapporte pas, de sorte qu'il désirait s'en retourner dans son île.

Le prince, Scarlate Callimachi, reçut le médecin anglais à la suite de la grande cérémonie au cours de laquelle il avait créé de nouveaux dignitaires de son État, leur donnant de sa propre main, avec le vêtement d'honneur, — le caftan, — le bâton, insigne

de chaque charge. La salle du trône était ornée d'une fresque portant les emblèmes des districts du pays entier, tel qu'il était avant 1812; l'arc et les flèches étaient fixés près de la chaise du Voévode. Des discours en grec furent échangés entre lui et ses officiers nouvellement investis, car à cette époque la langue du Phanar commençait à gagner un caractère officiel qu'elle disputait à la langue du pays et du peuple, — phénomène de conquête culturale que la révolution seule put empêcher dans sa marche. Une brève conversation en français avec Callimachi ne changea pas la mauvaise opinion de notre médecin en ce qui concerne tout ce qui se trouvait en Moldavie; il juge indiscrètes certaines des demandes, de caractère politique, posées par le potentat phanariote.

Par Bârlad, Tecuciu et Focșani le voyageur se dirige vers la principauté voisine. Focșani, sise à cheval sur la ligne de frontière même, entre les deux pays de même race et de même langue, avait un staroste anglais, dans la personne d'un Grec natif de Zante; c'était un fermier qui avait son exploitation agricole dans le voisinage, employant quatre cents paysans dont il déplorait, à raison ou à tort, l'indolence; il élevait des volailles et vendait du vin, les vignobles voisins étaint célèbres.

Le premier abri en Valachie fut une tannière enfumée, du côté de Buzău, une demeure souterraine tellement primitive qu'elle ne pouvait pas même être comparée avec les autres que Mac-Michael

avait rencontrées en Sicile, en Grèce, en Égypte et en Nubie. L'état du paysan, soumis à des „ispravnics", fonctionnaires qui ont payé pour avoir leur charge et qui doivent se refaire sur le compte de leurs administrés, est décrit dans des termes impressionnants ; les supplices auxquels sont soumis les contribuables qui ne peuvent pas fournir leur quote-part de l'impôt : fustigation, fumigation et autres „raffinements de barbarie", sont vraiement pris sur le vif ; c'était au moins le „système" financier valaque, d'après une recette que les agents grecs et leurs disciples roumains avaient emprunté aux zaptiés turcs, qui, ceux-là, opéraient au moins *in anima vili,* sur des chrétiens qu'ils méprisaient.

Plus que la vie intime de cette aristocratie, l'étranger a connu la vie sociale, surtout celle de Bucarest, avec ses promenades lentes et fastueuses au lac de Herestrău — six ou sept cents carosses —, ses bals masqués, son „club noble", ses spectacles d'opéra allemand et de comédies traduites en valaque" [1], avec ses tables de jeu, ses fêtes de famille et enfin avec l'orchestre des Tziganes et les nouvelles danses européenes remplaçant la *hora* ancienne qui continue à être chérie dans les villages. Et cependant il parle du poète Văcărescu, qui, ayant une maison de campagne à Băneasa, près de la promenade publique, ouvrait largement

1. P. 141.

son jardin au public et dépensait de ses deniers pour satisfaire ses hôtes, peut-être inconnus, auxquels lui et sa femme faisaient les honneurs de leur modeste demeure. S'il y avait dans une partie de ces familles des ménages contractés à la légère, une vie frivole et tout extérieure, des divorces fréquents, il y en avait d'autres qui conservaient les anciennes traditions dans toute leur pureté patriarcale. On n'a qu'à fouiller parmi les lettres privées et parmi les testaments de l'époque. C'est un moyen d'information supérieur aux racontars par lesquels souvent la partie la plus corrompue d'une société cherche à réduire l'autre à son propre niveau.

„Il n'y a peut-être pas de peuple plus opprimé par un pouvoir despotique et plus lourdement accablé d'impôts et de taxes que la classe paysanne de la Valachie et de la Moldavie ; et il n'y en a pas peut-être une autre qui consentirait à souffrir la moitié de ce fardeau avec la même patience et résignation apparentes [1]", tels sont les termes par lesquels Wilkinson ouvre le chapitre consacré à la population rurale des Principautés.

1. „There does not perhaps exist a people labouring under a greater degree of oppression from the effect of despotic power, and more heavily burthened with impositions and taxes than the peasantry of Walachia and Moldavia ; nor any who would bear half their weight with the same patience and seaming resignation" ; p. 155.

C'est la pure vérité, mais, si l'écrivain interprète cet état d'esprit, témoignant d'une douceur admirable, comme une preuve de „stupeur et d'apathie“, il se trompe encore, car, un an après la publication de cet ouvrage, le fils de paysan Théodore Vladimirescu levait le drapeau de la révolte contre tous ces abus et, comme son ancien camarade dans la lutte contre les Turcs en 1807-1812, Carageorges, chef de la révolution serbe, il proclamait hautement le droit du peuple d'être seul maître de ses destinées.

Les détails consacrés à l'humble vie de ces paysans, contents de peu dans leurs chaumières, d'une simple beauté, sont, du reste, authentiques, comme tout ce qui est, dans cet ouvrage, pure description. C'est, dit-il en passant, „une belle race“, portant encore le costume classique de ses ancêtres, tels qu'on les voit sur la Colonne de Trajan. Si le long des routes fréquentées par des maîtres insolents et par des étrangers prétentieux on ne voit que le désert, les belles vallées fleuries pendant la belle saison sont remplies de villages où vit, dans l'opulence d'une riche nature, un habitant content, qui ne lui demande qu'un faible tribut. Pour les cent cinquante mille Bohémiens esclaves il y a un paragraphe spécial[1].

Quant aux étrangers, ils ont entre leurs mains les banques — les changeurs ou *zarafs* —, ils sont

1. P. 168 et suiv.

les artisans des nouvelles modes, les professeurs, les médecins et les pharmaciens; il faut ajouter les hôteliers et restaurateurs d'immigration plus récente, sans compter les fermiers transylvains ou hongrois des boïars, que le prince de Moldavie tâcha vainement d'expulser en 1815[1]. A la tête de ce monde international se trouvaient les consuls: Wilkinson raconte la manière dont ils furent établis, dans le dernier quart du XVIII-e siècle, mais il renonce à juger leur activité, qui était très souvent celle de gens poursuivant leurs propres intérêts ou vengeant leurs rancunes personnelles. Nous savons par ailleurs que le gouvernement leur servait à Bucarest un „taïn" journalier de quatre ocas de viande, de huit pains, outre le bois de chauffage et le foin.

Et l'avenir de ces beaux pays et de cette race qui n'est pas moins douée, quels que fussent les défauts de ses gouvernants et les vices de ses exploiteurs Wilkinson ne croit nullement à la possibilité d'une vie nationale roumaine: n'ayant jamais rien lu de la nouvelle littérature, n'ayant jamais écouté un représentant de l'esprit nouveau, il en trouve l'idée absurde et la réalisation impossible. Il aurait fallu décider de leur sort au congrès de Vienne, en y faisant venir les plénipotentiaires de la Turquie pour leur prouver que la possession des Principautés par le Sultan est aussi

1. Pp. 178-179.

dangereuse, par les conflits qu'elle provoque sans cesse avec le Tzar, que précaire et quasi-inutile. La Russie n'aurait pas pu rejeter la proposition de lui donner la Moldavie si elle consent à accepter la souveraineté autrichienne en Valachie. Le vice-consul anglais n'était pas coupable, du reste, d'avoir les mêmes conceptions que ces diplomates de Vienne qui léguèrent à l'humanité, dans une nouvelle carte de l'Europe, créée à l'usage des dynasties et contre les intérêts des peuples, intérêts qu'ils ne considéraient pas comme légitimes, la source des querelles, des révolutions et des guerres incessantes qui ont empêché le siècle qui s'est écoulé depuis lors d'être peut-être le plus grand dans le développement de l'humanité [1].

L'aspect de Bucarest est celui présenté par Wilkinson. Jean Georges Caragea (Karatzas en grec), l'avide prince de Valachie, reçut l'étranger le jour même de l'Épiphanie de l'année 1818. Contrairement à l'étiquette observée à la Cour de Moldavie, où, il est vrai, la famille princière était en deuil à cause de la mort d'une petite-fille, l'épouse du Voévode et ses filles mêmes, parmi lesquelles Ralou, une protectrice éclairée de la littérature hellénique envahissante, assistaient à la cérémonie, sur des sophas près du trône. Les visiteurs, des femmes aussi, glissaient sur un tapis

1. Le fac-similé de la signature de Wilkinson, dans Hurmuzaki, X, p. [illegible].

anglais pour baiser la main du maître. La conversation avec l'étranger n'eut pas d'importance ; Caragea, qui entretenait une correspondance sur les affaires européennes avec de Gentz, à Vienne, ne pouvait pas être accusé cependant d'ignorance et d'indiscrétion — ainsi que cela était arrivé avec Callimachi — non plus. Mac-Michael se retira au milieu de la cohue mendiante des serviteurs de la Cour, qui avaient le droit traditionnel du pourboire à pareille occasion.

Le Métropolite, Nectarius, donne une mauvaise idée du clergé roumain — il était, du reste, Grec de Morée — au voyageur, qui avait négligé de visiter à Jassy ce noble prélat, de naissance illustre, de connaissances profondes et d'une piété, d'un zèle infatigable pour ses subordonnés et sa nation, qui fut Benjamin Costachi. Le chef de l'Église valaque, vieillard rubicond, tenait des propos de table inconhérents et dénués de tout intérêt, alors que dans une chambre voisine moisissaient des manuscrits grecs et slavons et que la bibliothèque du naturaliste français Sonnini de Manoncourt, donnée par un boïar à la Métropole, gisait abandonnée.

Pour le reste, des sociétés de jeu de hasard, des promenades pompeuses, des bals publics, des farces au club de la noblesse, où des Allemands faisaient valoir leur esprit trivial, devant la famille du prince et un auditoire de boïars grecs qui se faisaient traduire les bons mots pour l-

-later de rire : Mac-Michael prétend même que le [illegible] de la Cour en parut [illegible] sensible quant au [illegible], qu'il avait récemment arrachée à son [illegible] : — tableau de mœurs constantinopolitaines, car la famille n'avait aucunes relations avec la noblesse roumaine. Les femmes, en babouches et portant de riches ceintures orientales, avaient des robes de soie française, tout à fait à la façon de l'Occident.

Un *yassakaschi*, un chef d'escorte ayant appartenu à Wilkinson, à cette époque déjà ancien consul-général seulement, bien qu'il fût à Bucarest, où il montra à son co-national l'exemplaire du Code grec de Callimachi dédié à l'Université d'Oxford, conduisit Mac-Michael jusqu'au Danube, où Giurgiu, faisant partie de la raïa ottomane, conservait encore son caractère turc.

CHAPITRE IV.

Époque de la renaissance nationale roumaine.

Bientôt le mouvement de liberté grecque provoqua dans les deux Principautés, qu'on croyait pouvoir gagner à une cause nationale étrangère et réunir donc au nouvel Empire byzantin projeté, toute un série de transformations politiques, qui, partant de la révolte paysanne, instinctivement roumaine, de Théodore Vladimirescu, menèrent à la restauration du gouvernement par les indigènes, un Sturdza en Moldavie, un Ghica en Valachie (1822), et, plus tard, à la convention d'Akkerman, puis, par les dernières conséquences du conflit pour la création de la Grèce moderne, à la guerre russo-turque de 1828-1829. L'occupation par les troupes du Tzar, l'administration d'un chef éclairé comme le général Kissélev, firent triompher enfin les anciennes intentions des boïars qui voulaient donner une Constitution, fût-ce même une Constitution aristocratique, à leurs pays, destinés à être unis dans un avenir plus éloigné. Dès 1834, moins de quinze ans après que Wilkinson avait déclaré absurde

l'existence nationale des deux Principautés, de nouveaux princes, de tendances occidentales, commençaient des règnes dont la mission devait être d'européaniser les provinces danubiennes pour servir d'autant plus la cause roumaine en progrès. Et les regards de tous ceux qui travaillaient à cette grande œuvre de rénovation étaient tournés vers les consuls qui, à l'encontre de la Russie envahissante, représentaient le principe de liberté aussi en ce qui concerne la vie des peuples, celui de France et celui d'Angleterre. Cook, un allié de la famille levantine Pisani et un ancien secrétaire du consul russe Pini, ainsi que des princes Constantin Hypsilanti et Alexandre Soutzo — son frère était consul autrichien à Salonique[1], — avait pris la place de Wilkinson.

Il fut envoyé dans les Principautés en 1822 par l'ambassadeur d'Angleterre, Strangford, qui, après la retraite de l'envoyé de Russie, Strogonov, en signe de protestation contre la conduite du gouvernement ottoman envers les insurgés grecs, avait accepté la protection des orthodoxes de Turquie et la sauvegarde des traités[1]. Mari d'une femme qui avait été en vogue une dizaine d'années auparavant parmi les officiers russes de l'armée d'occupation, ce demi-Levantin, qui avait brigué la charge de ministre des Affaires Étrangères à Bucarest, était un ancien ami d'Alexandre Hypsilanti,

1. Hurmuzaki, X, pp. 138-139, n. 182.

chef du mouvement hétairiste, et un chaleureux partisan de la liberté hellénique[1]. On pense donc bien quel fut son rapport. Établi comme consul, il continua ses relations avec la valetaille des princes[2]. Il n'était pas même présent en septembre de cette même année, lorsque Strangford lui-même, ayant quitté son poste à Constantinople, passa incognito par Bucarest, où il prit logement à l'Agence d'Autriche[3]. En 1827, à la veille de la nouvelle invasion russe, Cook était encore en Valachie, mais pas comme le représentant de l'Angleterre dans les deux Principautés, où son rôle avait été nul[4].

Car son successeur, E. L. Blutte, était arrivé, venant d'Égypte, dès le mois de mai 1816[5]. Bien qu'„ennemi des cérémoines superflues et inutiles", ainsi que le dit un de ses collègues, il essuya, le 11 juin, une audience solennelle à la Cour du prince Grégoire Ghica, incapable, en vieux boïar qu'il était, de parler une autre langue que le roumain et le grec[6]. En 1826 le nouveau consul avait cependant de mauvaises relations avec le gouvernement valaque[7].

1. *Ibid.*, p. 145, n. 190. Cf. p. 150, n. 200.
2. *Ibid.* p. 155, n. 208.
3. *Ibid.*, pp. 177-178, n. 241.
4. *Ibid.*, p. 424.
5. *Ibid.*, p. 350, n. 416.
6. *Ibid.*, p. 355, n. 424. Cf. p. 357, n. 429; p. 363, n. 436; p. 364, n. 438; p. 365, n. 440.
7. *Ibid.*, p. 368, n. 444; p. 376, n. 458.

Deux ans plus tard on le voit faire un voyage à Jassy, où avait été maintenu un vice-consulat dépendant de lui [1]. Il fonctionna aussi pendant la guerre, s'escrimant contre les abus de l'administration russe jusqu'à „recouvrir ses armes" [2], et la nouvelle ère du Règlement Organique le trouva encore à son poste [3], qu'il conserva jusqu'à la fin de l'année, car son successeur, Colquhoun, ne devait arriver à Bucarest que le 25 février 1835, — pour être, du reste, lui-même remplacé dans deux ans, car en 1837—1838 les affaires du consulat étaient gérées par un nommé Lloyd.

Quant à l'activité diplomatique de Blutte, voici l'appreciation de son collègue, de Bois-le-Comte, qui prétend même qu'en 1812 l'agent d'Angleterre aurait contribué à faire céder aux Russes la Bessarabie: „L'agent anglais, M. Blutte, perd de sa considération par l'originalité de ses manières. Il a élevé contre les Russes une opposition passionnée, qui lui a fait tort, parce qu'elle n'a pas été soutenue de succès; et, après être resté une année entière à refuser de voir le général Kissélev, il a dû, sans obtenir la satisfaction qu'il demandait sur une affaire qui avait servi de prétexte

1. *Ibid.*, p. 443, n. 535, Cf. *ibid.*, p. 449, n. 541; XVII, p. 56, n. 60. Cf. p. 90, n. 129.

2. *Ibid.*, pp. 182, 279. Cf. p. 230, n. 359; p. 276, n. 416.

3. *Ibid.*, X, p. 461, n. 563.

à la rupture, rétablir son pavillon, qu'il avait amené, et se réconcilier avec le général russe [1]."

Après la révolution grecque de 1821 le seul R. Walsh, qui traversa l'Asie Mineure, donne des notes sur la fin malheureuse des deux princes Callimachi, Scarlate et Jean [2]. Mais l'ouvrage anglais capital pour cette époque devait être celui que préparait, dans un sens favorable aux Roumains, le consul lui-même, Blutte.

Il se trouvait à Vălenii-de-Munte, bourgade du district de Prahova, après l'épidémie de choléra qui fit des ravages dans les deux Principautés, pendant l'été de l'année 1833, et y vivait dans la société de son secrétaire, Stamati Zamora, du boïar Constantin Filipescu, ayant le rang de major dans la nouvelle armée valaque, et de l'instituteur de cette localité, un zélé traducteur du français, J. G. Gorjan, auquel il confia l'éducation d'un fils d'adoption, après avoir constaté ses aptitudes en visitant l'école de Văleni. En revenant à Bucarest, Blutte confia à ce dernier, „un manuscrit très volumineux", en français, sur l'avenir des Principautés: il lui demanda de ne le publier que plus tard, lorsqu'il aura quitté depuis longtemps les pays du Danube. Filipescu y ajouta le souve-

1. *Ibid.*, XVII, p. 333.

2. *Voyage en Turquie et à Constantinople*, Paris 1828, 2-e édition 1854; traduction allemande 1828; traduction hollandaise 1829.

air des entretiens de son ami. Mais ce ne fut qu'en 1856 que Gorjan, qui publiait un calendrier, trouva nécessaire, en relation avec le mouvement qui devait amener l'Union des deux pays, de donner en traduction roumaine les passages concernant l'aspect du pays et le caractère des habitants. Comme ces passages sont d'une importance toute particulière, nous chercherons à refaire l'original, qui, malheureusement, peut être considéré comme définitivement perdu :

„Le territoire des Principautés roumaines est classique comme une Italie : son intérieur et sa surface sont remplis d'objets antiques romains, qui donnent abondamment tous les matériaux nécessaires même au pinceau historique le plus malhabile ; rien ne manquerait pour prouver, en toute vérité, que ces régions ont été pleines de la gloire des dominateurs du monde, dont les traces se conservent encore jusqu'aujourd'hui, et se conserveront éternellement, surtout dans la Petite-Valachie, où on ne fait un seul pas sans rencontrer un souvenir, quel qu'il fût, qui l'affirme.

„Les indigènes de ces Principautés, qui y ont été colonisés par Trajan et autres des empereurs ses successeurs, vers le commencement du II-e siècle de l'ère chrétienne, et sont mélangés avec les aborigènes daces, prouvent aujourd'hui ancore une origine dace indiscutable, entre beaucoup d'autres traits, par le costume et l'extérieur des figures de Daces sculptées sur la Colonne de Trajan à Rome,

par leur habilité comme cavaliers, surtout sans selles, par leur sang-froid devant toute menace, par leur dextérité à se construire tous seuls des habitations, des moulins, des chariots, après les avoir tout simplement vus chez un autre, à se fabriquer eux-mêmes leurs vêtements. De même par les habitations souterraines qu'ils affectionnent et leur nourriture favorite: lait caillé, choux aigres et vinaigre, par leur coutume de voyager en portant les ustensiles qui leur servent pour se préparer aussitôt et à chaque moment une nourriture fraîche, ce qu'on ne voit pas chez un autre peuple. Ensuite par leur courage incomparable de dompter sur-le-champ les chevaux les plus récalcitrants et n'importe quel animal, par leur hospitalité très humaine envers toute nation, par leur caractère et leurs chansons fort héroïques, par leur qualité naturelle de pouvoir traverser sans aucune crainte dans les ténèbres les plus profondes les forêts les plus impénétrables et sans habitants, les montagnes les plus dangereuses, les déserts les plus profonds et obscurs, au milieu desquels ils dorment comme dans leur propre maison, avec la plus grande impassibilité. Et enfin par une quantité de dictons et de termes qui ne se retrouveut dans ancune des langues des peuples plus connus qui y ont frayé au cours des siècles et qu'on distingue leur appartenir en propre. Mais, par leur penchant et leur merveilleux génie pour les beaux-arts : musique, surtout sous la forme de la tragédie, danse, élo-

quence, poésie, peinture, sculpture et architecture, par leur grandiose manière de porter les armes et leur maniement rapide comme l'éclair, par l'acuité de leur esprit pour comprendre, apprendre et imiter n'importe quoi, prouvant la facilité la plus incomparable, par la sincérité de leur âme, par le nom de Roumains qu'ils se donnent et par celui de Pays-Roumain que porte leur territoire et, enfin, par la quantité de noms latins et italiens dans leur langage populaire, qu'ils conservent et emploient comme leur étant maternels, absolument de la même façon que le peuple romain dix-sept et dix-huit siècles avant notre époque; par tout cela, dis-je, et je finis là-dessus, et par d'autres caractères nombreux, ils représentent aujourd'hui aussi une indiscutable origine italienne ou romaine...

„Donc ces deux espèces de peuples braves, s'étant familiarisées réciproquement au cours des temps, forment et représentent vraiment une nation daco-roumaine, qui compte dans sa totalité plus de 10.000.000 d'âmes, ayant deux droits, grands et sacrés comme Dieu lui-même, sur ces pays: l'un, qui est celui de l'ancienne hérédité de plus de quarante siècles, et l'autre celui de la colonisation et de la préservation des droits nationaux daces et romains pendant dix-sept siècles, jusqu'aujourd'hui, par les armes et par l'esprit politique.

„Le Daco-Roumain est un mélange, une concentration de la bravoure la plus merveilleuse, du plus haut génie, de l'humanité la plus rare et de l'hos-

pitalité et de l'affabilité la plus évangélique. Malgré le nombre réduit de leurs soldats et de leurs chef politiques, les Daco-Roumains ont toujours été l'avant-poste le plus invincible de l'Europe entière, l'empêchant de se ruiner par les innombrables invasions des tribus asiatiques en torrents, qui pouvaient seulement par ces régions, comme par une porte, s'étendre plus facilement, avec leur dévastation, sur toute la surface du continent: toute la fureur, toute la férocité barbare s'y apaisaient ; elles y trouvaient opposition et s'y éteignaient comme une balle enflammée tombée dans l'Océan. Et, quant à la civilisation des Roumains, je ne dirai rieu : elle n'arriverait que trop facilement au plus haut niveau...

„Sous le bras daco-romain, ces Principautés ont été et sont encore l'asile des malheureux et de ceux qui sont opprimés par le fardeau et la cruauté d'un joug barbare et fanatique. Mais, ô malheur, tous ceux-ci, auxquels l'humanité des indigènes permit de fraterniser avec eux, d'arriver aux plus grandes richesses, aux plus hauts degrés des dignités et de la noblesse, de cultiver leur langue et leur nationalité dans toute son extension, jouissant librement de tous les privilèges des indigènes, tous ceux-ci, qui y ont échappé au feu, au sabre et à l'esclavage, devinrent, et deviennent sans cesse, sans le moindre remords, les ennemis et les traîtres les plus implacables de leurs bienfaiteurs...

„Je vous donne ma parole d'honneur que, dans

bref, les Puissances occidentales élèveront ces Principautés à un rang beaucoup plus important, beaucoup plus durable qu'aujourd'hui... La paix et la tranquillité de l'Europe entière, voici ce que signifient les Principautés consolidées sur des privilèges nationaux [1]."

*
* *

Jusqu'à ce moment il n'y avait eu presque pas de relations intellectuelles entre les pays roumains et l'Angleterre. Cependant les poètes d'une littérature moderne naissante avaient connu à Jassy et à Bucarest, par des traductions françaises, certains des poètes anglais de leur époque. Constantin Conachi traduisit ainsi l'*Essai sur l'homme* de Pope, et les *Nuits* d'Young trouvèrent des lecteurs passionnés pour leur mélancolie „philosophique". Lorsque le mouvement romantique conquit les âmes de la nouvelle génération roumaine, Jean Eliad, le second créateur de l'enseignement public en roumain, le créateur de la presse périodique en Valachie, le codificateur de la langue et l'esprit le plus vivace de son temps, s'arrêta avec admiration devant les grands gestes révoltés de Byron, dont il présenta quelques pièces à ses lecteurs. Mais ce travail de

1. Calendrier *Cazania* de Gorjan, année 1856 ; reproduit dans la *Revista Istorică*, I, p. 136 et suiv.—Certaines de ces idées aussi dans les mémoires de Bois-le-Comte, Hurmuzaki, XVII.

traduction indirecte s'arrêta là. Pour avoir en anglais des pages de littérature roumaine, il fallut attendre que le plus grand parmi les poètes moldaves de ce moment, Basile Alecsandri, mît à la mode les chants populaires plus ou moins corrigés et arrangés à sa manière, pour que Stanley donnât à Londres, après 1850, une Anthologie roumaine, „moldo-valaque", d'une illustration splendide.

Déjà commençaient cependant, par l'ouverture des Principautés au commerce mondial, en 1829 (paix d'Andrinople), par la création des ports de Galatz—moldave — et de Brăila — valaque —, par l'introduction de la navigation à vapeur sur le Danube—une compagnie autrichienne en eut le monopole—, les relations économiques de l'Angleterre, qui demandait des blés, du suif [1] et autres matières premières, avec les Principautés, où on pouvait envoyer des mousselines, du fil, des couteaux, de la quincaillerie. Au commencement de l'ère „ordonnée" du Règlement Organique on comptait déjà annuellement 300 bâtiments ioniens sous pavillon britannique sur le Danube inférieur [2], et en 1834 on venait de nommer un avocat anglais de Constantinople, Gesoz ou Jessi, comme vice-consul à Galatz [3],—l'agent de Jassy ayant mainte-

1. Hurmuzaki, XVII, p. 374.
2. *Ibid.*, p. 381.
3. *Ibid.*, p. 435; cf. *ibid.*, p. 662.

cant la même qualité [1]. La Maison Bell et Anderson s'était établie à Bucarest et, non contente d'envoyer des bateaux quelconques vers Braïla et Galatz, elle entretenait tel bateau qui faisait élever sur son devant le pavillon valaque [2]. De plus, Anderson, qui conduisait les entreprises de la Maison Bell, commença, avant les capitalistes français, l'exploitation des forêts de Valachie pour exporter des douves [3]. Il est plus que probable que la même Maison s'occupait „de l'achat des produits du pays et de la vente exclusive, en gros“ — réservée jusqu'alors aux *Lipscani*, aux Grecs qui se rendaient à la foire de Leipzig — „des marchandises de l'Angleterre [4]“. Et elle voulait fonder, en 1836, une Banque anglaise à Bucarest [5]. Il fut question même de fournir un emprunt anglais à la Principauté de Valachie [6]. Et à cette époque un voyageur anglais sur le Danube faisait connaître aux siens la nouvelle vie européenne qui se dessinait dans les Principautés : J. Quin, auteur d'un „Voyage fluvial sur le cours inférieur du Danube“ *(A*

1. *Ibid.*, p. 421. Plus tard un Bosi, un Scotto représentaient à Piatra, à Botoșani aussi les intérêts de l'Angleterre ; *ibid.*, pp. 660, 676.
2. *Ibid.*, p 440.
3. *Ibid.*, p. 512.
4. *Ibid.*, pp. 513-515.
5. *Ibid.*, p. 652, n. 651.
6. *Ibid.*, p. 465.

stream voyage down the Danube, Londres 1835 2 vol. in 8).

En 1836, on interpellait Palmerston à la Chambre des Communes sur l'intention qu'aurait la Russie d'établir une quarantaine aux bouches du Danube, qui gagnait sans cesse en intérêt, surtout par le bon marché des matières premières, pour les Puissances occidentales, prêtes à combattre contre les envahissements, dangereux à ce commerce naissant, de la Puissance protectrice[1]. On crut à Bucarest qu'il ne s'agissait de fait que d'un droit de pilotage, à Sulina, qu'elle demandait aux vaisseaux qui se confiaient à l'expérience de ses agents. Mais l'émotion avait été grande à Londres, toute action des Russes dans ces parages étant suspectée comme un nouvel attentat[2]. Et, en effet, des cannonières gardaient, non seulement la bouche de Soulina, mais tout le cours du fleuve jusqu'à Galatz, une quarantaine était établie à celle de St. Georges et on se préparait à installer une autre dans l'île de Lete, entre les deux bras du Delta: en ce faisant, le Ministère russe s'appuyait sur la clause regardant les quarantaines dans le traité d'Andrinople[3]. „Il est évident", écrivait le con-

1. *Ibid.*, p. 600.
2. *Ibid.*, pp. 622-623, no. 634. Cf. *ibid.*, pp. 625, 627, n. 638.
3. *Ibid.*, pp. 634 et suiv., 638 et suiv.

sul de France, „qu'elle est maîtresse de la Mer Noire, par le traité d'Ounkiar-Skélessi et maîtresse de l'embouchure du Danube, par celui d'Andrinople[1]".

Mais l'Angleterre, disait le secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, David Urquhart, de passage à Bucarest, ne pouvait reconnaître que le principe de libre navigation des fleuves énoncé dans les traités de Vienne[2]. Pour le moment cependant, l'Autriche, la France s'y étant mêlées, la question en resta là[3].

Déjà les Anglais commençaient à s'apercevoir que la voie du Danube représentait le chemin le plus court vers l'Asie[4]. A Belgrade même, le colonel Hodges jouait un rôle principal dans le travail diplomatique tourné contre l'influence russe[5].

* * *

Il sera peut-être intéressant de remarquer que, déjà huit ans avant le moment où Palmerston soutenait le projet du royaume roumain, de la nouvelle Roumanie, un étudiant valaque, dont Blutte faisait l'éloge comme s'étant distingué de la plupart de ses co-nationaux en empruntant aux

---

1. *Ibid.*, p. 636.
2. *Ibid.*, p. 638, n. 642.
3. *Ibid.*, p. 660, n. 657.
4. *Ibid.*, p. 665, no. 660.
5. *Ibid.*, p. 681, n. 671 ; p. 709, n. 693 ; pp. 679-680 p. 722, n. 706.

Occidentaux ce que leur civilisation pouvait avoir de plus sain et de plus utile pour son pays, Pierre Poenaru, futur organisateur de l'enseignement supérieur en Valachie, allait voir directement en Angleterre les merveilles de l'industrie moderne et étudier en même temps les lois, les coutumes et le développement de l'instruction publique. Nos lecteurs nous sauront gré de communiqner en entier le rapport suivant qu'il fit, de Londres, le 27 octobre 1831 [1]:

„Depuis trois jours je suis de retour de l'excursion minéralogique que j'ai faite dans quelques parties de l'Angleterre. Mon séjour dans ce pays-ci a été plus long que je ne me l'étais proposé d'abord, parce que Mr. Pillet, par une erreur que je ne saurais expliquer, m'a fait attendre dans Londres près de trois mois les sommes dont vous l'aviez chargé de me faire passer; ensuite parce que, ayant trouvé dans ce pays-ci plus d'occasions et de facilité pour m'instruire que je ne croyais, j'ai prolongé mon séjour tant que les moyens pécuniaires m'ont permis d'en profiter.

1. Cf. notre mémoire dans les „Annales de l'Academie Roumaine". section litteraire, XXVIII, p. 259 et suiv. Cf. nos *Studii si documente*, VIII, p. 164, n. 198 (et pp. 100-101, n. 164).

„Le temps que j'ai passé à Londres, ne s'est pas écoulé sans m'offrir de nombreux sujets d'étude ; car de tous les côtés il se présentait à mon attention une grande variété d'objets d'admiration, qui excitaient en moi le plus vif désir de connaître la source de tant de merveilles, en industrie, en législation et en toute sorte de règlements qui tendent à rendre la vie de l'homme en société la plus agréable possible.

Le principal objet de mon étude dans cette capitale a été de connaître les moyens qu'on emploie ici pour encourager l'instruction publique.

„Vous savez, Monsieur, qu'en Angleterre, les écoles publiques des hautes sciences ne sont pas aussi nombreuses qu'en France et en Allemagne—, mais les écoles d'instruction primaire sont beaucoup plus répandues ici que dans tout autre pays, à l'exception, peut-être, de celui d'Autriche. Quelques-unes de ces écoles sont soutenues par le gouvernement, mais la plupart d'entre elles ont été établies et sont entretenues par des sociétés de bienfaisance : dans ces écoles, la jeunesse des deux sexes, non seulement reçoit l'instruction gratis, mais elle est, en outre, logée, nourrie et habillée aux frais de la société. Je n'ai pas vu de hameau, partout où j'ai voyagé en Angleterre, qui n'eût son école intitulée „Charity School supported by voluntary contributions", et puis dans les villes il y a une foule d'associations litté-

raires, scientifiques et industrielles, qui encouragent les sciences, les arts et les métiers.

„A côté de ces dispositions pour éclairer leurs concitoyens, les Anglais s'empresseut encore de porter leur offrande lorsqu'il s'agit de secourir le malheureux, car c'est encore par contribution volontaire que sont soutenues toute espèce d'institutions charitables, tels que les hôpitaux, les maisons de refuge et autres. Cet esprit d'association pour la bienfaisance faît grand honneur au peuple anglais, et, quant aux associations de spéculation, qui dans ce pays-ci sont générales pour tout sorte d'objets, celles-ci, quoiqu'intéressées, n'ont pas moins contribué à la grandeur morale et physique de ce peuple. Vous savez, Monsieur, que tout ici se fait par des compagnies, et de cette manière le gouvernement n'est pas obligé de surcharger d'impôts les sueurs du laboureur et de l'artisan, pour faire des routes, des canaux et d'autres travaux d'utilité publique. Pour augmenter les fonds des institutions charitables, on emploiè ici encore d'autres moyens bien dignes d'éloges: quelquefois on fait des quêtes dans les églises, après l'exhortation du ministre à ses paroissiens; d'autres fois, on tient des réunions publiques où l'on fait des discours et ensuite des collectes, et de temps à autre on donne des fêtes brillantes, où l'on offre du plaisir aux amateurs, pour de l'argent, dont une partie est destinée à défrayer les dépenses

de [illegible] être versé dans la caisse de quelque [illegible] charitable. Tout petit qu'é-tait [illegible], je me suis laissé entraîner [illegible] payé une livre sterling pour assister à une de ces fêtes, qui a été des plus remarquables. C'était une fête champêtre donnée dans le plus beau jardin de Londres au profit d'un pensionnat de jeunes demoiselles pauvres, soutenu par une société de dames. Pour augmenter la recette, on avait invité les dames d'apporter quelques ouvrages de leur main, pour être vendus à la fête au profit de l'institution. Le jardin avait été embelli avec un goût des plus exquis : on y voyait une grande variété de plantes indigènes et exotiques, chargées de fleurs des plus vives couleurs, et d'un parfum délicieux, toutes rangées en allées, en groupes et en d'autres figures, parmi lesquelles plusieurs bandes de musique animaient la danse en différents endroits, sous une gaie verdure et dans une atmosphère embaumée de parfums, dont la chimie avait fourni la toilette et que la nature avait donnés aux fleurs ; ensuite il y avait partout des tables dressées, couvertes de plusieurs sortes de fruits savoureux et d'autres rafraîchissements exquis, dont on pouvait se régaler à discrétion.

„La fête a commencé à trois heures de l'après-midi, et, vers les six heures, lorsque l'assemblée était au complet, d'autres tables ont été dressées sous des tentes embellies de guirlandes et

de couronnes [illegible] après avoir [illegible] les dames [illegible] profit de l'institution [illegible] bres de cette [illegible] les tables [illegible] chère des objets [illegible] sorte de marché [illegible] et la somme qu[illegible] sez considérable [illegible] vendre dix fois leur valeur, [illegible] qui pouvaient [illegible] vaillés par les dames qui se distinguaient de la foule par leur rang dans la société ou par leur talent ou bien par leur beauté. [illegible] et lorsque l'astre du jour avait disparu, une multitude d'autres astres artificiels le remplacèrent, en répandant la lumière avec profusion à travers une multitude de verres de mille couleurs et rangés en figures très variées. Cette brillante illumination a ajouté beaucoup au charme de la fête, qui a été continuée gaiement jusqu'à onze heures du soir, et ensuite chacun s'est retiré content d'avoir contribué, tout en s'amusant, aux moyens d'éclairer le beau sexe.

„Après avoir examiné le moyen qu'on emploie pour répandre l'instruction, j'ai tourné mon attention vers les embellissements de la ville, et j'ai eu beaucoup à admirer ses magnifiques ponts, dont la construction est tout à la fois gigan-

resque et élégante, les belles rues, dont la propreté est un grand bienfait pour la salubrité de l'air qu'on respire ici. Mais ce que je n'ai pas vu dans d'autres villes, et que j'ai trouvé bien agréable et utile, ce sont les places publiques. Vous avez vu, Monsieur, combien ces endroits sont gais, avec quelle régularité et quelle élégance sont bâties les maisons qui entourent ces places, quel aspect offre la plantation du milieu en petit jardin, où le voisin trouve pendant l'été une promenade agréable, de l'ombre, de l'air frais.

J'ai beaucoup admiré aussi le mode d'éclairage, qu'on fait aussi au gaz, et je me suis introduit dans un des établissements où l'on produit cet élément, j'en ai étudié le procédé et dessiné les machines qu'on y emploie. En Angleterre, ce mode d'éclairage est général: dans toutes les villes de ce royaume, les rues, les boutiques et les manufactures sont éclairées au gaz, qu'on extrait du charbon de terre. Ce fossile n'étant pas si abondant dans d'autres pays comme en Angleterre, l'éclairage au gaz ne pourra jamais y concourir avec celui fait à l'huile, à la manière ordinaire. Je sais, par exemple, qu'à Paris on paye le gaz qu'on brûle dans les boutiques plus du double de ce que coûte la lumière d'une lampe à l'huile. On parle, depuis peu, d'une invention très importante dans cet art: ce serait l'application en grand, et à très bon marché, d'un procédé qui se fait en petit dans les laboratoires

de chimie, pour extraire le gaz hydrogène par la décomposition de l'eau.

„Si ce procédé pouvait réussir, il n'y aurait plus de lieu habité sur la terre qu'on ne pourrait éclairer au gaz, car où ne pourrait-on pas se procurer de l'eau?

„Le 10 août, ayant reçu une partie de l'argent que j'attendais, je suis parti de Londres pour aller visiter les mines et les établissements métallurgiques de ce pays. Je me suis d'abord rendu à Birmingham, dans le comté de Stafordshire, où j'ai vu un établissemeut des plus fameux de l'Angleterre pour la construction des machines à vapeur; d'ici on fournit avec des machines de cette espèce les établissements de plusieurs parties d'Europe. Je me suis informé de leur prix et du moyen d'en faire venir aussi chez nous quand nous en aurons besoin. De même, je me suis informé sous quelles conditions les ouvriers voudraient-ils se charger d'accompagner ces machines pour travailler avec elles dans notre pays, car, comme vous l'avez très bien dit, on risquerait sa vie et sa fortune si on livrait ces machines entre les mains d'hommes aussi inexpérimentés à cette sorte de travail, comme le sont ceux de notre pays.

„De Birmingham, je suis revenu à Londres pour toucher le reste de l'argent que vous m'aviez envoyé, car je n'osai me le faire passer à Birmingham, de peur qu'il n'arrive dans l'inter-

vaîle quelque faillite ou bien quelque erreur, comme celle de M. Pillet. Après avoir touché la somme, j'aï quitté de nouvéau la capitale sans retard, et j'ai repris ma route, en passant encore par Birmingham à Manchester, dans le comté de Lancaster; ici je me suis arrêté pour voir les filatures de cette ville, qui, comme vous savez, fait le commerce exclusif de cet article dans tous les marchés du monde. Entre les établissements pour la filature du coton, qui sont ici les plus magnifiques qu'on puisse voir et les plus nombreuses, il y en a aussi quelques-unes pour filer la laine, et ce sont ceux-ci qui ont attiré plus particulièrement mon attention, car il n'y a que cette sorte de filature qui pourrait être introduite chez nous avec avantage.

„De Manchester je suis parti pour Liverpool, et j'ai fait ce voyage par un nouveau moyen de transport qui est une des merveilles de l'industrie du siècle. Il y a près d'un an depuis qu'une compagnie a établi entre Manchester et Liverpool un chemin de fer, sur lequel on transporte entre ces deux villes les voyageurs et les marchandises dans des voitures à vapeur; vingt voitures attachées les unes aux autres, et chargées de 240 personnes, sont tirées, toutes à la fois, par une seule machine à vapeur, et avec une telle vitesse, que le meilleur cheval de course ne pourrait les suivre au grand galop, et cependant le mouvement est si doux, qu'on ne s'apercevrait

pas que les voitures marchent, si les roues ne faisaient pas de bruit, les objets disparaissant presque aussitôt qu'ils ont paru, et l'on croit que tout s'enfuit, mais que les voitures restent immobiles. La distance entre Manchester et Liverpool est de 32 milles anglaises, et on parcourt ce chemin dans les voitures à vapeur en une heure seulement, tandis que par les diligences on ne pouvait franchir cette distance qu'en quatre heures. Pour voyager par les diligences entre ces deux villes, on payait dix sterlings, mais la compagnie des voitures à vapeur a réduit ce prix au dixième, c'est à dire qu'on peut faire les 32 milles pour un sterling seulement. C'est pourquoi tout autre moyen de transport entre ces villes a dû tomber, et le nombre des voyageurs en voiture s'accrut considérablement, car tous ceux qui par économie faisaient ce voyage à pied trouvent maintenant que c'est plus grande économie d'aller en voiture.

„Il en est de même du transport des marchandises: tout se fait par les voitures à vapeur; les bestiaux même sont transportés de cette maniere par centaines: les bœufs, les moutons et les chevaux même vont maintenant en voiture, et avec une telle vitesse qu'ils ont l'air de s'envoler. Le chemin, qui est à voie double, est presque partout horizontal, et, lorsqu'on voit les prodigieux travaux qu'on a fait pour l'amener à cet état, on se perd dans les chiffres, en comptant le

nombre de mains d'hommes qui y ont été employés et en calculant les sommes dépensées. D'abord une grande partie du chemin passe sur des marais d'une grande étendue, et on a dû creuser très profondément pour trouver une base solide; ensuite on a été obligé de combler des vallées profondes pour élever le chemin au niveau, puis on a fendu et percé plusieurs endroits élevés et on a fait des passages souterrains, qu'on éclaire au gaz.

„Le capital qui a été dépensé dans cette admirable entreprise, est d'un million livres sterlings, et on dit que déjà la Compagnie en retire un bénéfice de 12% et que cela va toujours en augmentant, parce qu'on n'a pas encore complété le nombre de ces machines locomotives, pour suffire à toute sorte de transports dont le commerce de ces deux villes, éminemment commerçantes, a besoin. On parle de continuer ce chemin de Manchester par Birmingham jusqu'à Londres, et on destine pour cette entreprise la somme énorme de trente millions livres sterlings. Nul doute que ce nouveau moyen de transport, qui offre au commerce des avantages immenses, s'étendra avant la fin de ce siècle, non seulement sur toute l'Angleterre, mais aussi sur plusieurs autres États civilisés, et, lorsque les nations se donneront ainsi la main pour faciliter la communication et avancer l'industrie, on pourra venir de Hermannstadt à Londres en moins de trois jours.

Dans les environs de Liverpool se [illegible] un établissement métallurgique, où j'ai vu [illegible] ux du raffinage du plomb pour en extraire [illegible]. Le minerai qu'on y emploie, vient en par[illegible] des mines de l'Angleterre, et particulièrement du [illegible] de Cornouailles (Cornwall), mais la plus grande partie vient du Brésil : ce dernier donne [illegible] pour cent de plomb et deux millions d'argent. Après avoir séparé d'argent, on travaille le plomb pour en faire des plaques et des tuyaux, qu'on emploie pour la distribution des eaux et du gaz dans les villes. Les travaux de cet établissement sont admirablement bien conduits, et cependant on m'avait dit que le bénéfice qui en résulte est bien médiocre, parce que, les mines du Brésil étant maintenant exploitées par une Compagnie anglaise, les minerais argentifères et aurifères sont raffinés sur place, et par conséquent on ne peut plus les acheter bon marché pour les raffiner ici.

De Liverpool j'ai passé par un bateau à vapeur à Holywell, et de là à Mold, dans la province des Galles (Wales); dans les environs de ces villes il y a des mines de plomb, qui occupent une grande étendue de terrain, et beaucoup de fourneaux pour la fonte de ce métal. Les travaux souterrains sont ici beaucoup gênés par un grand nombre de sources, qu'on rencontre dans les excavations, et, pour puiser ces eaux, on emploie de très ingénieuses machines, les unes mues par l'eau, les autres par la vapeur. Ces difficultés

augmentent beaucoup les dépenses, et on a de la peine à vendre le métal avec quelque bénéfice, car, dans la vente de cet article, l'Espagne l'emporte sur l'Angleterre dans tous les marchés, les mines de plomb en Espagne [étant] très abondantes et très faciles à exploiter. C'est ce qui a obligé plusieurs compagnies des mines de plomb de l'Angleterre d'abandonner tout à fait cette exploitation, et, de toutes celles qui subsistent encore, il n'y a, dit-on, que celle-ci, des environs de Mold, qui a quelque bénéfice, parce qu'elle a mis dans cette entreprise un très grand capital et que les travaux sont très ingénieusement conduits par un directeur (Mr. J. Taylor), qui est le plus habile ingénieur de l'Angleterre. Ce Monsieur dirige un grand nombre de mines, non seulement ici en Angleterre, mais encore en Colombie et en Brésil. C'est à ce savant ingénieur que je dois la plupart des recommandations qui m'ont ouvert les portes partout où j'avais besoin de voir et de m'instruire dans le but de mon voyage.

„De Mold je suis allé à Merthyr-Tydvill, où se trouvent les plus grands établissements pour la fabrication du fer; cette contrée est très riche en houille et en minerais de fer, et les deux substances se trouvent ensemble rangées par stratification séparées et successives, et qui commencent immédiatement après la terre végétale, de sorte qu'on n'a, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour ramasser l'une et l'autre substance à la fois,

avantage qu'on n'a pas dans d'autres pays, où l'on fabrique aussi le fer. Après avoir entré le minerai de fer et le charbon; la première opération qu'ils subissent est d'être désulfuré par une combustion partielle; pour cela on grille le minerai de fer dans un grand nombre de fours, mais le charbon est brûlé en plein air et en tas très longs et rapprochés, occupant un grand espace de terrain. Ensuite le minérai grillé et le charbon converti en coke sont jetés dans les hauts fourneaux, d'où l'on obtient la fonte de fer, qui, mise encore avec du coke dans d'autres fourneaux, subit, d'abord, une seconde fusion, pour être raffinée, puis une troisième, pour être forgée.

„Tous ces feux sont continuellement en activité, et, lorsque, de quelqu'endroit élevé, on regarde, pendant la nuit, sur cette multitude de feux, on ne peut pas se faire une idée plus effroyable du Tartare. Car, d'un côté, les nombreux tas de charbon embrasés donnent une flamme qui forme une surface continue et qui a l'aspect d'un vaste lac de feu; de l'autre côté, les innombrables fourneaux, comme des cratères, vomissent par leur sommet des flammes et de la fumée et par leur base des torrents de métal fondu. Ensuite à travers la ligne de ces feux on voit se mouvoir, comme des spectres, les ouvriers tout noirs et armés de longues barres de fer, avec lesquelles ils remuent le fer, comme s'ils voulaient le préparer pour dévorer les condamnés au dernier jugement.

„Les machines qu'on emploie pour travailler le fer, sont d'une grandeur et d'une puissance si gigantesque, que, lorsqu'on les voit pour la première fois en activité, on est saisi tout à la fois de frayeur et d'admiration. Les machines soufflantes ont la force de 250 chevaux, chacune, et le vent qu'elles introduisent dans les fourneaux fait un bruit épouvantable; d'autres machines, qui font tourner les cylindres entre lesquels on passe le fer pour le forger, ont la force de 300 chevaux, et elles travaillent avec un telle vitesse qu'elles peuvent forger, en une seule minute, vingt barres de fer de 18 à 20 pieds de longueur. On faisait autrefois ce travail avec des marteaux par des machines, mais on ne pouvait forger de cette manière qu'une seule barre par minute. La découverte de l'emploi des cylindres est due aux Anglais, et ceux ui sont les premiers, se sont enrichis bien vite, mais, après cela, plusieurs capitalistes s'étant empressés d'établir des forges dans ce genre, ces établissements se sont tant multipliés, qu'on a encombré les marchés de fer, et cette surabondance de product'on les a obligés, pour pouvoir vendre, de réduire de beaucoup les prix. Une tonne de fer (2.400 livres) ne coûte maintenant que cinq livres sterlings, tandis qu'en 1825 il se vendait 14 livres sterlings la tonne. Depuis ce temps-là, la production s'est accrue très rapidement et, pendant l'année 1827, la quantité de

fer fabriqué en Angleterre s'est élevée à 690.000 tonnes. Maintenant, plusieurs compagnies ont abandonné cette entreprise, et elles y ont perdu des sommes immenses. D'autres compagnies vendent leur marchandise à perte et ne continuent les travaux que parce qu'elles espèrent qu'après la crise des circonstances actuelles en politique, la demande du fer anglais à l'étranger augmentera. Mais je crois que les beaux jours pour le commerce anglais de cet article ne reviendront plus, car, au lieu de trouver de nouveaux débouchés pour son fer, l'Angleterre perd même les anciens à cause que dans plusieurs pays on a établi maintenant d'aussi bonnes forges comme celles de l'Angleterre, et, d'après les préparatifs que j'ai vu faire en France pour exploiter cette industrie très en grand, je suis sûr que bientôt le pays n'aura plus besoin du système prohibitif pour déclarer une guerre ouverte au commerce du fer anglais.

De Merthyr-Tydvill j'ai passé à Swansea : aux environs de ce port de mer il y a un grand nombre d'établissements pour fondre le minéral de cuivre, qu'on fait venir ici de Cornouailles. De tous les établissements métallurgiques de l'Angleterre, ceux-ci seulement, où l'on travaille le cuivre, donnent des bénéfices assez considérables ; mais leur voisinage est très nuisible à l'agriculture, car la fumée qui s'échappe des fourneaux empoisonne et dessèche les végétaux partout où elle les atteint. On a

dépense des sommes très considérables dans un grand nombre d'essais qu'on a faits à plusieurs reprises pour trouver quelque moyen de consommer la fumée dans les fourneaux, mais jusqu'à présent aucun résultat satisfaisant n'a été obtenu.

„De Swansea je suis parti pour Redruth, en Cornouailles (Cornwall), et, croyant faire économie de temps et d'argent, je n'y suis pas allé par terre, parce que j'aurai dû faire un grand détour, mais je me suis embarqué dans un vaisseau à voiles, qui pourtant est resté en mer six jours au lieu de vingt heures, parce que, peu de temps après notre sortie du port, le vent a changé, et il nous a été toujours contraire. C'est alors que j'ai apprécié l'important service que la découverte des machines à vapeur a rendu à la navigation aussi, car les bateaux à vapeur suivent toujours une ligne droite, par quel vent qu'il fasse. Arrivé à Redruth, j'ai visité les nombreuses mines de cuivre et d'étain qui se trouvent dans les environs de cette ville et de celle de Truro. Les travaux d'extraction, de triage et de lavage sont ici conduits d'une manière admirable, parce que les ingénieurs qui dirigent ces travaux sont des plus instruits dans cet art, et puis, les ouvriers de cette contrée ayant toujours été employés dans les mines, de père en fils, ils ont acquis un grand degré d'aptitude à ce travail, et ils s'y consacrent avec beaucoup

d'ardeur, car, étant payés, non pas à la journée, mais en raison de la quantité et qualité de l'ouvrage fait, ils sont tous intéressés à travailler le plus et le mieux possible. Le minerai de cuivre qu'on extrait en Cornouailles, est envoyé pour être fondu ailleurs, dans les pays où l'on trouve du charbon de terre, car en Cornouailles ce combustible n'existe pas, tout ce pays étant d'une formation primitive. Mais, pour le minerai d'étain, il y a des fonderies aussi en Cornouailles, parce que, ce métal étant beaucoup plus fusible que le cuivre, consomme très peu de charbon, qu'on fait venir du pays de Galles (Wales).

„De Redruth, je suis allé à Falmouth, et de là je suis ici à Londres, par un bateau à vapeur, en 45 heures. Après-demain, je partirai d'ici pour Paris, et de là vers Bucarest. Je crois que je ne pourrai pas passer par la Seine, parce que je crains qu'il ne me restera pas assez d'argent pour faire aussi dans le milieu de ce pays-là une excursion ; j'aurais beaucoup profité dans les observations géologiques, mais, quant à la métallurgie, je ne crois pas qu'elle y soit plus perfectionnée qu'en Angleterre“.

* * *

Pendant le règne, toujours trouble, des princes de cette époque, en conflit incessant avec leurs

Assemblées et en butte aux intrigues des consuls russes qui excitaient les deux parties au combat, les représentants de l'Angleterre, servant la même politique orientale que ceux de la France, politique de nationalité et d'autonomie, mais sans rompre les liens qui attachaient les Principautés à la Porte, auraient pu jouer un grand rôle. Après le départ de Blutte[1], le consul anglais Robert Gilmour Colquhoun fut consulté, de même que son collègue français Châteaugiron, par l'opposition valaque de 1838, menacée des vengeances de la Puissance protectrice. Les boïars défenseurs des privilèges du pays furent exhortés à une patience prudente, qui n'aurait cependant rien sacrifié aux exigeances de l'étranger: les signatures des membres de l'Assemblée, demandées par le consul Rückmann, n'avaient pas été obtenues.

Ce furent les consuls d'Angleterre et de France qui fermèrent le conflit provoqué par la demande formelle de la Russie, à laquelle s'était ajouté un firman du Sultan, d'admettre que le Règlement Organique ne peut pas être modifié sans l'acquiescement des Puissances suzeraine et protectrice, ce qui signifiait ravir au pays son autonomie. L'Assemblée se borna à enregistrer par son bureau l'ordre venu de Constantinople, s'inclinant devant la force, mais sans avoir fait aucun sacrifice de son droit[2].

---

1. Hurmuzaki, XVII, p. 683, n. 673.
2. *Ibid.*, p. 706 et suiv.

Le prince lui-même, Alexandre Ghica, en fut reconnaissant aux médiateurs, et il se fit représenter quelques jours plus tard à la fête donnée par Colquhoun pour l'anniversaire de la reine Victoria, non seulement par tous ses ministres, mais aussi par son propre frère, l'archéologue Michel Ghica[1]. Une nouvelle autorité s'était élevée sur ce pays de souffrances et d'humiliations, et c'était pour la première fois une autorité morale, contenant des garanties d'avenir[2]. Certains des boïars réunissaient, dans l'attente d'un prochain conflit européen, l'Autriche aux deux Puissances libérales de l'Occident dans l'espoir de pouvoir rétablir l'autonomie de leur patrie et d'en rendre possible le développement[3]. Déjà la presse de ces trois États prenait parti pour la cause moldo-valaque et elle discutait l'union possible, par l'appui de l'Europe et dans un intérêt européen, des deux Principautés[4] ; il y aurait des recherches utiles à faire dans les revues et les périodiques anglais de cette époque.

Un certain Voronicz, Polonais, lié au prince Czartoryski, arriva à Bucarest, où il passa trois mois, sous le couvert de Colquhoun, étudiant la

1. *Ibid.*, p. 707.

2. Le rôle du vice-consul de Jassy, Gardner, fut de beaucoup inférieur (voy. cependant *ibid.*, p. 665, n. 660).

3. *Ibid.*, p. 718, n. 703.

4. *Ibid.*, p. 729.

question roumaine et cherchant, en relation avec le problème polonais, „les éléments d'un ordre de choses", écrit un agent consulaire français, que lord Palmerston a fort à cœur, à ce qu'il semble, de faire réussir" [1].

Au commencement de l'année 1839 l'opposition valaque faisait appel à la publicité des journaux de Londres, qui lui paraissaient les seuls accessibles à ce genre de doléances. En même temps lord Palmerston recevait un mémoire, signé par tous les membres du parti national à Bucarest, qui déclaraient „à la face du monde" que la souveraineté, qu'ils réclamaient énergiquement, de leur patrie est envahie impunément par la Russie aussi bien que par la Turquie elle-même. Au nom du droit naturel et des traités, de ces prétendus traités avec la Porte qu'on invoquait à l'appui des privilèges valaques dès 1770, ils répudiaient tout compromis avec ceux qui tentaient d'étouffer la liberté de la nation, ils attaquaient en nullité les conventions récentes entre la Puissance suzeraine et la Puissance protectrice comme étant contraires aux prérogatives déjà reconnues à la Valachie et ils ne voulaient plus reconnaître le Règlement Organique, d'abord parce qu'il avait été élaboré sous la pression d'une occupation étrangère, et non par la grande assemblée traditionnelle, mais en seconde ligne et surtout parce

1. *Ibid.*, p. 720, no. 705.

qu'il contient „une conclusion et des articles contraires à la souveraineté du pays". Le prince lui-même, choisi par les Turcs et les Russes, n'est ni „légitime", ni „national". Il faut donc lui substituer, comme „souverain des Valaques" fondateur de dynastie, „un Valaque, jouissant de la confiance publique par ses vertus comme par son patriotisme", — on pensait au boïar Jean Câmpineanu. Mais, en même temps, les institutions seraient changées, par la rédaction d'un „nouveau corps de lois politiques et civiles". La Porte, avec laquelle le lien est de fait rompu par la violation des traités présumés, pourra cependant, et dans le seul but de „conserver son amitié", recevoir un dédommagement pour le tribut par une contribution générale, pesant sur toutes les classes. Ceci ne suffisait pas cependant : il fallait aussi l'Union des Principautés — et ici „Valaque" signifie, comprenant aussi la fraction moldave : „Roumain". „Ils insisteront auprès des Puissances alliées de la Turquie sur la fusion des populations valaques et sur leur réunion sous un même sceptre[1]."

Câmpineanu devait sa rendre, avec un passeport anglais, pendant l'absence en Occident de Ghica, à Paris, puis à Londres, pour exposer la situation de la Principauté valaque et même des deux Principautés, ainsi que les moyens qui pourraient servir à les sauver : un Français, Colson, qui avait résidé quelque temps dans les

1. *Ibid.*, pp. 727-728, n. 713.

deux Capitales roumaines, était chargé de l'accompagner: il avait négocié à Jassy avec le prince Michel Sturdza, homme intelligent et énergique, pour obtenir de lui qu'il soutiendrait la candidature de Câmpineanu, quitte à y subtituer la sienne, si, Ghica étant déposé ou renversé, son rival n'avait pas de chances de le remplacer [1]. En février 1837 il déclarait à Colson qu'il préfère abdiquer que vivre sous le régime proconsulaire russe; mais, comme prince du „nouvel État moldo-valaque", il le réformera, le débarrassera de l'aristocratie et, fondant „une autre Belgique, barrière utile à l'Autriche comme à la Turquie", il offrirait à l'Europe une armée de cent mille hommes. „Quant à la question de la Pologne, que l'Angleterre semble chercher à lier avec la question moldo-valaque, le prince n'a pas voulu y toucher. Il n'a pas paru très opportun, non plus, de comprendre dans cette combinason moldo-valaque les deux millions de Valaques répandus dans la Banat et la Transylvanie, et encore moins la Bessarabie, qui lui nuirait [2]." *Certains boïars y tenaient cependant* — car il est question dans le rapport du vice-consul français de leurs „dangereuses doctrines".

Le vice-consul de France lui-même était pour le grand projet, et il le défendait chaleureuse-

1. *Ibid.*, pp. 729—730.
2. *Ibid.*, pp. 733-734, n. 717.

ment, comme la meilleure combinaison, plus heureuse que la principauté valaque de Câmpineanu ou que le royaume „roumane“: „l'idée rationnelle d'une nation roumane, par les populations qu'on trouve en Bessarabie, en Transylvanie, dans le Bannat et la Bucovine, où deux millions d'habitants de plus [illegible]raient une force morale à l'agrandissement [illegible] territoire assez imposant pour former un [illegible] non seulement utile à la Turquie contre les Russes, mais encore pour créer une alliée de plus à l'Autriche, commune à toutes les Puissances de l'Europe occidentale“[1]. Et certains autres boïars voulaient avoir pour prince le duc de Nemours ou le duc de Leuchtenberg, de sang français[2]. Le consul de France à Bucarest n'avait pas été initié dans le complot, mais celui de Jassy, Huber, le soutenait de toutes ses forces, et il commençait déjà à parler, non plus des Moldaves et des Valaques, mais des *Roumanes*[3].

Câmpineanu se rendit à Constantinople d'abord, où il parla aussi bien au Grec Aristarchi, représentant de Michel Sturdza, qu'au baron Roussin, ambassadeur de France auprès de la Porte. Ce dernier se montra opposé au grand projet. Mais le chef de l'opposition nationale valaque n'en alla pas

1. *Ibid.*, p. 739, n. 720.
2. *Ibid.*, p. 738.
3. *Ibid.*, p. 732, n. 717.

moins à Paris ou à Londres, sans que nous puissions suivre à ce moment la marche de ses négociations. Son plan était cependant connu par les Turcs, qui donnèrent l'ordre, par firman, de le conduire à Philippopolis comme exilé politique. Le gouvernement autrichien le fit donc revenir alors qu'il avait déjà quitté Vienne, pour le soustraire à l'exécution de cette mesure. Alexandre Ghica, dont il avait préparé la chute, eut la magnanimité d'arracher à ses patrons de Constantinople la grâce de son adversaire[1]

Câmpineanu resta quelque temps enfermé au couvent valaque de Mărgineni, et la chanson populaire fredonnait: „Allons, frères, à Mărgineanu pour délivrer Câmpineanu“: il en sortit seulement gracié par la Russie, en 1841[2].

En ce qui le concernait le prince lui-même, il avait dû répondre, en septembre, au nouveau consul de Russie, Titov, et ses déclarations portaient que, bien qu'il eût parlé aussi à Colson, en janvier passé, il ne pouvait être responsable des „bavardages de Bucarest, de Paris ou de Londres, où l'on pouvait agiter la question de la réunion des deux Principautés et d'une ligue slave[3]. Il ne [illegible] toute cette affaire que la brochure se-

[1] [illegible] 769.
[2] [illegible]
[3] [illegible] en juin [illegible] 725.

crète de Colson, publiée en août et répandue dans un cercle très restreint, *Précis des droits moldo-valaques*, qui est, de fait, le mémoire du parti de Câmpineanu et le premier manifeste des unionistes roumains [1]. Elle faillit perdre d'opinion Michel Sturdza, le Tzar Nicolas ayant parlé de la possibilité de „faire enlever de chez lui ce Hospodar à l'aidde quelques Cosaques" [2].

Or l'idée de la réunion des Principautés fut reprise aussitôt par la Russie. Le consul de Bucarest, Rückmann, qui s'était rendu antipathique à tant de monde et qui devenait impossible par son mariage avec une Roumaine, femme divorcée d'un boïar, fut remplacé par Titov et puis par un autre Russe authentique, moins raide dans ses allures que cet Allemand, Dachkov. On a vu que Nicolas I intervint pour la délivrance de Câmpineanu. On fit savoir aux Valaques qu'on regarderait de bon œil la naturalisation du général Kissélev, l'ancien président-plénipotentiaire aimé par toute l'aristocratie, qui avait refusé cet honneur alors

1. *Ibid.*, pp. 755-756, no. 738. — Sur d'autres ouvrages de Colson: „Coup d'œil rapide sur l'état des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe" et „De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie", — tous deux parus en 1839 (pendant sa vieillesse il donna aussi un ouvrage étendu, intitulé „Nationalité et régénération des paysans moldo-valaques", Paris 1862), voy. la note de Nerva Hodoş, *ibid.*, p. 769. n. 1.

2. *Ibid.*, pp. 778-779, n. 758.

qu'il tenait les freins du pouvoir en 1831. On commença à ventiler l'idée d'en faire le prince de la Moldo-Valachie future, et, à cette occasion, la candidature du duc de Leuchtenberg, gendre du Tzar, surgit de nouveau[1]. Le 13 et le 27 avril la „Gazette d'Augsbourg" parle du royaume dace qu'on pourrait établir[2].

Colquhoun était fortement compromis dans l'affaire Câmpineanu. A la suite d'un incident que son commis de chancellerie, le Grec Aspréa, eut avec la police valaque, il eut une explication vive avec Ghica lui-même, qui lui déclara devoir s'interdire désormais toute relation personnelle avec lui. Des publications intempestives rendirent bientôt la brouille irréparable[3]. Le gouvernement anglais soutint cependant son représentant[4]. Palmerston ne donna aucune réponse aux plaintes portées par le prince[5]. Lorsque Colquhoun partit, au courant de cette même année 1840, pour expliquer à l'ambassadeur anglais de Constantinople sa conduite[6], il revint avec un firman que Ghica s'obstina à ne pas exécuter[7]. En septembre 1841 il quittait le

1. *Ibid.*, p. 808, no. 782.
2. *Ibid.*, pp. 804, 805, n. 779-780. Cf. *ibid.*, p. [illegible] n. [illegible].
3. *Ibid.*, p. 771.
4. *Ibid.*, p. 774 [illegible].
5. *Ibid.*, p. 781.
6. *Ibid.*, p. 783, n. [illegible].
7. *Ibid.*, p. 78[illegible], n. [illegible]-767; p. 792, n. [illegible]; p. [illegible]-813, n. 785; pp. [illegible].

nouveau la principauté pour se rendre à Londres, et le prince employa aussitôt l'occasion pour présenter ses excuses à Lloyd, vice-consul de Braila, qui remplaçait son supérieur, tout en désignant dans sa note celui-ci comme la seule cause du conflit [1]. De nouveau le ministère anglais prit fait et cause pour son représentant, et le malheureux prince dut s'exécuter, remplissant toutes les formes prévues, dans le firman et regrettant ses „propos inconvenants" [2]. Mais Lloyd avait remplacé comme consul Colquhoun, dont les fonctions venaient de finir. Quelques mois plus tard Ghica était destitué par les deux Puissances dont dépendait son règne.

Le seul confident du prince, réduit à se chercher des amis parmi les agents étrangers, fut donc après l'affaire Câmpineanu le consul de France. Châteaugiron avait fait place à Billecocq, personnage romantique, remuant et très entiché de sa personne, qui, rêvant d'un grand rôle politique, croyait pouvoir faire de ce poste médiocre de Bucarest sa première plate-forme. On pense bien la manière dont fut continuée une politique qui allait amener à un certain moment la réalisation des plus beaux rêves de la race roumaine. Quant à l'opposition valaque, elle avait [illegible] ses chefs n'avaient plus de velléités innovat[illegible]

1. *Ibid.*, p. 824, n. 795 ; p. 825, n. 797 [illegible] p. 831 et s[illegible]
2. *Ibid.*, p. [illegible].

et Câmpineanu servait la politique russe. Les mécontents d'une nouvelle espèce, professeurs comme Jean Eliad, étudiants comme Nicolae Bàlcescu, n'avaient encore aucune relation avec les consulats des Puissances occidentales. Du reste, Billecocq était trop occupé â soutenir les intérêts d'Alexandre Ghica déchu contre son successeur, un [illegible] qualités brillantes, Georges Bibesco[1] et le représentant provisoire de l'Angleterre n'a[illegible]ment les qualités d'un diplomate capable [illegible] aspirations d'un peuple en plein re[illegible]

Sous le règne de Bibescu, Colquhoun reparut, accueilli par les commentaires méprisants de son collègue français[2]. Il lui donna raison, car, quelques mois plus tard, on le voit se présenter en amoureux de la fille aînée, âgée de dix-neuf ans, du prince, ce qui amena encore une fois la brouille entre la Cour valaque et le consulat d'Angleterre[3]. La jeune princesse dut épouser un boïar Filipescu[4]. Mais Colquhoun eut la satisfaction de recevoir en 1846 la gérance du consulat de France des mains de Billecocq, désespéré d'avoir été

1. Voy. notre *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, p. 118 et suiv.
2. Hurmuzaki, XVII, p. 928.
3. *Ibid.*, pp. 1035-1036.
4. *Ibid.*, pp. 1036—1037, n. 975. — Sur un voyage solennel de Colquhoun en Moldavie; *ibid.*, pp. 1038-1040, n. 978.

vaincu par son ancien ennemi Bibescu[1]. Les mauvaises relations entre le consul et le prince n'en furent pas changées, du reste[2].

Aussi le nouveau mouvement vers la liberté que les Roumains tentèrent en 1848, bien que dirigé contre le protectorat russe, ne trouva-t-il pas, à une époque où, du reste, l'ancien antagonisme paraissait avoir cédé à des considérations présentes, aucun appui dans les consulats des grandes Puissances libérales de l'Occident. Lorsque Michel Sturdza se saisit de la personne des jeunes gens qui complotaient contre son trône (mars), le seul rôle joué par les agents de l'Angleterre dans les Principautés fut celui d'abriter à Brăila, dans la maison du vice-consul, quelques-uns des chefs qu'on emmenait en exil dans quelque lointaine province turque. Parmi ceux qui lui durent leur liberté se trouvait cet Alexandre Cuza, qui devait être, une dizaine d'années plus tard, le premier chef des Principautés Unies, de la Roumanie depuis si longtemps rêvée. Le vice-consul Cunningham, qui avait représenté aussi les intérêts de la France[3], se présenta sur le Danube dans une barque remplie d'Ioniens armés; il était bien décidé à faire évader les victimes de la vengeance de Sturdza[4]. Et ces mêmes Ioniens

1. *Ibid.*, p. 1088, n. 1026; p. 1089 et suiv.
2. *Ibid.*, pp. 1094-1095, n. 1053.
3. *Anul 1848*, I, p. 244 et suiv., 257 et suiv., 261 et suiv.
4. *Ibid.*, p. 269.

firent la garde autour de la maison où se trouvaient ces révolutionnaires qui se dirigèrent ensuite vers l'Occident pour continuer leur propagande nationale [1]. Ceux-ci avaient craint d'être décapités à leur arrivée à Măcin, sur la rive turque Ils demandèrent à Constantinople, à l'ambassadeur d'Angleterre, d'intervenir pour la libération de leurs amis qui se trouvaient encore entre les griffes de celui qui jadis, appuyé sur les révolutionnaires de Bucarest, avait voulu être roi des Principautés Unies avec l'appui de l'Angleterre [2].

Lorsque Eliad et quelques partisans levèrent ensuite, à Islaz sur le Danube, le drapeau de la révolution et que des jeunes gens à peine revenus de Paris contraignirent Bibescu à abandonner sa Capitale, si quelques conseils furent donnés par le chancelier du Consulat d'Angleterre, Grant, dont un des jeunes chefs de cette République improvisée, C. A. Rosetti, devait épouser la sœur,— une nature héroïque. d'un admirable dévouement à la cause que représentait son mari,—le consul ne s'en mêla pas ouvertement, pas plus que celui de France, alors que les consuls de Russie prirent toutes leurs mesures pour amener l'invasion des armées russo-turques, destinées à étouffer après trois mois de tâtonnement la révolte des Valaques, faite au nom

1. *Ibid.*, p. 279. Plus tard Cunningham sera à la tête du comité pour le maintien de l'ordre à Brăila ; *ibid.*, II, pp. 660—661.

2. *Ibid.*, p. 338.

même de ces principes que Palmerston avait officiellement consacrés neuf ans auparavant et parmi lesquels on trouve celuide „se donner des institutions telles qu'on attire les Banatiens, les Transylvains et les Bucoviniens à se réunir à la Valachie“[1].

L'agent britannique ne faisait que suivre, du reste, l'attitude du consul de la nouvelle République française, de Rion : Colquhoun se borna à recommander à l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la Porte Jean Ghica, fils de grand boïar et cependant ancien professeur à Jassy, qui devait être, trente ans plus tard, en même temps que ministre de Roumanie à Londres, le partisan le plus typique de l'ancienne politique anglaise conservatrice et turcophile dans le nouvel État roumain, à la création duquel il eut le bonheur de pouvoir collaborer. A un moment où des Turcs, comme Émin-Effendi, premier-interprète de la Porte, étaient d'avis que „le mieux dans les intérêts de la Porte serait de réunir les deux Principautés en une seule et de les mettre sur un pied de guerre formidable, capable d'un imposer à la Russie et à l'Autriche[2]“, le gérant de l'ambassade d'Angleterre, tout en contestent le droit du Tzar d'occuper et faire occuper les Principautés, renvoya Ghica à l'ambassadeur qui devait bientôt arriver, cet ambassadeur qui allait être pendant de longues

1 *Ibid.*, p. 645.
2. *Ibid.*, p. 605.

années sur le Bosphore un dictateur chrétien. Stratford Canning [1]. „La Porte, écrit l'agent de la Révolution, „nous veut du bien, les conseils de la France et de l'Angleterre en notre faveur ne lui manqueront pas, mais, lorsque l'affaire deviendra sérieuse et que la Russie parlera haut, on vous abandonnera" [2]. C'est ce qui arriva [3]. Malgré l'intervention de Canning, l'envoyé de la Porte, Souléiman-Pacha, vint sur le Danube comme enquêteur contre une simple révolte [4].

Cependant, — et bien que Canning eût désapprouvé le mouvement —, vers le commencement d'août ce fut Colquhoun qui se rendit à Giurgiu pour protester contre l'entrée des troupes turques en Valachie [5]. Il ne devait pas l'arrêter, et la sentence de Canning avait été déjà prononcée : il faut renoncer aux idées démocratiques [6], qui, du reste, s'étaient compromises par cette anarchie parisienne destinée à provoquer la restitution de l'autorité sous la forme de l'Empire napoléonien restauré. A la Chambre des Communes, Palmerston, qui avait soulevé jadis la question de l'avenir des Principautés, répondra à une

---

1. *Ibid.*, pp. 607—608.
2. *Ibid.*, p. 616. Le 16 (28) juin Colquhoun était sû que les Cosaques arrivent (p. 625). Une lettre de luir très amicale contre les vieux boïars, *ibid.*, p. 655.
3. Un mémoire de Ghica aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, *ibid.*, II, pp. 197—201.
4. *Ibid.*, p. 445.
5. *Ibid.*, p. 677. Cf. *ibid.*, p. 686.
6. *Ibid.*, IV, pp. 31-32.

interpellation en exprimant l'opinion *que la Russie, en intervenant, n'a commis aucun acte contraire aux traités, qu'elle n'a fait qu'acquiescer à la demande expresse du prince de Moldavie et que, du reste, il ne s'agissait pas d'une annexion, mais d'un simple provisorat*[1].

Après la réception enthousiaste faite à Souléïman, on dut accepter l'entrée en maître de Fouad, le nouveau représentant du Sultan et le futur Grand-Vizir de l'ère des réformes, du „tanzimat"; il commença par faire canonner les pompiers de Bucarest, qui étaient sortis en camarades devant les troupes turques (septembre). Les notables de Bucarest, puis la lieutenance princière instituée par le commissaire turc précédent à la place du Gouvernement provisoire républicain avaient choisi cependant Colquhoun pour intervenir auprès de Fouad. Il reçut de la bouche du plénipotentiaire ottoman la déclaration brève qu'un Caïmacam selon la coutume doit être installé sur les ruines du régime révolutionnaire et que, du reste, la population jouira d'une amnistie complète. Il n'insista pas plus, n'ayant pas l'ordre de le faire[2].

La révolution était finie, et ses chefs furent heureux d'échapper à la captivité pour pouvoir se réfugier en Occident et y commencer cette propagande infatigable, ayant pour but la formation

1. *Ibid.*, dernier volume, pp. CX-CXI.
2. *Ibid.*, IV, p. 351 et suiv. Cf. *ibid.*, pp. 373-374.

de la Roumanie unique que leurs pères avaient demandée déjà aux Anglais et aux Français de 1839.

Cette propagande n'eut pas de représentant à Londres. Le manque de relations culturales entre l'Angleterre et les Principautés en était la cause, alors que des liens étroits unissaient à la littérature et à l'âme française la renaissance roumaine, dont les chefs cherchèrent un abri à Paris, que quelques-uns connaissaient déjà par leurs études, et en firent le centre de leur activité patriotique. On avait pensé cependant un moment à confier ce poste de défenseur en Angleterre des droits roumains à Jean Ghica, qui parlait l'anglais[1]; bientôt cependant il accepta des Turcs la mission de réformer l'île de Samos en qualité de bey chrétien. A. G. Golescu, un des plus enthousiastes parmi les jeunes, puis Rosetti aussi voulurent se charger de cette mission[2].

Colquhoun, qui avait continué ses fonctions sous la lieutenance princière, n'était pas intervenu plus que son collègue français; au moment où Ghica lui-même déclarait que certaines sympathies turques s'étaient brisées contre l'indifférence anglaise[3], le consul se bornait à transmettre l'argent du trésor, déposé chez lui, et la correspondance des exilés,

1. *Ibid.*, IV, p. 325.
2. *Ibid.*, pp. 69, 381-382 : V, pp. 415, 547.
3. *Ibid.*, IV, p. 349.

dont il avait recommandé la sécurité personnelle au commandant de l'armée turque, le renégat croate Omer-Pacha[1]. Eliad et le major Tell membres de l'ancien gouvernement, avaient été recueillis dans sa maison[2]. Il insista personnellement auprès de Georges Magheru, qui, comme général, „capitaine“ au nom du gouvernement déchu, commandait quelques milliers de pandours paysans en Olténie, pour lui demander de déposer les armes et ne pas entreprendre une action qui „ne peut qu'être fatale à la Valachie entière“, et les soldats villageois se dispersèrent en pleurant de rage. L'invitation présentée par le chancelier Grant avait eu un plein succès[3]. Canning avait imposé déjà sa direction, aveuglément, „impitoyablement“[4] turcophile, à la politique anglaise en Orient, dont il fut le maître exclusif et indiscuté avant et après la guerre de Crimée, qui devait être sa grande œuvre politique.

Pendant les quelques mois qui précédèrent l'installation des nouveaux princes dont le règne était fixé à sept ans — leurs prédécesseurs étaient à titre viager, sauf destitution ou révolution—, Barbu Stirbey en Valachie et Grégoire Alexandre Ghica

1. *Ibid.*, pp. 425, 440; V, pp. 164, 303, 652; VI, p. 46, note 1.
2. *Ibid.*, p. 13.
3. *Ibid.*, IV, pp. 537-538, 573, 583-584, 585, 609; V, p. 90.
4. *Ibid.*, p. 760.

en *Moldavie*, Colquhoun prit sur lui de défendre ceux qui s'étaient compromis dans la révolution contre les actes arbitraires des Russes, dont les troupes s'étaient réunies aux troupes ottomanes. Canning lui-même dut intervenir pour arrêter ces mesures, qui atteignaient aussi des sujets britanniques [1]. Il craignait que les Principautés passeront sous la souveraineté du Tzar, lui qui voulait les maintenir à tout prix, et quels que fussent les sentiments de leurs habitants, sous celle du Sultan [2]. Il parla donc énergiquement, le 25 novembre, au nom de la France aussi, invoquant cette garantie de l'intégrité territoriale ottomane que ces deux Puissances avaient prise sur elles, de concert avec la Russie, à la fin de la crise égyptienne, en 1841 [3].

Déjà avant la fin de l'année, A. G. Golescu était arrivé à Londres, et il parvenait à faire passer dans le *Morning Herald* un article étendu sur la révolution valaque [4]. Il rappelait les services rendus par les Roumains, au XV-e siècle, lorsque leur héroïque défense du Danube et des Carpathes sauva la chrétienté du danger turc, et les traités qui ga-

1. *Ibid.*, pp. 382, 389, 419-421. Les Cosaques avaient arrêté aussi le négociant Aspréa ; p. 419. Protestation de Colquhoun pour un conflit à Braila, causé par le désarmement général, pp. 470-471, 492-493.
2. *Ibid.*, pp. 421-422.
3. *Ibid.*, pp. 486-488 ; cf. *ibid.*, p. 489.
4. *Ibid.*, p. 565 et suiv.

rantissaient envers la Porte leur autonomie, le devoir qu'avait donc l'Europe de leur rendre l'ancienne souveraineté, ne fût-ce que pour empêcher l'expansion russe vers Constantinople. La récente révolution avait été imposée à ce peuple malheureux par l'Europe occidentale et par la Turquie elle-même, qui avaient demandé des actions comme preuve de leur mécontentement contre le régime de protection russe. Ne fallait-il pas une réforme profonde des institutions, à un moment où la Turquie elle-même travaillait à la sienne ? „Nous pensions devenir rebelles contre l'esprit de l'époque et la volonté de Dieu si nous n'entrions pas dans la large voie que la Providence a ouverte à l'humanité [1].“ Parlant à un public conservateur, Golescu relevait que ce mouvement n'avait pas présenté les excès des révolutions de Paris et de Galicie, étant seulement „une déclaration de principes, une grande manifestation populaire, un festival national“. Il paraît que la Providence elle-même soit intervenue pour empêcher les violences et l'effusion du sang. On a envoyé le tribut à la Porte, on a acclamé le Sultan, „gracieux suzerain“. Souléiman-Pacha avait été reçu comme un protecteur de la liberté nouvelle, en lui sacrifiant la

1. „We thought we should be rebelling against the spirit of the age and the will of God if we did not enter in the broad path which Providence had opened for humanity“; *ibid.*, p. 557.

forme du gouvernement et en s'offrant à accepter de la Porte des changements dans la Constitution. La Russie n'a pas été insultée non plus, et on parlait d'une reconnaissance éternelle en échange pour le geste du Tzar renonçant à un protectorat qui étouffe la nationalité roumaine. Malheureusement la Turquie, n'étant pas soutenue même par les Puissances libérales, a cédé à la diplomatie russe et a rétabli violemment un ordre de choses odieux.

On ne pourrait pas qualifier assez durement, ajoute courageusement l'émissaire valaque, la désertion de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, du Parlement de Francfort, de ces pays de liberté. L'abandon d'un peuple dont la situation géographique peut leur être si utile est un crime contre leurs propres intérêts. Si cependant cette indifférence devait durer, il y aurait une seconde révolution sur le Danube, et tout l'Empire Ottoman en sera enflammé; plus que cela même, car „notre petit pays est la clef de voûte du grand édifice européen" [1]. On en appelle à tous les peuples frères, et même au peuple russe, pour que cette catastrophe puisse être évitée. Un bref exposé historique et un chaleureux appel à la conscience anglaise furent ajoutés par la rédaction du journal. Mais Golescu quitta bientôt Londres, et la propagande roumaine s'arrêta à ses premiers pas [2].

---

1. „Our little country is the keystone of the great European edifice"; p. 567.
2. *Ibid.*, p. 710.

En mars 1849 cependant la question des Principautés fut débattue à la Chambre des Communes. Lord D. Stuart demanda la raison pour laquelle les Russes occupent encore ces Principautés qu'ils avaient déclaré vouloir évacuer après le rétablissement de l'ordre: il considérait la question aux points de vue seuls des droits de la Turquie et des intérêts de commerce de l'Angleterre. Lord Palmerston renouvela l'assurance que tout ce qui concerne l'intégrité territoriale de la Turquie lui tient à cœur et qu'il n'est guère disposé à participer à un dépècement des États du Sultan, de sorte qu'il ne pourrait pas admettre que d'autres en tirassent des avantages. Le commerce anglais dans l'Empire est en continuel progrès. Aussi se félicite-t-il de pouvoir annoncer que, de fait, les troupes du Tzar se retireront aussitôt que la situation intérieure des deux pays se sera suffisamment consolidée, d'après l'avis même de la Porte. L'opinion du ministre, qui appréciait la politique prudente adoptée par la Russie pendant cette ère de troubles et sa décision de n'intervenir nulle part, était, comme auparavant, que le Ministère de Pétersbourg n'a en vue aucun changement de frontières. Le tout n'est plus qu'une question de temps. Il ajouta, en ce qui concerne ces revendications roumaines qu'il évita de désigner, que l'intention de la Porte est certainement celle d'introduire des „améliorations et réformes nécessaires".

Nous ajouterons que tel parmi les membres du

Parlement s'empressa d'ajouter que si les buts de Nicolas I étaient différents de ceux qu'on venait d'indiquer, il aura certainement une guerre maritime avec l'Angleterre, qui combattra pour empêcher la confiscation du Danube inférieur [1]. Le „Morning Chronicle" admettait cependant que le traité d'Andrinople aurait autorisé la Russie à intervenir dans les Principautés, même contre la volonté de la Puissance suzeraine [2].

De fait, les troupes impériales commencèrent à se retirer en 1856, mais bientôt elles furent rappelées en deçà du Pruth. Les prétentions du Tzar, manifestées par la mission de Mentschicov, au droit de protéger tous les membres de l'„Église gréco-slave" dans les pays du Sultan, menaçaient l'indépendance de la Turquie. Les principes directeurs de Canning étaient donc directement et brutalement atteints. Il fit tout son possible pour encourager les ministres turcs, habitués à céder, et, de fait, ce fut lui, l'ambassadeur tout-puissant à Constantinople, qui, ayant mis en branle l'ambition française, si intimement liée à la protection des catholiques en Orient — car il était question en première ligne du champ de rivalité qu'étaient les Lieux Saints —, déclara à l'empereur du Nord une guerre que le Ministère de Londres ne fit qu'enregistrer et servir.

1. *Ibid.*, VI, pp. 147-150.
2. *Ibid.*, p. 155.

Cette guerre se termina par une victoire, par une grande victoire tardive sur la Russie. Lorsque les diplomates de l'Europe se réunirent d'abord à Vienne, pour des préliminaires, puis à Paris pour revoir, sous la présidence de la France impériale de Napoléon III, les clauses des traités conclus a Vienne, sous la présidence de l'Autriche. contre l'ancienne France impériale de Napoléon I-er, l'Angleterre proposa, il est vrai, de demander aux habitants des Principautés, d'après le système qui avait changé la forme politique de la France, leur opinion en ce qui concerne ces réformes dont avait parlé quatre ans auparavant Palmerston et que la Turquie n'avait jamais envisagées sérieusement. Palmerston fut même un des principaux facteurs de l'idée d'Union. Mais il n'entendait nullement porter atteinte par la création d'une Roumanie unifiée aux droits intangibles de la Turquie: Canning s'y opposait de toute sa volonté prépondérante, et il n'y avait pas eu à Londres cette propagande roumaine qui aurait pu déterminer un courant d'opinion plus fort que la résistance de ce diplomate intelligent et opiniâtre.

Les rapports de Thouvenel, ambassadeur de France auprès de la Porte, nous montrent journellement tous les efforts qu'il fallut à l'Empereur Napoléon pour faire triompher contre la résolution implacable du représentant de l'Angleterre son point de vue, qui était celui de l'Union des deux Principautés. Encouragée ouvertement par

Canning et subrepticement par l'ambassadeur de l'Autriche, qui appréhendait dans le nouvel État danubien unifié un point d'appui pour les revendication des trois millions de Roumains qu'elle détenait dans des conditions d'infériorité absolue, la Porte résista à tous les moyens de la persuasion.

Ayant nommé comme second Caïmacam en Moldavie, chargé de présider aux élections du „Divan ad hoc" („Assemblée à but déterminé") qui devait manifester les vœux des Roumains de cette Principauté, un jeune Grec ambitieux, rêvant du trône, Nicolas Vogoridès, elle s'entendit avec lui pour la falsification des listes électorales, et le résultat de cette manipulation malhonnête allait être confirmé par le Vizir lorsque Napoléon ordonna à Thouvenel d'amener pavillon et de s'embarquer pour la France. Il fallut cette pression menaçante pour que les listes fussent cassées, et on pense bien que l'assemblée élue sur une base tout à fait nouvelle énonça formellement le vœu d'Union.

Mais l'Empereur des Français avait vu, à Osborne, la reine Victoria, et, pour gagner, contre Canning, l'appui de la Cour et du Ministère, il avait fait des concessions étendues en ce qui concerne la forme du nouvel État. Cette Union allait comprendre deux princes, deux Assemblées, deux armées; une commission législative siégeant à Focșani, sur la limite même entre la Moldavie et la Valachie, et une banderole commune sur les

...peaux distincts représentaient la faible innovation dans laquelle on avait transmué un si grand projet. L'Angleterre avait gagné la partie : rien n'était changé dans les ressorts essentiels de la Turquie intangible [1].

En dehors de ce souci l'Angleterre n'hésitait pas à se mêler des affaires roumaines. Lorsque Colquhoun, qui était devenu le plus expérient et le plus influent des consuls à Bucarest, signala à Constantinople et à Londres la cession de nouveaux terrains, à titre de location, obtenus par la Compagnie autrichienne de la navigation à vapeur du Danube, elle protesta, accusant l'ancien prince Ghica, devenu Caïmacam de Valachie, d'avoir soutenu ces empiètements [2]. Colquhoun ne se gênait pas de critiquer avec sa vivacité habituelle la conduite des troupes autrichiennes, qui, dès 1854, profitant de la guerre, s'étaient établies dans les Principautés, sur la base d'un traité formel avec la Porte, qui semblait redouter une seule annexion, celle de la part des Russes [3].

On en revint cependant ; pendant l'été de l'année 1857 le consul faisait, à l'occasion d'un

1. On a pretendu (*Le Constitutionnel* du 19 février 1856) que l'Angleterre avait eu un candidat pour l'Union, le prince de Savoie-Carignan.

2. Sturdza et Skupiewski, *Actes et documents*, IX, pp. 1-3.

3. *Ibid.*, p. 4.

banquet, l'éloge du général impérial Marziani, et le représentant de l'Angleterre dans la commission d'enquête, envoyée de Constantinople sur le Danube, qui n'était autre que sir Henry Bulwer, se réunissait à ses collègues autrichien et turc pour se plaindre de ce que toute la sympathie des populations vienne vers le délégué français [1]. Bien qu'habitant à Paşcani, près de Bucarest, une maison de campagne du Caïmacam, Bulwer n'hésita par à se déclarer, par l'envoyé spécial qu'il députa à Ghica,—son propre neveu, le capitaine Bulwer, — ennemi de celui qui permettait que de pareils actes fussent dirigés contre sa dignité personnelle [2]. Cette attitude haineuse fut aussi celle du secrétaire Dalyell, qui remplaça en 1857 Colquhoun, appelé à Londres pour des consultations. Et, lorsque celui-ci revint, il rendit responsable des manifestations francophiles, générales et enthousiastes, Ghica lui-même, jadis son protégé, dont il découvrit aussitôt tous les défauts, du reste réels, comme administrateur [3]. De son côté, Henry Churchill, consul à Jassy, protestait énergiquement contre le remplacement de celui des trois nouveaux Caïmacams appelés à présider à l'élection du prince qui était considéré comme plus froid à l'égard de l'Union [4].

---

1. *Ibid.*, p. 11.
2. *Ibid.*, pp. 13-14.
3. *Ibid.*, pp. 84-87, 90, 133, 173, 215.
4. *Ibid.*, VIII, pp. 123 et suiv., 145.

Cette inimitié contre une cause mal connue et encore plus mal appréciée gagna bientôt tout le monde politique anglais. En vain, le 4 mai 1858, Gladstone, soutenu par Deasy, releva-t-il à la Chambre des Communes, non seulement la situation internationale des Principautés, mais aussi la cause nationale des Roumains, qui méritait au moins l'attention prêtée à la cause serbe. Le sous-secrétaire du Foreign Office traita la question comme peu intéressante; lord John Russell prêta son autorité aux appréhensions turques; Disraëli, membre du Cabinet, déclara vouloir s'en tenir à l'accord conclu avec la France; et Palmerston lui-même ajouta ne pouvoir interpréter la demande d'un prince étranger pour la Roumanie unie que comme l'intention d'installer à Bucarest un prince russe ou dépendant de la Russie, — c'est-à-dire ce duc de Leuchtenberg, dont Stirbey lui-même avait soutenu la candidature en 1848. La Chambre rejeta donc, avec 292 voix contre 114, la motion Gladstone, qui aurait été une manifestation solennelle pour la cause de l'Union [1].

Ce qui arriva fut un coup d'initiative inattendu de la part des Roumains. Les Moldaves ayant élu, en janvier 1859, comme prince un „homme nouveau“, Alexandre Cuza, les votes des Valaques

1. *Ibid.*, VII, p. 60 ; IX, p. 51 et suiv. Cf. *Anul 1848.* V, p. 678.

se réunirent sans exception sur la personne du même, en 5 février suivant. C'était créer l'Union personnelle, et celui qui la réalisait avait aussi bien l'intention que les moyens d'en arriver bientôt à l'Union réelle. „Tous les agents des Puissances garantes“, écrit le consul de France, Béclard, „ce jour-là étaient réunis dans la tribune diplomatique. Malgré les sentiments divers qui nous agitaient, je suis sûr qu'aucun de vous n'a assisté, sans en subir l'influence, à ces touchantes manifestations“ [1]. Colquhoun pouvait donc voir dans la personne du prince moldave de 1859 cette réunion de la Valachie avec la Moldavie que son Ministère avait conçue, dans la personne de Michel Sturdza, prince moldave, vingt ans révolus auparavant. Bulwer lui avait télégraphié aussitôt: „La double élection est recommandée comme un cas exceptionnel à l'approbation de la Porte, et elle sera probablement admise [2]“.

Il ne reçut pas les instructions dans le sens de protester contre cette manière détournée d'arriver au but que s'étaient proposé les unionistes. Les formes avaient été, du reste, scrupuleusement observées, et la Porte elle-même ne trouva rien à

1. Sturdza et Skupiewski, ouvr. cit., IX, p. 275.

2. „Double election is recommanded as an exceptional case to approval of the Porte, and will probably be assented to“ (Xenopol, *Domnia lui Cuza-Vodă*, II, p. 273). Les Turcs furent conseillés de ne pas risquer une intervention militaire (*ibid.*, p. 274).

redire devant le „fait accompli“. Deux ans plus tard, elle reconnaissait formellement un seul État roumain, avec Cuza comme prince viager. Le rôle des agents britanniques en fut diminué du coup ; ils n'étaient plus que des consuls comme tous les autres, n'ayant pas d'affaires diplomatiques à leur charge. Et cependant nous désirerions connaître aussi par les rapports de Colquhoun et de son successeur ce règne fécond de sept ans qui, après avoir amené la sécularisation des terres détenues par les couvents grecs de Turquie et la création de la propriété paysanne, finit par une abdication forcée, en février 1866.

L'élection du nouveau prince, Charles de Hohenzollern, de la branche catholique de Sigmaringen, descendant, par les femmes, des Beauharnais — comme les Leuchtenberg—et des Murat, et client politique de Napoléon III, donna prétexte à la Porte, qui était dominée par les chefs du Tanzimat nationaliste, de réclamer des garanties de la part de cette Roumanie nouvelle, dont l'indépendance avait été si souvent discutée dans le dernier temps. On voulait à Constantinople que le nouvel „Hospodar“, nommé par firman et investi par le Sultan, reconnût que son État fait „partie intégrante“ de l'Empire ottoman et que, par conséquent, il n'a pas le droit de s'arroger aucun des privileges souverains, comme la frappe des monnaies, la création d'un Ordre, la conclusion de traités,

des relations directes avec les Puissances étrangères, etc.

Dès le début, l'Angleterre — et, du reste, la France aussi — fut du côté de la Turquie, dont elle continuait à veiller jalousement, non seulement l'intégrité territoriale absolue, mais aussi toutes les prérogatives [1]. L'esprit de Canning régnait encore à l'ambassade britannique de Constantinople [2]. La Roumanie voulait son indépendance; elle était donc l'ennemie de l'ordre établi en Orient par la victoire anglaise de 1856; tout moyen diplomatique était bon pour enrayer le progrès de ces tendances [3]. Maintenant ce point de vue, l'ambassadeur britannique auprès du Sultan, l'influent lord Lyons, accorda pourtant son appui pour la reconnaissance de Charles I-er [4]. Mais il devait intervenir bientôt pour dissuader au gouvernement roumain tout appui à donner aux bandes bulgares combattant pour la liberté de leur

---

1. Sur la question des armes serbes passées par la Roumanie en 1862 et l'intervention impérieuse de Bulwer, ambassadeur à Constantinople, voy. Xénopol, *Cuza-Vodă*, I, p. 247 et suiv.

2. Le vieux diplomate devait élever cependant sa voix, en mai 1870 pour réclamer cette égalité confessionnelle en Turquie, qui était contenue dans les décrets de 1853, dûs à son influence, *Aus dem Leben König Karls von Rumänien* (cité: Carol I), III, p. 54. Pour l'action du consul à Bucarest, *ibid.*, I, p. 113 et suiv.

3. Voy. *ibid.*, II, p. 283.

4. *Ibid.*, I, pp. 144, 178.

patrie[1]. Son successeur, sir H. Elliot, eut une attitude encore plus dure envers la Roumanie, chaque fois qu'il pouvait croire à une intention qu'aurait eue cet État de se dégager des liens qui le retenaient à la Turquie déchue[2]. Il conseilla même au Vizir de tancer les Roumains pour leurs prétendus empiètements sur le Danube, en 1873[3].

L'intérêt des cercles anglais pour les Principautés était purement économique. Dès 1867, lorsqu'il s'agit de construire le réseau de voies ferrées que les pays du Danube attendaient depuis longtemps, des Anglais se réunirent aux Autrichiens pour demander la concession Ofenheim: déjà sous le prince Cuza la Maison Barkley et Stanforth avait conclu une convention pour l'établissement des ponts de fer, qui ne fut pas exécutée[4], et on se rappelle que la ligne Cernavoda-Kustendsché (Constanța), dans la Dobroudscha turque, fut de création anglaise aussi. L'ingénieur Hartley, dont il sera parlé aussi ailleurs, forma après 1870 le projet d'une double ligne ferrée du Pruth, allant de Jassy à Galatz[5]. La concession Crawley[6], —

1. *Ibid.*, p. 203.
2. *Ibid.*, II, p. 338
3. *Ibid.*, p. 340.
4. *Ibid.*, I, p. 186.
5. Ch. Vogel, dans la *Revue des deux mondes*, 1875, p. 425.
6. *Ibid.*, II, pp. 227, 412.

une Compagnie anglaise avait donné déjà la ligne Giurgiu-Bucarest—, provoqua de longs débats et eut une fin malheureuse.

Une autre question intéressante pour le public anglais était celle de la situation des 300.000 Juifs, la plupart d'origine allemande et parlant un dialecte galicien, donc tout à fait isolés de la masse paysanne du peuple roumain, qui s'étaient établis, surtout au XVIII e siècle et dans les premières années du siècle suivant, vivant du petit commerce aux dépens de la classe laborieuse. Une puissante agitation en Occident avait pour but de contraindre le gouvernement roumain à leur accorder cette plénitude des droits politiques — car ils avaient eu toujours tous les droits civils — que cette population adonnée au gain seul n'avait jamais pensé à réclamer. Moïse Montefiori, représentant chaleureux de ce mouvement d'émancipation, fit un voyage sur le Danube en 1867. Revenant de ce voyage qu'il n'avait pas poursuivi jusqu'en Moldavie même, il fit à Londres la déclaration loyale qu'il n'y a jamais eu de persécutions dirigées contre les Juifs et que le prince lui-même l'a assuré qu'il ne les tolérerait jamais[1]. Aussitôt cependant que des mouvements antisémites purent être sciemment soupçonnés, il y eut une violente intervention anglaise[2].

1. *Ibid.*, I, pp. 218-21[illegible]
2. *Ibid.*, pp. 265-26[illegible].

Et enfin l'Angleterre était représentée pour les travaux accomplis aux embouchures du Danube, au nom de la commission européenne, par cet ingénieur dont le nom en restera pour toujours inséparable, sir Charles Hartley. On avait eu même, un moment, en 1869, l'idée d'employer ses connaissances pour faire dans la Bessarabie méridionale, encore réunie à la Roumanie, au village de Cibriano, un grand port de mer dont la construction n'aurait demandé que vingt millions[1].

Lors de son voyage en Occident, en 1874, après avoir vaincu les premières et plus grandes difficultés de sa carrière, le prince de Roumanie, accompagné de sa jeune femme, visita incognito Londres aussi. La princesse Élisabeth y fut reçue, non par la reine Victoria, qui „était sur le point de se rendre en Écosse“ — lord Derby, ministre des Affaires Étrangères, s'était aussi présenté —, mais par la princesse Louise, mariée au marquis de Lorne, par le prince et la princesse de Galles et par le duc d'Édimbourg et sa femme, cette Grande-Duchesse Marie entre laquelle et le visiteur roumain on avait esquissé jadis ce projet de mariage qui avait amené celui-ci à Livadia[2]. Celui qui conduisit à Oxford les hôtes princiers fut Max Müller, le grand philologue. A Chislehurst, celui qui devait son trône

1. *Ibid.*, p. 366.
2. *Ibid.*, II, p. [illegible]. Cf. [illegible] 590-591.

à Napoléon III déposa une couronne sur le tombeau de l'Empereur. Il connut aussi Canning, âgé alors de 86 ans et peu capable d'entretenir une conversation suivie, et assista activement, — prenant même la parole parmi les convives du banquet, pour recommander cette voie plus courte vers l'Orient qui est son pays, — au congrès des orientalistes, dont les préoccupations ne s'étendaient pas cependant sur cet angle européen des Balcans. „La Roumanie", écrivait Charles I-er, „est ici une terra incognita, et les sympathies pour la Turquie sont si grandes, qu'il est sans aucune utilité de combattre contre cette marotte. Cependant je me suis mis en relations avec quelques Anglais influents." On n'avait à aucun prix voulu reconnaître au prince la qualité d'un chef d'État ayant le droit d'entretenir des relations personnelles à l'étranger.

Cette attitude fut conservée aussi pendant la grande crise turque qui s'ouvrit en 1875, à la suite des agitations autrichiennes tendant à faire de François-Joseph un Empereur latin d'Orient, par la révolte des Bosniaques et Herzégoviniens en 1875-1876. On sait les efforts extraordinaires que fit l'Angleterre pour empêcher, contre les projets de décentralisation et de tutelle européenne d'Andrássy, toute atteinte qu'on aurait voulu porter à la dignité même de l'Empire turc dégénéré. A la conférence de Constantinople, tenue après la dé-

claration de guerre et les défaites de la Serbie, à la fin de l'année 1876, lord Salisbury lui-même employa sa grande autorité pour contrecarrer les intentions d'Ignatiev, le tout-puissant ambassadeur de Russie. Comme l'aveuglement de la Turquie „constitutionnelle", la folle confiance de Midhat-Pacha et de ses adhérents ne faisaient que servir — contre les résolutions de la conférence, pacificatrice, de Londres — les intrigues des panslavistes, on allait bien arriver à cette guerre entre la Russie et la Turquie que tout le monde redoutait (avril 1877).

La Roumanie avait suivi d'abord une politique de stricte neutralité, dont elle attendait la reconnaissance de ses droits traditionnels de pleine souveraineté à l'intérieur et des concessions sur le Danube, même l'abandon des embouchures du fleuve, que le congrès de Paris avait réunies à la Moldavie avant de les confier définitivement au Sultan. En novembre 1876, Jean Ghica, turcophile convaincu et admirateur de l'Angleterre, laquelle aurait soutenu volontiers, en 1863, la candidature de cet ami de Canning contre le prince Cuza [1], fut envoyé à Londres pour exposer à Salisbury lui-même ces prétentions modestes; on ne voulait, contre les intentions d'envahissement des Russes et la mauvaise volonté, doublée d'un si opiniâtre orgueil, de la Turquie, que consolider, dans l'intérêt même des

1. Xenopol, *Cuza-Vodă*, I, p. 274; note 43.

grandes Puissances, cette „barrière forte contre des tendances qui, à des époques périodiques, menacent la tranquillité et l'équilibre politique en Orient": on veut fortifier le pays, assurer son avenir—et rien de plus. „La garantie de l'Europe", disaient ses instructions, „telle qu'elle existe actuellement, telle qu'elle résulte des traités de Paris pour la Roumanie, n'est pas suffisante, et il serait d'un intérêt européen qu'elle soit rendue plus efficace." Or, la réponse fut que l'Europe, s'en tenant à son propre programme, ne peut s'engager dans aucune action séparée et que le moment est mal venu — le ministre anglais connaissait déjà la résolution du Tzar de se faire restituer les trois districts de la Bessarabie méridionale: Cahul, Bolgrad et Ismaïl, rétrocédés à la Moldavie, dont ils avaient été d'abord détachés en 1812, par le même traité de Paris,—de soulever des questions relatives au Danube inférieur [1]. Lorsque les offenses apportées au prince par le régime constitutionnel otoman, non moins que les intérêts actuels du pays et ses traditions historiques amenèrent la conclusion d'une convention avec la Russie, d'autant plus nécessaire que les troupes du Tzar auraient en tout cas passé le Pruth, l'Angleterre fut indignée de cet acte de „trahison". Personne des hommes politiques consultés

1. Notre *Politique extérieure du roi Charles I* (en roumain), Bucarest 1916, pp. 171-172. — Il était question aussi d'une convention de commerce (Carol I, ouvr. cité, III, p. 64).

par le prince en avril n'avait parlé, du reste, de l'Angleterre ; ceux qui ne voulaient pas d'une collaboration avec la Russie invoquaient l'appui de l'Autriche, qui avait déjà signé une convention secrète avec sa rivale, lui abandonnant les districts bessarabiens en échange pour son propre établissement en Bosnie et Herzégovine[1].

On n'essaya même plus, pendant cette guerre qui donna aux Roumains la gloire de Plevna, mais amena leur dépouillement final,—avec la compensation, acceptée de mauvais gré, de la Dobroudscha turque,—de sonder les intentions de l'Angleterre, même au moment où le chancelier Gortschacov, énervé par les réclamations roumaines, menaçait de faire désarmer les troupes qui avaient sauvé, en août 1877, l'armée du Grand-Duc Nicolas. On connaissait bien la conception anglaise : alliée de la Russie, la Roumanie ne pouvait pas invoquer la médiation d'un tiers et d'autant moins son opposition énergique contre la Puissance même qu'elle s'était empressée de suivre dans sa nouvelle croisade balcanique.

Tout en ne manquant pas de ménager le Tzar, dont les troupes furent cependant empêchées d'entrer à Constantinople par l'apparition de la flotte britannique, la politique de Disraëli, lord Beaconsfield, continua celle de Palmerston dans la dernière phase. L'Angleterre ne parla au congrès de

1. *Politique extérieure du roi Charles I*, p. 194 et suiv.

Berlin, où ce ministre même la représentait, que pour demander et imposer ce qu'il appelait — comme s'il se fût agi d'une ancienne population indigène et asservie — „l'émancipation des Juifs roumains", et elle persista à ne pas reconnaître la Roumanie indépendante avant que le vote des Chambres eût donné une solution de la question, admettant l'entrée individuelle des Juifs dans la cité roumaine. Le nouveau ministre d'Angleterre, White, avait reçu la mission de presser l'exécution, sur ce point aussi, du traité de Berlin [1]. En échange, lors du conflit avec la Russie pour la délimitation de la Dobroudscha à l'Ouest de Silistrie, le colonel Home, délégué britannique, avait pris partie pour les Roumains, demandant qu'on leur cédât la ville elle-même [2].

Dès le mois de février 1880, donc depuis presque quarante ans, l'Angleterre fut représentée à Bucarest par un envoyé et ministre plénipotentiaire; la Roumanie envoya à Londres Jean Ghica, dont les fonctions durèrent pendant plus de dix ans. Mais jamais—même après que la princesse Marie, fille du duc d'Édimbourg, eût épousé l'héritier du roi

---

1. Mission de Démètre Brătianu à Londres dans ce but, au commencement de l'année 1879, *ibid.*, p. 159 et suiv.

2. Audience de Brătianu et Kogălniceanu chez Beaconsfield, qui se borna à leur dire; „En politique l'ingratitude est souvent le prix des meilleurs services"; *ibid.*, IV, pp. 74-75. Cf. *ibid.*, p. 128.

Carol, Ferdinand, le souverain actuel de la Roumanie, — les relations politiques ne furent trop étroites.

Il fallut attendre les dernières années pour avoir des relations intellectuelles plus étroites. La parte prise par M. Seton-Watson (Scotus Viator) dans la défense des droits nationaux des Roumains de Hongrie l'amena à traiter la question roumaine dans son ensemble, et ses ouvrages ont créé à cette cause une popularité dont jusque-là elle n'avait pas joui. Des traductions de la littérature anglaise — notamment de Carlyle — ont été fréquemment publiées pendant cete dernière époque. Mais tout cela n'est qu'un commencement. La langue anglaise est à peine introduite comme „facultative" dans l'enseignement secondaire roumain, et il n'y a pas de chaire de littérature anglaise à nos Universités. Il n'y a pas même encore une traduction complète et satisfaisante de Shakespeare.

L'activité économique elle-même de l'Angleterre sur le Danube et la Mer Noire ne s'est pas accrue dans la proportion que permettaient des circonstances particulièrement favorables. Le commerce anglais n'a pas suivi, généralement, en Orient la progression qu'on pouvait attendre. Déjà sous le règne de Cuza, C. A. Rosetti parlait de la possibilité de l'intervention du capital anglais, non seulement dans les chemins de fer, mais aussi dans le commerce, dans les affaires de pétrole,—auquel on ne pensa que trente ans plus tard, quand le

capital anglais, de beaucoup inférieur au capital allemand et américain, n'a pas eu même la valeur du capital hollandais,—dans l'exploitation des mines — qui devait être presque totalement négligée et abandonnée aux faibles moyens de l'initiative indigène—, dans celle des forêts—„trahies“ à l'entreprise austro-magyare—, dans celle de la canalisation des rivières — qui n'est pas même commencée —, dans celle de l'édilité de ces villes roumaines en plein développement. „Nous sommes“, disait-il, en développant dès 1864, sous l'influence de ses relations de famille anglaises, ces idées d'avenir, „nous sommes avec l'Angleterre, car l'Angleterre est la liberté, elle est la grande industrie, et nous périssons parce que nos trésors restent ensevelis [1]“.

Sans parler de cette question du Danube, qui aurait dû être mis „à la disposition du commerce et de l'industrie de la nation la plus libre, — seul grand intérêt des Roumains, matériel et moral“, et, pour les Anglais, „la plus grande Californie, une Amérique en Europe“ : l'Angleterre allait y céder le pas à l'Autriche comme avant-garde des intérêts allemands! Une tentative de la Roumanie de participer à l'Exposition de Londres, n'étant pas soutenue par le gouvernement anglais, avait succombé, en 1862, à la jalousie turque.

En ce qui concerne les finances, le premier

---

1. Xenopol, *Cuza-Vodă*, II, pp. 409-410.

emprunt roumain fut conclu à Londres, sous le même Cuza, avec les banquiers frères Stern, en somme de 956.000 livres sterling à $15\,{}^1/_2\,{}^0/_0$; il fut couvert deux fois[1]. Sous le règne de Charles I-er ce fut l'Angleterre seule qui osa frapper la monnaie divisionnaire de cuivre de la Principauté, à laquelle la Porte ne voulait pas, ainsi que nous l'avons déjà observé, reconnaître ce droit: jusque dans les dernières années, où l'on introduisit la monnaie de nickel, on employait encore ces sous de dix centimes, d'une belle exécution si semblable à celle des monnaies anglaises d'une valeur correspondante. Plus tard cependant les Roumains devinrent, complètement, les tributaires de la place allemande, l'Angleterre ayant cédé définitivement le terrain, comme si l'expansion financière des Allemands dans ces régions n'avait pu porter aucune atteinte à ses intérêts.

* * *

L'alliance de la Roumanie avec l'Entente, la bravoure qu'ont montrée ses humbles paysans, le sacrifice complet qu'elle a fait de soi-même étaient peut-être nécessaires, pour révéler à la plus grande des Puissances du monde les qualités d'une nation de 14 millions et la justice de sa cause.

Attendons-en avec confiance les résultats !

---

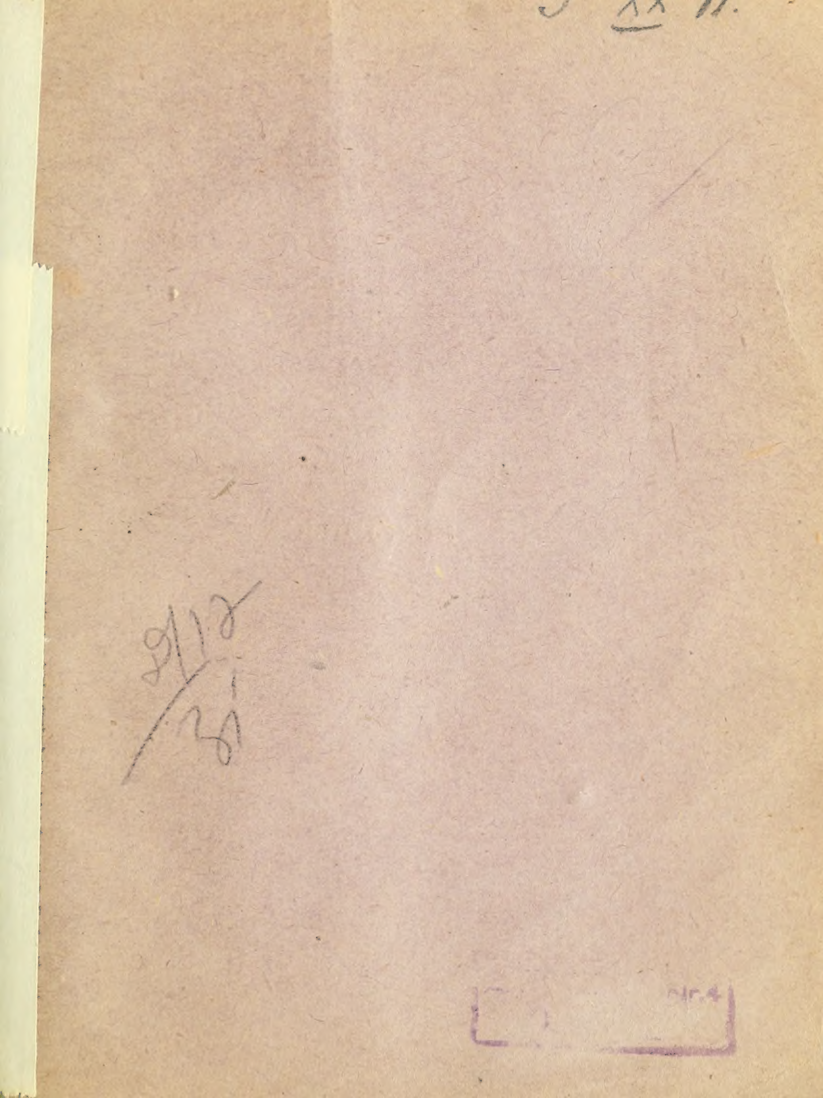
1 *Ibid.*, p. 195.

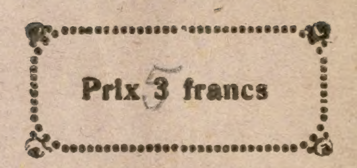
TABLE DES MATIÈRES

OBSERVATION

Le premier chapitre a été déjà publié dans les „Mélanges Bémont."

Au troisième ajouter: **Charles Auguste**, *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie*, traduit de l'anglois, vers 1800 (le voyage fut fait en 1793).




Prix 3 francs